

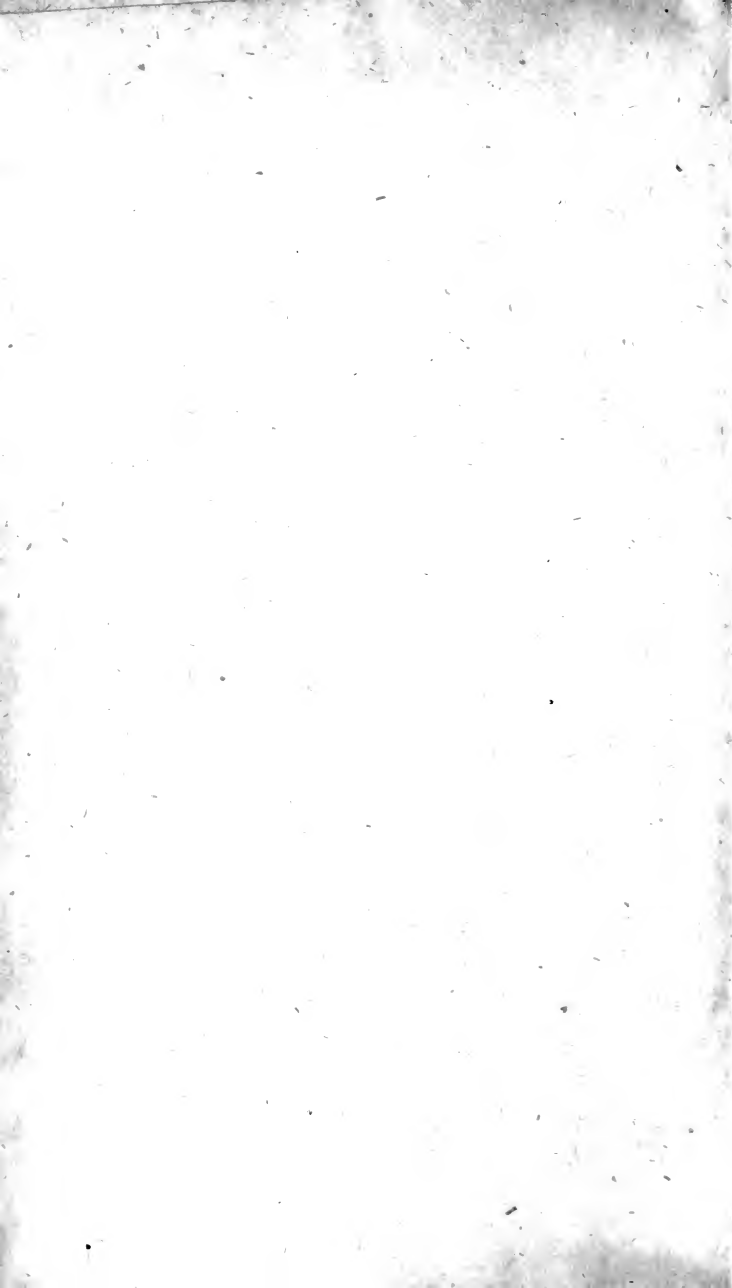




R. LAFRAMBOISE.

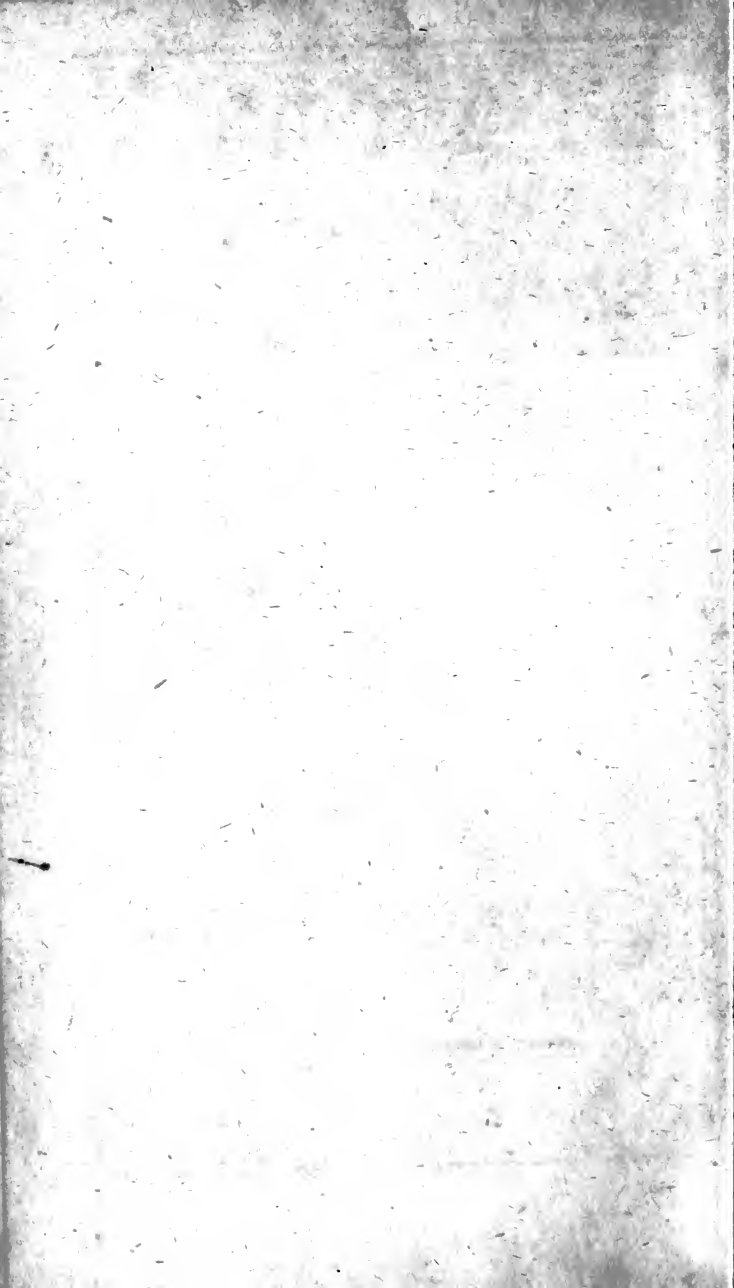
CE







M. Le franc-hois



LETTRES  
DE MADAME  
DE MAINTENON,  
ET  
DE MADAME DE CAYLUS.

---

TOME SIXIÈME.

---



A AMSTERDAM,  
Chez PIERRE ERIALD , Imp. Libr.

---

M. DCC. LVII.

Universitas  
BIBLIOTHECA

MUNICIPALIS  
Ottaviensis

P

De

130

.M2A3

1757

V.6

Coll. spec.



LETTRES  
DE MADAME  
DE MAINTENON,  
ET DE MADAME  
DE CAYLUS.

---

LETTRE PREMIERE  
DE ME. DE CAYLUS  
A ME. DE MAINTENON.

*D'un simple œillet on estimoit l'hommage  
Au bon-vieux tems : or tel étoit l'usage  
Et pour certain en tous lieux on tenoit ,  
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde ,*

*Tome VI.*

A

*C'étoit donner toute la terre ronde :  
Car seulement au cœur on se prenoit.*

Si vous vouliez , Madame , faire revivre  
en ma faveur ce bon tems , j'aurois lieu d'être  
contente & sûre , que mon présent auroit  
tout le mérite qui vous le fait offrir : mais  
incertaine de mon sort , je n'ose me nommer :

*Or , devinez qui je puis être :  
Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison.  
Par mes seuls sentimens vous devez me con-*  
noître :

*Le gout qui les reçut dévança la raison :  
Elle s'en applaudit , & faisant disparaître  
Les vains , les frivoles desirs ,  
A vous plaire , à vous voir je bornai mes  
plaisirs :*

*Or , devinez qui je puis être.*

*A ce présent , je voudrois bien  
Joindre quelque chose du mien :  
Mais je connois ce que vous êtes ,  
Et le peu de cas que vous faites  
De l'encens le mieux aprêté ,  
De ces brillans honneurs qui tournent tant  
de têtes ,  
Alimens de la vanité ,  
Dont le vrai caractère est la fragilité.*

*En ce jour , que puis-je mieux faire*

Pour vous prouver ma vive ardeur  
 A chercher ce qui peut vous plaire ,  
 Que de vous présenter mon cœur ?  
 Un cœur , au moins , est chose plus solide  
 Au tribunal où la raison décide :  
 Vous connoissez le mien : vous savez ce qu'il  
 vaut :  
 J'ose le dire ; il est , tout comme il vous le faut ,  
 Respectueux , tendre , & fidèle ,  
 Pour vous se sentant chaque jour  
 Une inclination nouvelle ,  
 Pour vous quiétiste en amour ,  
 Des plus constans , des plus sinceres ,  
 Un vrai cœur , en un mot , du bon tems de  
 nos peres.

## LETTRE II.

DE ME. DE MAINTENON.

Marli, 17 Juillet.

1701.

JE NE suis par fort portée , ma chere nié-  
 ce , à demander des graces : les emplois  
 sont en petit nombre : cependant il y a encore  
 plus d'emplois , que d'hommes capables de  
 les remplir. M. de Vendôme ira à l'armée de  
 Lombardie , le mal est fait , & le remède  
 n'est pas facile. Nous menons ici une vie  
 singuliere : nous voudrions avoir de l'esprit ,  
 de la galanterie , de l'invention , & tout cela  
 nous manque entièrement : il n'en est plus

question. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramasse quelque misere les uns des autres, on se hait, on s'envie, on se caresse, & on se déchire.

### L E T T R E I I I

1705. **D**E Q U O I vous plaignez-vous, ma chere niece? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus? Vous savez si je m'y suis intéressée: & nous ne devons pas en être aux complimens: je suis si malade & si vieille que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance, que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge & en possession de vous bien conduire: que voulez-vous changer, à la veille de ma mort? vous ne serez pas assez folle pour vous remariar: vivez en bonne mere: ne rentrez pas dans le monde: choisissez un certain nombre d'amies: voyez peu d'hommes; & que ce soient d'honnêtes gens: vivez à la vieille mode: aïez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme: défiez-vous des plus sages: défiez vous de vous-même: croiez en une personne qui a de l'expérience & qui vous aime: vous êtes encore jeune & belle; au nom de Dieu, ne nous commettez point: occupez vous de vos enfans: servez Dieu sans



cabale : ne méprisez personne , & ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune : soiez simple : & pardonnez à ma tendresse cette petite instruction ; elle vaut bien un compliment.

## LETTRE IV.

**V** O U S devez être sur vos gardes : vous avez des ennemis & des envieux : on est généreux quand on voit les gens malheureux : mais cette générosité est si peu véritable , qu'on ne peut plus le souffrir quand ils sont heureux. Si on vous voit bien avec moi , c'est ce qui vous attirera encore plus d'ennemis. Ne donnez aucune prise : prenez un milieu entre vous livrer à la société , ou vous abîmer dans la retraite : vous ne pourriez soutenir ce dernier parti : & l'autre vous éloigneroit plus de Dieu , que ne feroit la cour. M. l'abbé Gobelin , qui avoit bon sens , fut ravi , quand il me vit quitter l'hôtel de Richelieu pour m'aller établir à St. Germain : & je vois souvent qu'il avoit grande raison. Adieu , ma chere niece : songez qu'on vous observe. Je vous recommande à Dieu : tout ira bien , si vous êtes à lui.

## L E T T R E   V .

1705. **Q** U E vous êtes sage de tout abandonner à Dieu sans tant de prévoiances ! elles sont bien inutiles : nous ne savons ce que nous voulons : & il paroît que Dieu se plaît à renverser souvent tous nos arrangemens. Je vous prie de me choisir à votre grand loisir une robe : il est nécessaire qu'il y ait de l'or : il faut piler le personnage , tandis que la personne ne doit penser qu'à une bierre. On est déchainé ici contre vous : on dit que vous n'avez jamais été dévot que par politique , & que vous pensez sérieusement à vous remarier. Votre conduite forcera vos ennemis à se taire. Ne vous alarmez point de ce que vous entendrez dire de moi : je suis sur le théâtre ; on me nomme souvent. Il est tout à fait disgracieux de finir sa vie avec des gens, avec qui on ne l'a pas commencée.

## L E T T R E   V I .

1706. **V** O U S faites l'office du diable , quand vous voulez faire plus que je ne vous demande , & que vous voulez me tenter par une étoffe des plus belles : j'y résiste : car la misère que je connois me rend avare. Votre lettre ne m'a rien appris : je savois la sage réponse du P. de la Tour : il est sage en tout.

Plut à Dieu qu'il ne fut pas à la tête d'une congrégation, où l'on a, dit-on, des maximes suspectes ! Pour vous, ma chere niece, laissez dire le monde : vous ne pouvez trop le hair & le mépriser. Soutenez votre pitié ; & montrez que votre réputation ne dépendoit pas d'un parti qui vous aimoit & vous admiroit. Aimez le mépris où vous allez être ; & sur tout contentez M. le curé de St. Sulpice. Ne vous chagrinez pas de ce qu'on dit : on ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant. Adieu : la bataille gagnée en Italie me détermine à mettre ma belle robe : je m'habillerai de verd, si on prend Barcelone, & de couleur de rose, si l'Archiduc est fait prisonnier.

---

## LETTRE VII.

C E Q U I m'arrive aujourd'hui à l'occasion de M. l'Evêque d'Auxerre n'est point ce qui me détermine à faire à mes parens la déclaration que vous trouverez ici, qui est de ne plus rien demander pour eux : qu'ils en usent comme ils feront après ma mort : ils s'adresseront aux ministres : ils feront agir leurs amis. J'avois cru en être quitte en vous mettant en état d'achever ce que j'avois commencé pour votre fortune : mais je vois Madame de \*\*\* bien persuadée que je dois ma-

rier ses filles ; ses garçons viendront après : le vôtre suivra : les petits de Murcé croissent : le pere prétend à tout ce qui vaque : Madame de St. Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir , & qui sera suivie de cinq autres : M. de St. Hermine veut un gouvernement : le petit Villette va venir aussi. Considérez , ma chere niece , avec un peu de raison & d'équité , ce que seroit mon personnage auprès du Roi , aiant tous les jours de nouvelles graces à lui demander : s'il me les accorderoit , il n'auroit plus à disposer de rien ; s'il me les refusoit , il m'affligeroit ; s'il m'affligeroit , il auroit trop de bonté pour n'en être pas fâché ; & je serois donc la tristesse de sa vie ! Croiez-vous que Dieu ait eu ce dessein en m'approchant de lui ? Voilà , ma chere niece , ma derniere resolution. Je vous verrai tous avec beaucoup plus de plaisir , n'aiant pas à craindre vos propositions : je les saurai par le Roi , qui les tiendra de ses ministres : je lui répondrai ce que je pourrai pour vous servir ; & je le ferai plus hardiment & peut-être plus utilement , quand il ne me sçaura point prévenue : quoiqu'il en soit , je ne changerai pas de dessein : & je ne l'ai pris qu'après y avoir bien pensé : je me suis consultée long-tems ; & je suis ferme. Faites confidence de ma resolution à tous mes parens.

## L E T T R E V I I I.

**J**E voudrois vous voir souvent , ma chere niece : mais les tristes idées que j'ai de ma place jointes à une vieillesse qui est à charge aux autres & à moi-même , tout cela me décourage , & fait que je me renferme dans mon cabinet à St. Cyr : conduisez vous donc indépendamment de moi , me prenant quand vous le pourrez , & me laissant sans vous en mettre en peine. Je vous recommande de faire dire treize messes à l'autel de la Vierge de Notre-Dame , 13. à sainte Genevieve , 13 au Saint Esprit , & 13 au Roi Jaques.

## L E T T R E I X.

**M**ON petit doigt m'a dit , que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes : il faut se consoler par là des autres contradictions : je croiois aller à Saint. Cyr : le Roi m'en a empêchée : il doit venir chez moi à deux heures : peut-être n'y viendra-t'il point. J'ignore parfaitement ce que je ferai demain : tout ce que je sai , c'est que je suis fort importune aux autres & à moi-même. Je me suis fait apporter ce matin , non les *Annales célèbres* , où les faits de mon regne sont tracés , mais une quantité prodigieuse de guenilles

que j'ai distribuées. Ne parlons point de mes parens : ils ne sauront qu'à la vallée de Josaphat tout ce que j'ai fait pour eux : j'essuie souvent leurs reproches : & il n'y a que Dieu qui sache ce que je souffre.

## L E T T R E X.

D E M E. D E C A Y L U S

A M E. D E M A I N T E N O N.

**Q**UE je suis mere , ma chere tante ! c'est-à-dire , que je suis folle , que je suis déraisonnable , & que je serai malheureuse ! Le bruit d'une promotion me transporte , m'agite , me trouble. Vous ne voulez point parler au Roi , vous voulez que nous allions par les voies ordinaires : je le fai , je l'approuve tous les jours , encore plus intérieurement que je ne vous le dis : cependant le cas arrivera-t'il ? La démangeaison de vous écrire me prend , & je ne puis m'empêcher d'y succomber : je n'y succombe pourtant , qu'à condition que vous lirez ma lettre , que vous la jetterez au feu sans me faire de réponse , & qu'il n'en sera pas question entre nous.

Mon fils est bien jeune , à la vérité : il n'a point encore fait de campagne dans la gendarmerie : mais s'il avoit eu de quoi acheter un régiment , ou que le Roi eut eu la bonté de m'en donner un à la place du guidon , il

seroit Colonel , & le seroit d'une façon qui me paroitroit plus importante par rapport au service , en commandant un corps que n'ayant à paier que de sa personne. J'ai acheté l'enseigne , dans l'espérance de lui voir faire ce pas un peu plutôt. Enfin , ma chere tante , si la paix se fait , voici la dernière promotion : mon fils ne sera rien : car qui n'a point un brevet de Colonel , est un zero , à ce qu'on dit , parce que les services ne sont comptés que de ce beau jour-là. C'est un petit garçon plein de courage & d'ambition : je dois répondre à son zèle par mes soins : & vous , ma chere tante , vous devez , ce me semble , me pardonner , d'autant plus que vous savez bien , que ce n'est qu'une consolation , que je cherche en vous écrivant , qui n'aura aucune suite après l'exposition du fait.

---

## LETTRE XI.

**P**uisque le Roi a travaillé de si bonne heure avec M. Pelletier , il auroit bien dû avoir un peu de musique : voici le plus triste des jours. Je voudrois tourner en repos le vuid où vous me laissez : mais je me sens une disposition létargique qui passe la raillerie : je ne m'en vanterai pas à nos Dames : elles seroient assez vaines pour s'imaginer que leur absence y auroit part. Je ne fais aucune nou-

velle : & je vous écris , ma chere tante , bien moins pour vous que pour moi. M. de Meaux & le Pere Daniel me tiennent bonne compagnie : plus je lis le premier , & plus j'en suis édifiée & charmée : il n'y a rien de si droit & de si simple , que tout ce qu'il prescrit pour la conduite : il ne falloit pas se jouer avec lui à des manières trop affectueuses pour son Directeur. Il est surprenant combien cet homme répandu au dehors , au point où il falloit nécessairement qu'il le fut , étoit pourtant intérieur : je dirois bien , je vous assure , comme mon pere qui avoit été son prosélite , & qui disoit , qu'il aimeroit mieux une page de M. de Meaux , que tous les volumes de ces messieurs. Ce n'est point la complaisance , qui me fait parler ainsi : mais il faut que je vous suppose un aussi grand loisir que celui où je suis , pour m'aviser de vous entretenir de mes lectures. S'il étoit à mon choix de faire autrement , vous m'auriez trouvée au retour de la récréation dans votre chambre. Je vous avertis que je me porte assez bien pour soutenir le carrosse , soit dit sans vous déplaire , & en attendant vos ordres , avec une soumission digne de récompense.

---

## L E T T R E X I I.

**J**E vous ai vue passer de la fenêtre de Me. d'Espinoz où j'étois allé faire ma cour à



MONSIEUR. Je ne vois rien dans votre billet, qui ne puisse être montré à Me. Voisin : il contient une leçon qui sera mieux reçue de vous que de moi. Je serai ravie que nous ayons un peu Me. la D. de Bourgoigne : il me semble qu'il y a long-tems, que nous ne l'avons vue dans notre *cabale*. Je voudrois que la conversation se tournât aussi bien que la dernière fois qu'elle fut retenue, sans s'en apercevoir. Au nom de Dieu, ma chère tante, évitez par bonté de donner des idées aussi tristes que la fin de votre billet : la politesse, la charité chrétienne ne permettent point qu'on fasse imaginer rien de semblable à ceux qui vous sont aussi attachés. Faites écrire ou parler quelqu'autre pour vous, si vous voulez qu'on croie ce que vous dites de votre esprit : vous ne seriez pas plus aimable, quand vous emprunteriez toutes les graces de votre brillante jeunesse. Je ne saurois m'empêcher d'être en colère, quand vous parlez de vous-même, si je l'ose dire, avec aussi peu de respect : la raison que vous m'avez faite, s'y oppose entièrement : & celle que je me fais aujourd'hui a bien de la peine à approuver une médecine qui m'empêchera de diner demain avec vous : n'est-ce pas en prendre deux pour une ? Si je fesois une liste de tout ce qui me fâche, votre extrême, votre farou-

che , votre injuste , votre barbare modestie seroit bien à la tête. C'est elle qui place un Chérubin à votre porte. Cependant Me. de Maillebois seroit bien placée à la fin de votre priere : elle n'y seroit qu'un moment : si elle vouloit y demeurer davantage , je vous jure que je la prendrois par le bras. Votre retraite étouffe entièrement mon peu d'imagination. M. le Ml. d'Harcourt n'est pas mieux : mais Me. la Maréchale pense surtout comme une héroïne , & réussit hier à faire penser son mari en chrétien. Je ne dormirai point , que vous ne soyez contente : je me dirai toujours avec dépit , si au moins ma tante aiant rempli ma tête avoit vuidé la sienne !

## L E T T R E X I I I.

C Roiroit-on que le paquet que je vous envoie est un effet du transport de la reconnoissance que j'ai du soin & des bontés que vous avez pour moi dans ma maladie , & qu'après m'être bien demandé , que pourrois-je faire qui fit plaisir à ma tante , je n'aie trouvé que deux vieilles écharpes , une coiffe qui fait mal au cœur , une jupe assez raisonnable ? Au moins recevrez-vous ce présent , sans craindre que mes femmes le regretent : j'y ajoute un louis pour vos es-

tomacs. Si, de toutes les visites que vous faites, de toutes les audiences que vous donnez, vous en tirez autant, vous seriez fort heureuse. Il fait bien beau aujourd'hui, il est triste de demeurer dans son lit & dans sa chambre, quand je songe sur-tout que je pourrois me promener avec vous : mais c'est une consolation de penser que mes amies y sont & qu'elles vous amusent. Je me porte assez mal : j'ai une incommodité que vous voudriez bien avoir.

---

#### LETTRE XIV.

**J**E VOUS VOIS tous les matins que je n'ai rien à vous dire : & aujourd'hui que j'aurois voulu vous parler d'une affaire qui me regarde, MONSEIGNEUR est avec vous, M. d'Orléans grate à votre porte, & le Roi va vous envoyer chercher. Le fait est, que jusqu'à cette heure toute ma faveur auprès des Ministres ne m'a rien valu, mais qu'il s'est présenté enfin une occasion qui peut devenir assez bonne : je l'ai conté naturellement à M. Voisin : & l'affaire étant conclue, je l'ai prié de dire au Roi ce qui m'en revenoit. Nous vous en dirons davantage tantôt. Ce mot n'est que pour le soulagement de ma délicatesse, qui veut que je sois toujours la première à vous instruire de ce qui me regarde.

Vous vous reposez de nous : & nous , bien loin de nous reposer , au moins moi , je me prépare une journée qui me serre le cœur : je compte l'employer à écrire une infinité de lettres que je remets depuis long-tems & à guetter M. Demarets que je n'ai pas encore vu. Je ne suis plus étonnée de rien : présentement ce sont les filles qui interceptent les billets-doux de leurs meres.

Je ne savois point que le portrait du Roi fût pour le Comte de Lisle : & je ne croiois pas avoir reçu un ordre décisif. Je n'ai rien vu de si leste que Brunelet & Brindi , ni de plus agréable que leur conversation. Je voulois me mêler de leur faire quelques questions sur le catéchisme. Mais comme ils m'ont dit d'un ton doctoral , qu'ils le monstroient aux autres , mon dessein d'instruire s'est tourné en crainte d'être interrogée.

---

### L E T T R E   X V.

**D**A N S une négociation , le succès est , ce me semble , ce qui fait valoir le négociateur. Ainsi je ne vous dirai point combien d'insinuations , de tours , & même de légèreté d'esprit , j'ai mis en œuvre pour ce diné si difficile. Je vous dirai seulement qu'ayant appris que les Desmarets alloient à Paris aujourd'hui , je n'ai point voulu leur

parler de demain. Ils m'ont paru ses difficultés , que je crois qu'ils auroient rompu leur voïage.

J'ai fait vos complimens à Mr. le Ml. d'Harcourt & à Madame , qui pendant que vous étiez chez moi hier avec M. le Duc d'Orléans vous attendoit chez vous , pour vous voir avant de partir. Je suis bien sûre que vous priez Dieu de bon cœur pour son mari , & que vous lui souhaitez une bonne santé. Je le lui ai dit bien souvent. Mais si vous aviez été témoin comme moi de son attendrissement pour le Roi , je suis persuadée que vous seriez aussi contente de son bon cœur , que de son bon esprit.

Si vous ordonniez ma mort à la fin de votre lettre , j'y consentirois , & trouverois même que vous auriez raison. Jugez si ne me demandant que ma conservation , je vous l'accorderai. Oui , ma tante , j'aurai soin de moi. Je ne sortirai que pour aller chez vous. Et je ne suis fâchée que de ce que ce n'est pas un sacrifice. Il n'y en a point que je ne sois prête à vous faire.

J'irai avec le plus grand plaisir du monde & sans nul inconvénient m'établir sur ce lit de repos , & même dans le moment , si vous avez besoin de fuir. Sans doute que nous aurons Mme. de Dangeau. Je vais pourtant y envoyer. Il faut avoir la Duchesse de

Noailles. Ma chambre est grande & peut plus aisément la contenir : & la M<sup>le</sup>. de Noailles est ici , qui observe de loin , si vous l'avez souvent ou non.

Ce n'étoit pas sans dessein , que je m'étois mise à jouer au piquet avec Me. d'Elbeuf , ma fenêtre ouverte. Je croiois que toute la cour ne respiroit que la promenade. Mais comme elle est le séjour des contretems , il a fallu qu'un instant avant que vous passassiez , M. le M<sup>l</sup>. de Villars qui nous a vues de loin se soit aproché avec la confiance d'un grand Général pour ma défaite. Vous avez passé comme un éclair , & le jour s'est fermé sans retour. J'attendois au moins le brelan. Me. de Dangeau de desespoir est allée se jeter dans l'eau. Pour moi je suis demeurée pour toute ma ressource avec une très-froide chancellerie , qui pour comble d'agrément m'empêchoit de vous écrire. M<sup>lle</sup>. d'Aumale vous aura dit , par quelle raison Me. d'Epinoi n'a pas été à la promenade. Et j'ai pris part à la peine que vous auriez de ce que ce grand mérite s'est trouvé capable d'une omission : si on ne m'avoit assurée que vous vous portiez bien , je crois que je me serois desespérée ce soir.

## LETTRE XVI.

**L**A foule impénétrable de votre chambre <sup>1708.</sup>  
m'a empêché de vous rendre moi-même la réponse que je vous devois : comme je ne suis pas incorrigible , j'aurai toujours à l'avenir un billet à la main , quand j'aurai quelque chose à vous dire. Nous souffrons assez impatiemment , que vous remettiez à lundi pour diner en compagnie , & il nous paroît que demain n'auroit point dû faire de préjudice à ce lundi : mais il faut se conformer à vos volontés , toutes cruelles qu'elles sont. Me. Voisin m'a juré solennellement que le diné seroit édifiant : elle est trop honnête personne pour se parjurer : ce qui joint à l'envie qu'elle a de vous plaire doit vous assurer d'une modération , qui , comme vous dites , convient à tout. Pour moi , ma chere tante , je renonce au café , & je jouerois à la palme , s'il étoit bienséant à une femme d'y jouer , pour vous montrer que j'ai au moins le mérite de déférer à vos sentimens. Savez-vous que cette déférence est si grande pour ce que vous pensez & ce que vous dites , que j'ai eu un mouvement de complaisance en moi-même sur ce que vous ne trouvez rien à reprendre en moi que mon régime ? mais je n'ai pas été long-

tems dans cette flateuse erreur : s'il y a quelque chose de vrai , je ne le dois qu'à ce que je ne vous vois guère : & j'avoue que s'il étoit à mon choix , j'aimerois mieux perdre un peu de votre estime & satisfaire mon gout : je crains que cette délicatesse ne vous fasse dire en vous-même , que vos pauvres nieces sont devenues folles ? je vous promets de ma part qu'en voilà pour long-tems.

J'ai trouvé Me. de Dangeau fort abatue , fort affligée , mais au milieu de son affliction , un fond d'espérance fondée sur ce que son fils mangeant bien , dormant bien , ayant bon visage , n'ayant presque point eu de fièvre pendant une longue suite d'accidens , il n'y a pas d'apparence que la masse du sang soit corrompue , comme on le craint. Apparemment , tout ce desordre n'est venu que sur ce que le chirurgien qui lui a coupé la cuisse la première fois n'a pas coupé la moëlle , qui s'étant allongée s'est durcie par la suite. Elle est fort touchée de votre souvenir & de votre tristesse : elle connoit trop votre cœur , pour douter de l'envie que vous auriez de lui donner des marques de votre amitié.

---

### L E T T R E   X V I I .

**M**E. de Dangeau étoit assez tranquille aujourd'hui , & Me. Voisin , un peu



mieux de son rhume : je vais souper chez elle. Vous ne manquerez point d'occasions de placer un présent pour Mr. de Pelpore : ainsi vous ferez bien de prendre un tems , où il pourra vous fournir les seuls amusemens dont vous me paroissez susceptible. Je suis bien-aise par une infinité de raisons que Me. la Duchesse de Bourgogne soit mieux : & je souhaite que votre nuit s'en ressent : l'étoffe verte trouvera sa place.

J'ai oublié de vous dire que Me. d'O. vous mandoit par moi que Me. la D. d'Orleans a pris médecine aujourd'hui. Je suis si honteuse de ma faute , que je ne puis en accompagner l'aveu d'aucun tour , encore moins d'une gentillesse.

Malheur à la beauté que vous ne voulez point reconnoître pour telle ! mais plus grand malheur encore à la ressemblance !

Le Duc de Bervix m'a donné cette lettre , & après ce qui m'est arrivé , vous croiez bien que je ne l'oublierai pas. Il n'y a rien que je ne doive esperer pour ma santé de vos visites & de vos souhaits : j'en ressens les effets aujourd'hui , je me porte fort bien.

---

## LETTRE XVIII.

**D**EPUIS que je suis revenue de la messe, je n'ai pas trouvé un instant à pouvoir

vous écrire un mot, d'abord, parce qu'il falloit me reposer, & ensuite par un enchaînement de monde à me desesperer : un homme d'affaires, une visite agréable, une désagréable, gens oisifs, piquet dont je ne me souciois point, conversation à soutenir, malheureux à reconforter, du nombre desquels a été notre pauvre ami Laffai : la tête me fend, l'heure de vous faire reponse se passoit : cependant, ma chere tante, il faudroit diner demain, j'en ai besoin : je ne sçache point que notre amie ait de nouveau chagrin : mais elle a été frappée d'une façon dont elle se ressent toujours malgré son courage.

Mlle. de Croisille, précédée par votre biller, devoit m'annoncer une journée plus tranquille : sa physionomie annonce ce que vous m'envoyez : je n'en ai jamais vu une plus modeste, ni rien de si poli que ses discours : en un mot, elle est digne d'être convoitée à St. Cyr.

C'est de la place même & du bureau de M. Desmarets que je vous écris, & quoique cette date ne soit qu'une copie de Me. la Pr. d'Harcourt, qui data de votre toilette une lettre à un de ses Juges, je n'ai pu résister à l'envie de vous en imposer.

Je ne vous parle point de ma santé, j'ai une trainasserie qui me desesperé.

A tout ce que je vois ici, le Roi d'Espagne sert bien M. d'Orléans. Au milieu de

tout cela, divertissons le Roi, dinons, jouons, allons à la musique, demain à la comédie, & sur-tout, ma chere tante, portez-vous bien, prenez garde au froid, soiez sans égards pour les autres, & faites votre volonté comme vous nous le promettiez l'autre jour. Je finis en disant de tout mon cœur ainsi soit-il !

## LETTRE XIX.

**I**L est bien juste qu'étant aussi souvent, malade, je le sois quelque fois à propos. Un mal de gorge, une fluxion & un peu de fièvre que j'ai eu cette nuit, m'ont tiré d'affaire, tant du dîné de M. le Grand, que d'un ordre qui m'étoit survenu de Me. la Duchesse de Berry d'aller dîner chez elle. Mais comme il n'y a point de plaisir sans peine, je ne saurois non plus avoir l'honneur de souper avec le Roi, comme M. le Moine me l'avoit annoncé. Ce n'est pas tout : je me vois par-là privée du piquet, supposé que votre dégoût soit passé : vous pouvez fort bien soutenir Me. d'O toute seule, & je le crois si bien, que je parierai contre elle tout ce qu'elle voudra. Je ne suis fâchée que de n'en être pas témoin : mais je crois que le respect, la prudence, l'envie de me ménager pour le dîné de demain, exigent que je demeure dans

ma chambre & dans mon lit tout aujourd'hui. Vous voulez donc toujours, ma chere tante, que je gagne doublement quand je perds à la ressource ? M. Bloin me dit hier au soir, que le Roi me donnoit un petit logement au grand commun pour mon fils. Vous savez que je n'en demandois pas tant : & c'est lui qui n'a point voulu entendre à cette chambre de Clement, qui fesoit toute mon ambition : mais puisque cela est fait, j'en suis bien obligée au Roi, & j'en suis fort aise. Nous y perdrons ce merveilleux jardin, qui fournit de si excellens fruits.

Soit pour vous remercier, soit pour me réjouir avec vous, je ne puis m'empêcher, ma chere tante, de vous dire combien je suis ravie que le Roi ait donné au Maréchal d'Harcourt une marque de bonté, à laquelle il est infiniment sensible : ne voulez-vous pas bien me flatter que je vous donnerai un jour, à vous & à Me. la Duchesse de Bourgogne, une fête à Pontalie, dont je me fais concierge, & où je compte aller faire mes remédes ?

---

## L E T T R E   X X.

**G**ENEREUSEMENT & noblement, je donne le pas à la finance : vous aurez aujourd'hui Me. Desmirets : & Me. de Ventadour

Ventadour même se rendroit justice. Je crains que Me. de Levi ne soit pas arrivée : vous pourriez sans indiscretion avoir les autres. Pour moi, ma chere tante, le diné d'hier m'a fait tant de bien, & ce que vous m'écrivez me touche si fort, que ce ne seroit pas assez de marcher : je volerois. Je suis si bien reposée, que je commence à être lasse du repos : je voudrois bien me lever par votre ordre : mais je n'ose l'esperer : tant vous avez une cruelle discretion ! épendant songez à moi après diné : c'est bien descendre : mais je vous envoie une pièce de ruban couleur de feu pour vous gagner. Les dames de la bouche du Roi ont si bien fait leur devoir, que pour moi je crois que je ne mangerai d'ici à mercredi : je me porte fort bien d'ailleurs, & je n'ai de mal que de passer le tems du travail de M. de Ponchartrain dans mon lit. Si c'est-là avoir l'esprit galand, je ne m'en corrigerai pas : ce siècle, tout grossier qu'il est, me l'a donné tel, en me faisant vivre avec vous. Nous voici à ce mois de janvier, qui devoit éclaircir tant de choses ! l'article des pensions est capital pour moi : cependant je me sens le courage de soutenir cette différence dans mes affaires : ce n'est point là ce qui me va au cœur. Vous devez savoir, ma chere tante, ce qui touche vivement le mien. Qu'il est flatteur

pour ceux que vous vites hier , de vous voir le lendemain affamée de solitude ! La solitude ne vous le rendra pas , & vous ne reviendrez point , ce soir , affamée de nous : je meurs de peur : je n'abuserai point de Me. de Dangeau : mais quand elle est abattue avec vous , comptez qu'elle le seroit infiniment davantage avec d'autres.

La discrétion est belle , mais elle est triste , & réduit ma discrète personne dans une grande extrémité : je passe de l'esperance d'un bon diné , d'une bonne compagnie à une solitude d'une frugalité outrée , & dont je ne vous parlerois pourtant pas si votre diné n'étoit fait. Je suis chez moi seule : si le piquet familial vous amuse , ordonnez , je vole.

---

## L E T T R E   X X I.

**E**N entrant chez moi , j'ai vu sur ma table le plus beau service de porcelaine : mon premier sentiment a été de desirer qu'il fut pour moi : un sentiment plus noble m'a fait souhaiter , qu'il vint de vous. Je ne sçai comment vous vous trouvez de la visite qu'on vous a rendue pour moi. L'air de haut en bas dont on m'y a traitée , quoiqu'à vos genoux , n'est pas ce qui m'en blesse le plus , mais de venir troubler un moment de plaisir que vous aviez , & d'avoir fait venir Me. de Villacerf ,

qu'il m'a fallu entretenir dans l'antichambre , ne sachant lequel valoit mieux , ou de vous laisser tête à tête , ou de vous amener ce tiers : c'est ce qui me tue. Un sentiment d'amour-propre m'a déterminée à la garder , de peur que vous ne crussiez que c'étoit moi qui l'amenois. Enfin nous en parlerons , mais je vous réponds qu'à l'avenir ma porte sera bien fermée. Dormez bien cette nuit : & demain , je me porterai merveilleusement.

Me. de Rouffi m'a écrit pour me prier de vous dire qu'enfin son mariage se fait , si le Roi y veut bien donner son consentement : ce qu'elle ne veut que vous sachiez , que pour que vous soiez avertie , si le Roi vous en parle : car c'est M. de Pontchartrain qui doit instruire le Roi. Elle a trouvé à la fin que la Principauté de Monaco ne pouvoit regarder que la fille aînée : ainsi elle s'y met jusque par-dessus la tête pour établir son fils. Vos anciennes bontés pour elle & pour Me. sa mère font qu'elle compte toujours sur vous : je ne l'en desabuse pas , surtout quand il n'est question que de quelques discours qui passent par moi : je vous les écris aujourd'hui , parce que nous ne serons pas seules , & que M. de Ponchartrain doit parler incessamment. Votre ministre est aussi importun que lui.

## L E T T R E   X X I I.

1709. **J**E n'entends point dire sans envie , que vous êtes sortie à six chevaux , que vous avez été voir nos amis \* & vous promener : peut-être même vous ferez-vous mise hors d'état d'accepter aucune proposition : mon appartement est pourtant le plus frais : nous avons des joueuses à choisir. Ordonnez , & par grace , donnez un peu plus d'exercice à la surintendante de vos plaisirs : ma charge déperit tous les jours entre mes mains : ce qui est aussi triste qu'humiliant.

Je suis trop occupée du malheureux état des affaires de M. Pelart , pour ne vous en pas dire un mot. Boudin , qui est bien le meilleur homme du monde & le plus attaché à M. Fagon , veut suivre cette affaire auprès de M. Desmarêts , pour prévenir la douleur sensible du premier médecin , s'il voyoit l'abîme où ces gens-là vont tomber , supposé qu'ils ne soient pas promptement secourus. Il est au fait, il mène bien la parole, il est merveilleux quand il s'agit des intérêts des autres : il ne vous demanderoit que la permission de dire ce que vous avez déjà dit & écrit plusieurs fois , & de le dire de votre part, ce que vous pensez à coup sur , ce que vous ne refuserez pas , qui est , que vous vou-

\* Les pauvres d'Avon.



driez bien qu'on évitât tout ce qui pourroit chagriner M. Fagon. Boudin est si bien instruit, qu'il saura lever les difficultés, à mesure qu'on les lui fera : nous en fait-on à nous ? Nous ne savons plus que dire, au moins moi, qui trouve toujours que le dernier qui me parle a raison. La Duchesse de Noailles a mal au cœur : je vous en félicite, & je la plains. Je souhaite que Me. d'O humanise la divinité qu'elle attache à ses parfums : j'en ai prié son importance en faveur de ma faiblesse. Votre santé est un miracle : vous m'êtes un exemple de courage. Je rougis souvent de mes frayeurs.

---

### LETTRE XXIII.

**H**A ! que si j'étois livrée à moi-même, que je ne fusse pas soutenue par le compte que je vous rends de tout ce que je fais & de tout ce que je pense par la bonté avec laquelle vous avez parlé de moi à Mr. Desmarests, qui, indépendamment de toute l'affaire, m'a été au cœur d'une façon à ne s'effacer jamais, & si même je n'étois pas relancée chez moi par l'homme du monde le plus vif, le plus pressant pour ses amis, je vous assure que j'aurois laissé-là une affaire qui pourtant doit faire le repos de ma vie. Il me reste une entreprise terrible. Mr. Desma-

rets veut que je parle au Roi, il me croit hardie, il me croit habile apparemment, ou du moins il me croit comme une autre : son intention est bonne, & peut-être même ses raisons. Enfin il faut bien se conduire par les conseils d'une homme, chez lequel tout dépend de parler. Mais parler m'est impossible : je suis sûre que je n'articulerois pas : j'ai donc écrit, & je vous envoie ma lettre pour voir si elle est bien. La donner moi-même au Roi, je le ferois bien si je n'avois qu'à sortir après, & ne le plus voir : mais revenir à ce piquet, je ne le puis. Je la ferai rendre, comme tout le monde, samedi matin par M. Blouin avant le conseil des finances. Mon affaire sera faite, ou manquée avant que je revoye le Roi : & de quelle façon que ce soit je serai infiniment soulagée : je le suis, en ce moment, par le récit que je vous fais : & en vérité, toute autre considération à part, il m'est si naturel de me confier à vous, d'aller à vous, je n'oserois vous dire, comme à ma mere, après les gens que vous trouvez dans les grands chemins qui croient vous ravir en vous donnant cette qualité ! mais ce sentiment tendre est si fort en moi, que je n'ai pu m'empêcher de lâcher le mot. Mlle. d'Aumale vous lira toutes mes lettres, & me les remettra ce soir : Paris est dans une grande allarme sur la finance : & les esprits

ne sont point disposés à souffrir patiemment tout ce qui s'y fait. L'argent se cache plus que jamais, malgré sa diminution.

## LETTRE XXIV.

**J**E n'ai pu vous parler de mon affaire, ni vous rendre compte de ce que j'ai fait, par la peur d'être entendue, & parce que je ne croiois pas qu'elle dut aller si vite. Mais comme il se pourra bien faire que M. Desmarests en parlera demain au Roi, puisqu'on vient de me dire qu'il a accepté la compagnie qu'on lui a proposée, & qu'il dira qu'il s'y trouve un pot de vin pour moi, c'est la façon de parler, je tremble, je vous l'avoue, non pas tant de voir l'affaire échouée, que du refus. Je me fortifie & me console en vous l'écrivant. Me. de Mailly entre dans ma chambre, & m'apprend une nouvelle qui me fait grand plaisir : en vérité, ma chere tante, vous êtes bien bonne & bien aimable : voilà une jolie fin d'année : il faudra commencer l'autre de même.

## LETTRE XXV.

**M**. Desmarests a parlé au Roi : me voilà soulagée d'un pesant fardeau, & bien touchée que ma demande ait été reçue avec

bonté ! Le Roi a trouvé la somme , qui m'avoit été offerte , un peu forte : mais comme elle ne se prend point sur lui , j'avois cru pouvoir la proposer , telle qu'on me l'avoit proposée à moi. Je ne suis ni insatiable , ni déraisonnable : je vous prie , ma chere tante , de l'en assurer , s'il vous en parle : un don du Roi , quel qu'il soit , me pénétrera d'une rendre reconnoissance , si j'ose parler ainsi : je ne voudrois pas , sans son aveu , être la plus riche personne de son Royaume. M. Desmarests change toute l'affaire , & sur cette même affaire , quelle qu'elle soit , il me fera trouver une somme qui sera réglée par le Roi : remerciez le donc bien , ma chere tante , remerciez le pour vous , remerciez le pour moi , & l'assurez que je ne parlerai point de cette grace , quoiqu'il m'en coute de ne pas montrer ma reconnoissance.

N'auriez-vous point au moins la complaisance de convenir qu'à mesure que les jours s'allongent , ils deviennent plus tristes ? en voici deux plus ténébreux que la nuit même : il faut espérer que le soleil luira demain pour nous , sous les auspices de M. Voisin , & qu'il nous tiendra lieu d'aurore : la pensée est poétique & convient au lit d'ange dans lequel notre aurore repose.

Je me sentoís quelque reste de beauté : mais elle vient de tomber par la lecture de vo-

tre billet : je comptois au moins sur une petite musique ce soir , je tournerai donc mes pas du côté de M. & de Me. Voisin , ce qui fera suivi d'une visite à Me. la Pr. de Conty , ne pouvant tarder davantage à y aller : j'espère que vous aurez bientôt votre tableau , & je me fais un grand plaisir de celui qu'il fera. Je ne puis me résoudre à voir Me. la Princesse , par la colere où je suis du mal qu'elle nous fait aujourd'hui : nous en dirons de *bonnes* demain de tous ces gens-là : c'est ma consolation. Dans la vigueur où je suis , Chaillot m'auroit fait tous les biens du monde ! & j'aurois remis volontiers mes coquetteries à un autre jour.

## L E T T R E   X X V I.

**J**E ne vous ai point voulu agacer ce matin , parce que j'ai cru que le repos & la retraite vous étoient absolument nécessaires : je me suis même souvenue , que vous pouviez avoir beaucoup de lettres à écrire : mais après diné , si vous n'avez point de rendez-vous , ne seroit-il pas bien raisonnable de prendre un peu de recreation , de recevoir une visite si longue & si courte que vous la voudrez , de jouer un peu au piquet , ou d'y regarder jouer ? Tout au moins , je m'en fiata , pendant le travail de M. de Pontchartrain , seu-

le ou en compagnie. Enfin je suis à vous d'effet , de volonté , & par mon oisiveté : je m'offre de tout mon cœur , sans considérer que je suis née offerte. Que je vous plains des visites de demain ! si les partager avec vous pouvoit en diminuer le poids , j'irois avec empressement. En attendant , je suis bien aise d'avoir Me. d'Hauſſy : c'est toujours avoir quelque chose de vous. Deux louis , que je vous dois & que je vous porterai, ne vous renteroient-ils point ?

---

### L E T T R E   X X V I I .

**V**O T R E maison de la Ville ne sauroit être un rempart contre mes propositions. Il n'est pas possible , quelque affaire que vous y aïez , quelque remède , quelque repos que vous y cherchiez , qu'il n'y ait un intervalle pour un peu de récréation. L'éloignement ne doit point entrer dans les égards , que vous voulez avoir continuellement , puisque je me fais porter. Tout ce qui pourroit me retenir , c'est qu'en m'offrant , je sens que je n'offre rien , & qu'en demandant de vous voir , je demande beaucoup. Mon magasin n'est pourtant point mal rempli par une petite amie que je vis hier au soir. Permettez moi de vous représenter sur le Roi , qu'il ne faut pas toujours examiner bien rigoureusement le degré d'ennui : il faudroit en chan-

ger comme s'il vouloit *changer de sotte*, & songer, de préférence à tout, à passer un tems assez pénible pour vous : hier il avoit de l'humeur : cela se pouvoit-il autrement ? Il étoit accablé de chaud & de lassitude. Comme il n'y a que la vérité qui puisse tirer d'embarras, permettez, qu'ayant oublié de vous dire que Me. d'Espinoy a prié Blouin de prendre son tems pour demander pour elle une audience au Roi, je vous l'écrive : on me demandera si je vous l'ai dit : & j'aurois été toute déconcertée, si je n'en avois rien fait : le reste est superflu. Vous savez, ma chere tante, mon amitié & ma reconnaissance pour elle : & moi je fais quelque chose de bien meilleur : c'est que vous l'estimez, & que vous vous intéressez véritablement à ce qui la regarde. Je ferai des amitiés de votre part à Me. de Mailly : & je crois que vous ne m'en desavouerez pas. A l'égard de Me. de Mioffens, j'en suis si honteuse, que tout ce que je pourrai faire, sera de lui rendre votre réponse : après quoi, je couperai bien court. Adieu ma chere tante, toute réflexion faite, je desavoue le sentiment que je vous montrai l'autre fois : toutes nos cheres Dames vous demeurent : usez-en, & pour vous & pour elles, & moi, surintendante de vos plaisirs, je laisse ici tous les miens.

C'est toujours pour son fils que Me. d'Espinox parlera. L'affaire du mariage est tombée : il n'en a pas été question.

### L E T T R E   X X V I I I .

C E n'est pas troubler le repos que vous m'avez ordonné , que d'avoir l'honneur de vous écrire : il faut bien prendre quelque plaisir , & je n'en sache point un plus grand , d'ici à Samedi. Il court un bruit qui m'inquiète , que le Ml. d'Harcourt fait prendre à l'Armée de vivres comme pour quelque expédition : je le voudrois & le crains. J'ai reçu une lettre de ce Général, qui ne m'en parle pas , comme vous pouvez croire , mais bien de votre santé , dont il s'informe toujours avec soin : il me prie de vous faire sa cour , de vous assurer de ses respects , & de vous répéter souvent que , s'il ne vous écrit point , c'est par égard pour vous. Il couroit ces jours-ci à Versailles un bruit , qui n'est , je crois , qu'une sottise : mais les sottises embarrassent quelquefois les têtes foibles : on dit qu'il y a des partis répandus & des gens cachés aux environs de Paris : M. Blouin devroit sans rien dire faire tenir des gardes de chasse sur le chemin de St. Cyr , le matin & le soir , pour plus grande sûreté.

Je ne me porte point trop mal , quoique



mon mal ne soit pas cessé. J'espere que j'en ferai quitte avec du repos & de l'ennui : remède que j'observe exactement. Je me transportai hier en esprit chez M. Desmarêts : il doit être bien content de la défense de son gendre : si nous pouvions la rendre encore plus glorieuse ! J'avoue que je le souhaite assez pour passer par-dessus mes craintes particulières. Il ne manquoit à votre grande lettre , que quelques mots de Me. la Duchesse de Bourgogne : pour la mienne , je crois que vous trouverez que tout y est superflu. De quoi s'avise M. de Ponchartrain d'être long , sans que nous en profitions ? La belle soirée perdue ! Je suis sortie de chez moi avec une confiance merveilleuse , Me. de Dangeau m'a fait rentrer dans ma misère. Mais est-il possible que le Roi ne fut pas charmé de nous voir ? Quoiqu'il en arrive , les quatre heures , qui restent jusqu'à dix , nous paroîtront plus longues qu'à l'ordinaire. Si j'en suis malade , c'est par amitié pour vous : M. Fagon en convient : tant les tristesses de ma chere tante frappent l'imagination de la petite & très-tendre nièce !

## LETTRE XXIX.

**J**E ne suis point contente d'avoir passé mon après-diné à amuser notre Duchesse.

se : j'allois y renoncer , quand vous êtes partie : nos Dames m'ont quittée presque en même tems que vous. Je réfléchis sur votre semaine : & je ne la saurois trouver bien ordonnée , qu'il n'y ait un peu plus de la petite nièce : pourquoi n'en pas vouloir quelquefois avec la petite famille ? Elle seroit aussi hébétée au jeu que vous le voudriez : elle travailleroit si sagement , elle écouterait , ou feroit la lecture avec tant de plaisir ! Enfin ( & c'est peut-être bien là le meilleur pour la faire recevoir ) elle partirait au moindre signe. Si vous voulez la laisser au monde , elle vous assure , sans hipocrisie , qu'elle retrouvera pour lui encore plus de tems qu'il ne lui en faut : elle ne voit , après tout , les cabales , qu'elle voit assez avec vous , ou ces Maréchaux de France , qui ne la charment pas au point de ne s'en pouvoir passer : elle craint les Ministres : elle n'aime point les Princesses : si c'est le repos que vous lui voulez , elle n'en trouve qu'avec vous : si c'est sa santé , elle y trouve son régime & sa commodité : en un mot , elle trouve tout avec vous , & rien sans vous. Après ce sincère exposé , ordonnez , mais non pas en Néron.

Savez-vous qu'il est arrivé un courrier d'Angleterre ? Des connoisseurs en phisionomie prétendent que les nouvelles sont excellentes : & malgré tant de biens qui nous arri-

vent, vous nous mettez en pénitence. Je me porte à merveille aujourd'hui. Je me suis si bien mise à l'ombre, que je ne vois goutte en vous écrivant. Vous voudriez bien ne pas voir plus distinctement ce M. de Pontchartrain, si savant dans l'art d'ennuyer.

## LETTRE XXX.

DE ME. DE MAINTENON.

J'AI trouvé Me. de Dangeau si triste au dîné & au jeu, que j'ai cru le devoir finir : n'est-ce point qu'elle se trouve encore mal ? 1711.

Me. la Dauphine vient de me conter la conversion de Me. de Listenoi \*. Comme je connois l'amitié que vous avez pour elle, & que je suppose qu'elle en a pour vous, donnez lui des bons avis, empêchez la de se jeter dans aucunes extrémités : qu'elle prenne une piété simple qui puisse durer : ne la laissez pas jeter dans les nouveautés : enfin, ma chere nièce, aidez la dans le plus grand dessein qu'elle puisse avoir, & qui me donne une grande joye par rapport à elle, & pour Me. la Dauphine. Je compte d'aller à St. Cyr, il faudroit jouer le soir.

\* Elle étoit fille de Me. la Comtesse de Mailly, nièce de Me. de Maintenon, & sœur de mesdames de Mazarin & de Polignac.

Je souffre , toute les fois que Me. de Dangeau parle au Roi .....  
 .....de Me. de .....il fait  
 .....  
 . . . que Me. de Dangeau n'ignore pas : ainsi , il regarde ces discours affectés comme des pièges : & il n'aime point cela. Me. la Princesse me dit hier que Me. d'Orléans ne se soucioit pas que son fils allât à Marli. Je lui contai ce qui s'étoit passé là-dessus : elle en fut fort surprise : cette grande Princesse , sans s'expliquer ouvertement , me fit entendre qu'elle est très-instruite de tout ce qu'on dit de plus secret. Si Me. de Levi n'est point arrivée , il faut avoir votre cousine , & m'armer de patience : car ma surdité m'est fort inutile contre sa bruiante conversation.

## R E P O N S E.

Il est vrai que j'aime fort Me. de Listenoi , & qu'outre les raisons de proximité , j'ai été très-touchée de l'amitié qu'elle m'a témoignée depuis que je suis ici : elle a de l'esprit , & est très-capable de réflexion. Je lui ai déjà parlé conformément à ce que vous m'écrivez : je crois que vous en serez contente par la suite. Celui , qu'elle a choisi pour faire sa confession générale , ne m'est connu que par la confiance de presque toute ma famille : je l'ai vue assister à la mort Me.

de St. Hermine & son fils : il m'a paru d'un caractère doux & raisonnable : nulle âpreté dans sa dévotion : les livres , qu'il a conseillés jusqu'à présent , ne sont point suspects : j'espère enfin , ma chere tante , que vous en serez contente , & par rapport à elle & par rapport à votre Princesse , qui mérite bien toute l'amitié que vous avez pour elle , & même toute la prévoyance & la sollicitude que cette amitié vous donne.

## L E T T R E X X X I

DE ME. DE CAYLUS.

**L**E ML. de Joyeuse se meurt , ou est <sup>1710.</sup> mort. Son gouvernement , le retour du ML. d'Harcourt , le besoin qu'il a des graces du Roi , à cause du délabrement de ses affaires , & du nombre excessif d'enfans que vous lui connoissez , sans ceux que vous ne lui connoissez pas , sa santé que le chagrin a fort altérée : voilà , ma chere tante , ce qui m'occupe en ce moment , mais avec tant de vivacité , que ma main s'est portée , comme malgré moi , à ma plume. La perte du gouvernement de Tournai ne pourroit-elle point fournir une raison à opposer aux prétendans , qui ne sont pas dans un pareil cas ? Vous êtes vous-même , ma chere tante , trop bonne amie pour ne pas pardonner les

imprudences qui n'ont que ce motif : ainsi je ne saurois être en peine de vous exposer mes inquiétudes & mes desirs. Voilà un billet bien indiscret : heureusement je ne m'en aperçois qu'après l'avoir écrit.

## L E T T R E X X X I I.

**N**OTRE petite amie est toujours malade : elle est pleine de confiance & de courage : elle croit que cela sera le dernier accès de son mal. Je suis passée chez vous pour voir si un peu de piquet , tiré de ma poche , seroit rejeté. Mais vous n'êtes pas revenue de votre thébaïde : & tout se met en mouvement pour le retour du Roi. Il a travaillé : il ne sera pas question de joie de tout le jour. J'ai diné chez M. Desmarests : je n'y allai point hier : il est triste , & piqué contre les Généraux : je m'imagine qu'il a besoin de vous voir. Je crois sans peine que c'est un remède à tous maux. Je joue d'un grand malheur. Les visites me viennent toujours dans le tems de vos messages. Je n'avois pu que parcourir votre lettre : mais enfin je l'ai lue à mon aise , & j'en suis enchantée. Le motif , que vous me donnez pour adoucir mes maux , est bien flâteur pour moi : mais ce n'est ni celui-là , ni la peur de devenir insupportable à ceux qui ont la bonté de s'y inté-

resser , qui me fait assurer que ma santé est bonne : c'est qu'en effet , ma chere tante , je suis en état d'aller chez vous , & d'être couchée , si vous voulez me menager pour le brelan. Je crois qu'après que vous m'aurez un peu dorlotée , je serai en état d'entreprendre une plus grande fatigue. Enfin je ferai tout ce que vous voudrez : & je n'irai chez vous qu'avec une volonté bien souple entre vos mains. Il est vrai qu'une rentrée dans le monde pour George Dandin , sera tout à fait bienséante. Aussi il y a long-tems que je la méditois. Mais ce seroit trop écrire , & je vais me conserver. Je veux me flâter que le Roi ne me reconnut point hier : j'aime mieux qu'il en coute à mon visage , & pouvoir supposer qu'il auroit eu la bonté de me dire un mot.

---

### LETTRE XXXIII.

**Q**UE n'ai-je toutes les graces d'un esprit léger , pour introduire dans votre solitude la plus légère de toutes les quenouilles ? elle est jolie , si vous voulez : mais après cela , elle vous est donnée par une personne , qui , quand elle sera à votre côté , voudroit bien ne la pas perdre de vue , & dont la situation présente n'est pas fort agréable , & qui peut vous assurer qu'elle comp-

te se divertir aujourd'hui comme on ne se divertit point. Que peut-elle voir en effet, que des femmes dont le système est si différent du sien, qu'elles ne peuvent jamais être à l'unisson : fut-ce même sur les fichus & sur les coëffures. Je m'entendrai dire que j'ai un visage à faire contre, vous savez bien quoi, & que si aujourd'hui, ou demain on étoit dans l'état où je suis, on sauroit prendre des spécifiques que les médecins de la cour ne donneront jamais ; mais c'est trop discourir : partez, ma quenouille : il n'y a point d'ironie à dire, que je vous envie : rien n'est plus vrai. Parlons sérieusement : voici une chose qui m'embarasse : c'est la De. de St. Pierre, qui part demain au soir, avec un regret infini si elle ne vous voit pas : le mérite, qu'elle a acquis dans ses voyages, me met fort dans ses intérêts : & son prompt départ vous mettroit à couvert des suites : cependant je ne veux point, comme vous dites quelquefois, prier de votre personne pour me faire valoir à Utrecht.

Passé pour le cedra envoyé à Me. de Dangeau, passé encore pour toutes les caresses : il faut avouer que toute sa personne y invite assez : mais St. Cyr : & St. Cyr sans moi ! quelle nouvelle ! je sens, en ce moment, la jalousie la plus vive, l'envie, jeune fille d'enfer, &



*Tout ce que la rage fait dire  
Quand elle est maîtresse des sens.*

J'avois une légère espérance de pouvoir moi-même vous rendre cette lettre du Ml. d'Harcourt : mais n'ayant pu avoir l'honneur de vous voir , je crois , comme elle ne gagneroit rien à vous être présentée de ma main , qu'elle ne perdra pas non plus à vous être envoyée : il me mande qu'il se plaint à vous de ce que mon importance m'empêche de lui écrire. Je viens de chez M. le Dauphin : on m'a refusé la porte : les exceptions sont dangeureuses : l'appétit est revenu : il se joue avec beaucoup de gayeté : tranquillisez vous donc ma chere tante , je n'ai rien appris d'aujourd'hui. L'indignation continuë parmi les honnêtes gens : les autres traitent ce crime de bagatelle. Je fais bien mauvais gré au Soleil de luire avec tant d'éclat dans mon cabinet , quand vous n'y êtes pas.

#### LETTRE XXXIV.

**I**L y a bien long-tems , ma chere tante , que je n'ai eu l'honneur de vous voir , & il s'est passé tant de choses qui en ont prolongé la durée , que j'ai toutes les peines du monde à comprendre qu'il n'y a pourtant que trois jours. Vous avez eu la fièvre cette

nuît : vous l'aurez encore ce soir : vous avez joué au piquet sans moi. L'accident , arrivé au maréchal d'Harcourt , tient aussi une place considérable dans la durée de ce tems , mais j'ai appris que nous dînerons demain avec vous : nos dames y comptent. Si vous vouliez ajouter à cette consolation celle de nous avouer , que vous avez trouvé M. Pelletier , tout court qu'il est , un peu long , nous aurons lieu d'être contentes de vous. J'espère que je vous montrerai bien-tôt un ouvrage , qui vous fera voir que mes peines , tant de corps que d'esprit , ne m'empêchent pas de penser à ce qui vous peut plaire. Je ne vous demande point de nouvelles du M. d'Harcourt , parce que Me. de Villefort vous en a dit de ma part : il prend demain de l'é-métique , & part après demain. Vous êtes seule : je voudrois bien que votre cabinet fut aussi inaccessible aux lettres & aux tristes pensées qu'aux personnes , pour m'y transporter en corps , en esprit , & en argent , si vous le voulez. Est-il vrai que vous n'avez que le tête à tête de Janeton pour toute ressource ? Quand vous me voudrez , Mlle. d'Aumale m'appellera par la cheminée ..... Voilà vos ordres. J'accepte avec plaisir la partie que vous m'offrez , quoique fondée , si je ne me trompe , sur un principe qui n'a rien de bien agréable , ni dont je puisse con-

venir. La fin de votre billet est d'une injustice extrême : je n'y puis faire d'autre réponse que celle-ci :

*Et Phedre dans son cœur me rend plus de justice.*

Je suis aussi touchée de votre dernière bonté , que si je n'y étois pas accoutumée. J'ai appris des choses qu'il est bon que je vous dise , & que je ne puis écrire.

---

### LETTRE XXXV.

**J**E VIENS d'éprouver tout à l'heure l'espece de crainte qu'on a pour les gens qu'on aime : vous aviez envie d'être seule , & je n'ai osé vous dire que j'aurois été bien-aïse de vous parler un moment : j'ai donc recours à ma ressource ordinaire , pour vous rappeler une conversation que j'ai eue avec vous dans la forêt de Fontainebleau. Je vous dis , ma chere tante , que je n'avois d'autre vue en ce péis-ci pour moi , que celle d'y jouir de votre commerce , mais que j'y avois une extrême passion d'y attacher mon fils auprès de M. le Dauphin , ce qui seroit très-important pour lui , soit que je le marie , ou ne le marie pas si-tôt. Si M. de Caylus vivoit , il seroit encore menin : grace , qui , comme vous savez , ne lui avoit été accordée que par vous & pour moi : mon fils a les mêmes raisons , & n'a pas les mê-

mes sujets d'exclusion. Si le Roi ne rend pas à M. d'Antin une place dont il s'étoit défait , & qu'il n'y ait personne dans la famille pour qui il la demande , croiez-vous , ma chere tante , que j'y puisse penser & que j'aye quelques démarches à faire ? ou croiez-vous qu'il faille attendre que mon fils soit un peu plus connu ? Je vous expose mes pensées assez mal digérées , parce que je fais que je ne hazarde rien avec vous : mais sûrement après vos bonnes graces , il n'y a rien que je souhaite plus passionément , que de voir mon fils attaché à M. le Dauphin.

Le Roi va tirer. Me. la Dauphine se porte assez bien : j'ai été savoir de ses nouvelles : elle m'a fait l'honneur de me faire entrer : & je puis vous assurer , ce que vous croirez , sans peine , qu'il n'y a rien de plus fleuri que son tein : je crois , qu'elle alloit se remettre au lit : elle compte pourtant vous aller voir. Me. de Villacerf s'est évanouie véritablement en entrant dans sa chambre : j'y étois encore : l'émotion de cet accident , jointe à la foiblesse de mes jambes , m'a presque invitée à en faire autant. Vous aurez ce qui fait le plaisir de votre jeu : je n'ai osé convier Me d'O : nous aurons Me. d'Elbœuf.

## LETTRE XXXVI.

**I**L est vrai qu'on ne sauroit trop prendre garde devant qui on parle , ni trop peu parler : mais je suis affligée de tout ce qui vous confirme dans la crainte que vous avez du monde : un peu de société vous est nécessaire. On est bien à plaindre de voir au travers d'un nuage , surtout quand il est aussi aisé de l'ôter ! Il me sera aisé de vous obéir à l'égard de Me. d'Haussy. Sa douceur , & l'envie qu'elle a d'acquérir du mérite , donnent une grande facilité & un grand courage pour les avis : elle me paroît lire avec plaisir des livres de piété : je ne m'incommode en façon du monde pour elle : elle est souvent dans ma chambre , comme n'y étant pas pour moi. Soyez assurée de ma protection à la chancellerie , & que je seconderai de mon mieux les grandes vues que vous avez à la cour : il est bien vrai qu'elles sont grandes , & que je serois bien heureuse , en les secondant , de les imiter dans leur perfection.

L'adieu est bien long jusqu'à demain : n'y a-t'il point de chancelier en robe courte , qui me soit favorable ? Croiez-vous , ma chère tante , que l'impatience , que j'ai toujours de vous voir , ne soit pas redoublée par ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ? si les

moindres choses qui me viennent de vous me vont au cœur , jugez de l'effet de votre dernière lettre. Je n'avois garde de parler de ce qui regarde M. & Me. Desmarets : j'espere que vous ferez , de plus en plus , persuadée que je fais me taire. Me. de Remiremont m'a prié de savoir de vous , si vous n'auriez point à St. Cyr quelques demoiselles , qui , ne voulant point être Religieuses , & ne pouvant se marier , voudroient quelques prébendes de Remiremont : elle seroit ravie d'en avoir : vous savez qu'il faut les preuves des meres.

---

### L E T T R E   X X X V I I .

M E . D E C A Y L U S .

1712. **P** O U R cette fois , le balot est arrivé : le Roi est au conseil : profitez de votre solitude : nous irons l'interrompre , dès qu'il nous sera permis.

M E . D E D A N G E A U .

M. Ducas , qui se porte bien avec ses lingots , nous ouvrira les portes , à ce que je pense.

M E . D E C A Y L U S .

Le balot est chez vous à la Ville. Mais M. de Torcy n'y étoit plus : nous allons lui écrire.

ME. DE DANGEAU.

On le mettra dans le traité de paix : là, là ,  
vous voilà interrompue dans votre solitude :  
& c'est tout ce que je veux.

ME. DE MAINTENON.

Je suis plus qu'interrompue , je suis inquiète : pourquoi un conseil ? Seroit-il arrivé de nouvelles ? Je ne puis croire qu'elles soient mauvaises : vous êtes de si belle humeur !

ME. DE DANGEAU.

On n'a pu achever le conseil, il n'y a rien de mauvais. Il me semble que vous devriez savoir que M. Ducas est en sûreté : il est à la Martinique.

ME. DE CAYLUS.

Ecrivez encore quelque chose , ou tout au moins renvoyez ces quatre belles lignes , pour que nous ne les perdions pas , quelle honte qu'elles nous fassent.

ME. DE MAINTENON.

Voulez-vous de mon diné ?

ME. DE DANGEAU.

En pouvez-vous douter , quand ce ne seroit que pour ne pas vouloir du nôtre ? Je vous promets de n'avoir pas tout mon esprit dans mon estomac.

## L E T T R E   X X X V I I I.

**S**O I E Z en repos , ma chere tante , sur le personnage que je vous ferai faire : je suis aussi délicate que vous-même , & beaucoup plus , que je ne le ferois pour moi. J'aime bien Me. de Dangeau , mais si je ne vois qu'elle trouve son plaisir avec vous , si je soupçonnois qu'il y entrât de la complaisance , des égards , de la considération , autre chose enfin , que la véritable amitié & le gout personnel , je ne vous la proposerois pas. Elle sera avec sa famille jusqu'à la promenade : c'en est autant qu'il lui en faut : sa véritable récréation est d'être avec vous. Savez-vous , ma chere tante , qu'en vous abimant , c'est nous jeter , nous autres , dans un puits ? Avec Me. Voisin ! miséricorde ! Vous me faites transir : nous y dînerons demain : elle l'accepte avec plaisir , nous mande-t'elle , & c'est bien fait de lui donner le pas : j'irai un peu fourrer là mon nez pour la compagnie. Je reviens aux personnages : vous faites celui que vous avez toute votre vie fait , le seul qui vous convienne , celui de ravir & de charmer , au moins nous autres , & tous ceux qui ne se soucient que de ce qui s'écrit dans la gazette. Vous êtes-vous souvenue de Ste. Marthe ma patronne ? J'ai reçu un bouquet de Mlle. d'Aumale : mais je voudrois



vos prieres & les siennes. Est-ce la grande solitude aujourd'hui , ou une solitude mitigée ? Le tems s'écoule , & je n'entends parler de rien , je crains. . . . .

Les gens , qui n'ont qu'une affaire , sont dangereux , & quand l'oisiveté s'y joint , c'est encore pis : ces réflexions ne m'empêchent pas de revenir à la mienne : que les autres vous soient insupportables , je vous le passe : mais que vous le soyez aux autres , voilà ce que je ne puis supporter. Est-il possible , après les nouvelles d'hier , celles d'hier au soir , & ce que vous a dit votre petit doigt ce matin , que vous ayez des pensées si noires & si injustes ?

## R E P O N S E .

C E n'est ni chagrin , ni humilité , qui me fait refuser Me. d'O : c'est une persuasion bien fondée que les Dames se divertissent mieux chez elles que chez moi , ce qui est très-raisonnable. Il n'en est pas de même de vous , ma chere nièce : je voudrois vous avoir : & il est cruel qu'un plancher soit assez fort pour nous séparer , & pas suffisant pour empêcher le bruit. J'ai emporté ce matin les clefs de ma chambre dans ma poche pour vous sauver de Janneton. Si M. Boudin vous permet de main la messe , j'y consens , à con-

dition que vous ne sortirez pas de la niche , ne bouffez pas tant qu'à l'ordinaire , afin de pouvoir vous mettre un moment à genoux : & qu'on vous place comme moi au bas de l'Eglise : il faut ensuite vous mettre au lit , & nous attendre sur les trois heures. J'ai passé une douce journée avec Mlle. d'Aumale : j'ai eu une heure quatre petites filles d'Avon : la plus grande , qui m'a paru la plus ignorante , nous a dit , qu'au long de la journée elle offre son travail & ses peines à Dieu : n'est-ce pas là être bien avancée ? M. le Chancelier est avec le Roi , mais ce sont gens où il y a peu de sûreté : ils en ont peut-être pour trois heures , & se sépareront peut-être dans une demie heure : ce sont ces incertitudes-là , qui me tuent. Ce seroit une fin bien heureuse de vous dire qu'il n'y en aura jamais dans l'amitié que j'ai pour vous : ce qui se rapporteroit , & à l'incertitude & à la fin : mais on n'y fait plus tant de façon , & pour finir à la mode , j'ai l'honneur d'être &c.

---

### L E T T R E   X X X I X.

**O**N me dit , en ce moment , que le Roi va chez vous à cinq heures , qu'il a travaillé avec son Ministre. Ainsi nous sommes sans espérances. Cependant comme on

ne s'en défait pas aisément , je vous donne avis que je suis chez moi , que je n'en partirai point , parce qu'une agréable sympathie, m'a donné un mal auquel vous êtes encore moins sujette que moi. Il est tems de renouveler les fonds. Mais sans reproche nous avons bien joué , & bien perdu pour cent francs : aussi ne craignez pas , que je vous en redemande si-tôt. Je ne sai du tout quels beaux yeux vous ont si fort éblouie. Il n'en est guere qui fassent tant d'effet. En gardant le lit , je me suis préservée du froid , & préparée à la grande journée de demain : celle d'aujourd'hui m'a paru triste. Et en vérité , je n'en trouve de bonnes que celles où je *cabale*. Des pilules , que je pris hier au soir , & qui n'ont pas eu la complaisance de faire leur effet de bonne heure , feront que vous n'aurez que les *cheres Dames*. Je ne leur porte point d'envie , car je ne suis point envieuse de mon naturel. Mais je voudrois bien partager les plaisirs de votre soirée , & être témoin de votre déconfiture. Vous voyez , Madame , que le présent ne me fait pas oublier l'avenir , & que le plaisir de vous voir aujourd'hui est déjà passé , quoique je n'en aye pas encore joui.

Je vous ai envoyé un livre si fort à la hâte , que je n'ai pu vous avertir de passer la généalogie de l'auteur , & de lire sur-tout les no-

res : j'espere qu'elles vous amuseront : elles tiennent plus de place que tout le reste du livre. Il est vrai que la Duchesse de Noailles a donné un peu de vie : mais je sentoís qu'elle prenoit sur la mienne : je me porte pourtant bien ce soir. Je vous envoie ce livre , que l'abbé Genest vouloit vous présenter : je m'en suis chargée , pour vous épargner une révérence & un compliment dans quelque passage.

M. d'Harcourt n'est pas sans espérances , que les affaires du Nord ne forcent l'Empereur à faire aussi promptement la paix que vous le desirez , mais qu'il faut toujours s'attendre qu'il résistera le plus qu'il pourra. La Duchesse de Noailles vous prie de croire que l'Ambassadrice , à qui elle donne à souper , n'aura les entrées chez elle que long-tems après que vous en serez sortie. Dans le tems que Mlle. Leger est entrée , j'allois mettre la main à la plume. Un raion de Soleil , qui paroît assez mal à propos , me donnoit de belles pensées. Je ne verrai donc point mes cheres Dames , disois-je ; & elles n'y gagneront rien. Point de ressource. Il n'y a rien où se reprendre. Mlle. Leger vous aura fait le détail de mon soulagement. Mais j'en aurois besoin d'un autre. Qui ne vous voit pas , ne goute rien. J'ai donc un regret infini de ne pouvoir partager avec vous le dos de M. Pelletier. Vous devriez bien envoyer chercher

cette grosse d'O. Pour moi, je suis très-contente que vous vous accommodiez des niaiseries, & je renonce au premier rôle. On ne sauroit donc être tranquille un seul jour. Le moïen que je me repose ! Vous avez donc la fièvre. N'est-ce point assez que mon estomac me reproche les vilaines asperges ? Il faut que mon esprit me les reproche aussi : je suis dans les remords, dans la crainte, & bien peu d'espérance pour demain. Nous n'avions garde de ne pas vous ordonner de dîner demain avec nous. Et je ne vous conseille pas de vous commettre à notre empire, quand vous ne voudrez pas nous voir. Nous en sommes des plus affamées. Pour moi, je sens que ma santé en a grand besoin.

## L E T T R E   X L.

J'AI vu dans ma chambre tout à la fois le plus grand des Princes, une Dauphine, plus aimable que celle dont Me. de la Fayette sut faire un portrait si charmant, un Dauphin, l'effroi des courtisans & les délices du peuple, ma tante, & ma tante jouant au piquet pour m'amuser, Me. de Dangeau : enfin que me manquoit-il ? & que me reste-t'il que le souvenir de ma gloire & de mes plaisirs passés ?

Notre affaire n'est pas faite : mais nous

espérons qu'elle se fera. Il y a quelque apparence, que Me. la Duchesse de Berri n'aura pas le sou, qu'elle parlera à Mr. le D. de Berri, que Me. de Pompadour arrivera avec cette éloquence qui charme M. Fagon, & que Me. de la Vieuville fera dans nos intérêts. Voilà où nous en sommes. Je n'ai, ni vos inquiétudes, ni votre courage.

## L E T T R E   X L I.

1714.

**L**'A F F A I R E de Me. de Gouvernet est bien traversée : le compte, que je vous en veux rendre, n'est que pour continuer à vous en instruire, comme je le ferois dans une conversation.

M. de Torcy a rendu la lettre de Me. de Gouvernet la grande-mere, & a fait au Roi la recommandation de la Reine d'Angleterre. Le Roi a répondu qu'il avoit entendu parler différemment de cette affaire par M. Voisin & par M. Desmarets, mais qu'il falloit qu'il la rapportât au Conseil d'état. Cet incident est fort mauvais pour nous, parce que nous aurons contre nous M. le Chancelier & M. Desmarets, ce dernier par un banquier de Lion à qui Me. de Virville a marié sa fille : ce banquier est riche & dans les affaires, homme d'esprit & de ressource, & très-bien avec le contrôleur-général, qui

pourtant n'auroit naturellement rien à voir dans cette affaire. Il n'est question que d'obtenir , ou d'empêcher que le Roi ne fasse pour cette succession ce qu'il a fait à la mort de l'autre M. Hervart , dont vous vous souvenez bien , puisque vous l'obtintes du Roi. Nous en avons le brevet , que j'ai fait voir à M. Voisin : les mêmes raisons subsistent : & la conjoncture est plus favorable par la considération de la Reine d'Angleterre & par les malheurs de Me. de Gouvernet , qui n'a plus que cette ressource , & qui , comme vous savez , n'est pas moins digne d'estime que de pitié.

La grace , que Me. de Gouvernet demande au Roi , ne la favorise en rien personnellement : puisqu'aucuns des effets de la succession de son frere ne doivent sortir du Royaume. Elle la met seulement en état de rendre justice à sa famille , & de faire un partage conforme aux loix , à l'ordre naturel , & aux usages reçus parmi des gens de cette condition : ce qui par un cas particulier , & qui demande une attention digne de la bonté & de la justice de S. M. , ne se pourroit plus espérer , si Me. de Gouvernet étoit jugée morte civilement , sa représentation n'ayant point de lieu dans la coutume où les biens du sieur d'Hervart sont situés. Me. de Gouvernet sa sœur n'héritant point , cette

grande succession , passe toute entiere à l'abbé de Gouvernet & à Me de Virville sa sœur , M. le Marquis de Gouvernet étant mort , il y a plusieurs années. La Marquise de Gouvernet , qui est à Londres , disposera de son bien , selon , ou contre les loix. Si c'est selon les loix , le Roi , qui ne veut que la justice , la verra satisfaite : si c'est contre , tout ce que Me. de Gouvernet aura fait deviendra nul.

---

### L E T T R E   X L I I.

**Z** *Ephir* est arrivé tantôt dans ma chambre avec une si grande quantité d'oranges , qu'il en gémissoit sous le poids : mais je n'ai pu y donner , en ce moment-là , toute l'attention que j'aurois voulu. M. de Contade étoit dans ma chambre : & vous croiez bien que j'avois quelques questions à lui faire : je lui en ai fait sur M. le Duc , dont il m'a dit beaucoup de bien : il ne savoit rien des lettres , ni interceptées , ni reques , ni écrites : & ce n'est qu'ici qu'il l'a appris. Il m'a dit aussi beaucoup de bien du Comte de Mailly , sans que je lui en parlasse : de mon fils , il n'avoit garde de m'en dire du mal. A M. de Contade a succédé M. le Ml. d'Harcourt , qui m'a proposé de faire apporter son diné : j'y ai consenti : un instant



après , Me. la De. de Guiche lui a envoyé demander la soupe : je me suis trouvée tout à coup dinant en très-grande compagnie : mais la fin du diné du Roi m'a tirée d'intrigue. Je suis seule , & je reviens aussi-tôt à l'envie que je porte à Fanchon : mais M. Thibault , homme très-considérable dans mes affaires , entre dans ma chambre avec une liasse de papiers à faire trembler. Vous quitter pour lui , est une action si héroïque , qu'elle demande récompense. Un peu de piquet ce soir , pendant le travail de M. Voisin , me paroît nécessaire à toute la *Cabale*. Je ne sçai pourtant , si Me. de Dangeau ne voudra pas se reposer : mais je fais si bien sans elle , que si vous donniez tant soit peu moins à vos passions , vous en seriez bien-aise. Puisque j'ai la plume à la main , il faut que je vous écrive une chose que je ne trouverois peut-être de long-tems à vous dire. Est-il vrai que notre ami M. le Gendre a une mauvaise affaire sur le corps ? qu'il court risque d'être révoqué ? j'en serois vraiment bien fâchée : c'est le petit Bontems qui me l'a dit. Adieu , ma chere tante : je vous quitte pour M. Thibault : & en vérité , il ne vous vaut pas.

## L E T T R E X L I I I .

1714. **L**A Duchesse de Noailles ne sauroit encore sortir aujourd'hui , moins pour son mal , que pour quelque chose qu'on a mis à son pié : & ce quelque chose n'est point un parfum. J'en suis bien-aise , je vous l'avoue. J'aurai une raison indispensable d'aller chez vous , sur-tout après l'alarme de ce matin. Je me porte si bien , que si je ne craignois de vous déplaire , j'irai à l'instant vous dire tout ce que je sai. Le Roi n'ira-t'il chez vous qu'à trois heures ? De là dépend ma sortie pour éviter quelque pas de plus. Voiez combien je me ménage & vous obéis. Votre retraite est-elle simplement de repos pour éviter les importuns du château ? Je vous envoie une lettre de M. de la Feuillade : il est pénétré de reconnoissance pour vous. Il n'a pas tort. Que je sache au moins de vos nouvelles.

## R E P O N S E .

J'ai une médecine à prendre , à rendre , & beaucoup de lettres à écrire : je suis assez libre avec vous , pour n'y avoir nulle contrainte : mais je n'ai point assez de pouvoir sur moi pour me livrer aux écrits ennuyeux , quand je suis à portée de vous entretenir : conservez-vous donc pour ce soir , pendant la

longue séance de M. de Pontchartrain. M. le Duc de la Feuillade est reconnoissant de peu de chose : je voudrois de tout mon cœur qu'il fût content.

---

### LETTRE XLIV.

**I**L y a plusieurs jours que je garde cette lettre du pauvre Bonrepos pour vous la lire moi-même. Je m'imaginois que vous en seriez moins importunée , & qu'il seroit plus court de retirer sur le champ celle qu'il veut faire donner au Roi. Mais cette maniere d'abrégé est comme la négligence de Me. de Coulanges. Je vous envoie donc mon paquet , qui ne vous est présenté que pour que vous soiez informée , en cas que le Roi vous en parlât, & vous aurez la bonté de me renvoyer la lettre qui est pour lui. Puisque la vertu nous manque , montrons lui que nous sçavons nous en passer : adonnons nous à un amusement honnête. Je ne sai ce que l'académie dira du mot *acoquinée* : mais j'en sens , moi , toute l'énergie avec vous. La Duchesse de Noailles veut bien vous donner à diner demain. Il ne fumera point dans mon cabinet. J'imagine que votre journée pourra être assez douce , la matinée tranquille , le diné raisonnable , & le piquet charmant. Et comme un de vos grands plaisirs est d'en faire à ceux qui en manquent , & à ceux que vous aimez ,

je vous annonce les niaïses & les amies fort contentes de la distribution de cette journée.

### L E T T R E X L V.

J E n'ai point été chez vous , ma chere tante , parce que le nez prié \* est encore à naître. Je ne me suis point proposée , parce que le nez proposé est né en ma personne pour vous. Je goute le repos & la solitude , fort aise de trouver qu'elle me plaît. J'avois compté faire maigre aujourd'hui : on ne l'a pas jugé à propos. J'ai fait un petit diné excellent & fort sage. Je m'en vais faire au P. le Tellier une visite , que je médite depuis long-tems. Je jouerai la comédie ce soir avec plaisir. Quoi ? La comédie ? M. Voisin , M. Desmarests ne vous donneront pas la moindre envie de jouer au piquet ? N'aurez-vous nul égard à tout l'argent que vous gagnâtes hier ? Je suis piquée au vif. Vous m'avez insultée dans ma perte , & vous m'y laissez sans aucun égard. La demie est sonnée : M. Voisin est passé il y a long-tems , & je n'ai plus d'espérance.

### L E T T R E X L V I.

1714. **I** L y auroit bien des charges vacantes & bien des charges données , avant que je pusse vous joindre : j'ai pourtant un ami , qui

\* *Le nez prié.* Les gens qui sont de tout.

veut que je vous parle : c'est M. d'Huxelles. Sachez donc que s'il ne demande pas d'être capitaine des gardes , son allure , qui n'est pas leste , & les cinq cens mille francs qu'il faut donner , mettent un frein à la passion qu'il a toujours eue d'avoir une charge , qui l'attachât auprès de la personne du Roi. Si pourtant S. M. lui fesoit l'honneur de penser à lui , je crois qu'il trouveroit de l'argent , & des jambes , au moins pour trois mois dans l'année. Je vous écris , Madame , dans l'espérance de recevoir la récompense du sacrifice que je vous fis hier de ce diné du Roi. J'attends dans mon lit le mystérieux *Leger* : j'ai de l'éfilé à ma tête pour enseigne de mes desirs.

Le repos , le silence & le chaud vous sont nécessaires : mais il est pourtant triste de n'avoir que la seule Fanchon : que ne puis-je me glisser sous sa forme , pendant l'absence du dos de M. de Pontchartrain ? je bavarderois : je lirois : mais je ne vous dirai rien du chagrin de M. le Duc , parce que je n'en fais rien. Selon que les visites rendront , je vous écrirai , puisqu'au moins cette maniere de pénétrer jusqu'à vous est sans inconvénient.

Vous devriez bien me permettre de vous envoyer Me. d'O , pendant que M. Voisin travaillera avec le Roi : je serois de moitié

avec vous , & ferois ravie de sentir que je joue. J'ai été si seule , cet après diné , que je me suis un peu endormie à la fin. Envoyez moi , je vous prie , vos ordres pour demain : m'en tiendrai-je simplement à la messe ? Je suis inquiète de votre état , ma chere tante : vous n'ériez pas bien hier au soir.

## L E T T R E L X V I I .

1714. **V**OILA un jour qui ressemble bien à ceux , où je ne dois pas avoir l'honneur de vous voir : on ne voit goutte dans ma chambre , & j'y suis au coin de mon feu , après avoir diné avec Me. de Dangeau , que vous pouvez voir présentement sans danger : elle convient qu'il n'y a que le premier aspect qui étonne , & que l'événement d'hier ne nuit à personne : il n'y en a de plus aucune dont elle se soucie : & elle aime assez personnellement M. du Maine. Il est bien simple , s'il croit que Me. la Duchesse est bien aise : je sai qu'il s'en faut de beaucoup , & qu'elle croit que c'est diminuer le rang de ses enfans , que d'y en associer d'autres : voilà tout ce que je sai.

Cent francs , que vous gagnâtes hier au soir , ne pourront-ils point mettre quelque sel dans votre piquet ? Je puis vous assurer du

moins que Me. Voisin en trouve la dose suffisante. Quoi qu'il en soit , vous ne ferez pas mal d'augmenter un peu la compagnie. La pauvre grosse d'O fit hier la roue au tour de votre niche , jusqu'au moment de la conclusion : Me. Voisin ne voulut point tourner la tête derriere elle , pour n'être obligée à aucune civilité : il faudra la voir aujourd'hui : Me. Desmarets fit hier une action héroïque , mais vous feindrez de l'ignorer. Me. Voisin profita si peu de la leçon que contenoit votre billet , & que ma grosse tête avoit jugé devoir faire un effet si merveilleux , qu'ayant prié Me. Desmarets , M. de Roquelaure , tout ce que la France a de plus brillant , elle contre-manda tout , sans autre cérémonie , pour venir diner avec vous. Cependant Me. Desmarets l'envoia prier le soir de venir souper avec nous : on y vint : on y fut reçu à merveille , & on perdit vingt écus , que nous partageâmes , Me. de Dangeau & moi , en vérité , comme des pauvres. Adieu , ma chere tante : je vous suivrois , la mort entre les dents.

---

## LETTRE XLVIII.

**Q**UE dites-vous , ma chere tante , de la nouvelle qui vient d'arriver d'Espagne ? Un coup aussi hardi de la part de la Reine ne

fait-il pas trembler ? & la destinée de Me. des Ursins ne fournit-elle pas de grands sujets de méditation ? M. de Cambrai est très-mal : je suis assurée qu'on prie bien Dieu pour lui à St. Cyr, & que vous ne vous y oubliez pas. Je ne voudrois pas une autre charge à la cour, si les plaisirs se soumettoient, comme ils le devroient, au titre de ma charge. Comme nous avons appris d'un bon auteur, que tout est supposition, je suppose que vous vous divertirez demain. Me. Voisin m'a fait dire fièrement que vous le lui aviez déjà mandé, & que vous n'étiez pas en peine de sa réponse sur une semblable question. Me. de Dangeau sera revenuë ce soir, & pour votre jeu, si vous le voulez. Pour moi, je suis toujours à votre service ou à votre refus, également contente, pourvû que vous le soiez, & que vous ne me traitiez pas en Néron.

---

### L E T T R E X L I X.

**L'**E T A T, où vous êtes sur le Roi, est précisément celui où je me trouve chez moi : mais après tout, ma chere tante, tenons-nous en à ce que vous voiez : & jouissons même de tout ce que le monde convient qu'il est beaucoup mieux aujourd'hui. Je ne manquerai pas de vous mander tout ce que



j'apprendrai , puisque vous me l'ordonnez. Je regardois comme un crime d'aller vous entretenir de choses tristes : c'est ce qui me retenoit la main : les gaies ne viennent point à mon esprit. Je suis dans un état assez naturel, & j'espere véritablement que je n'aurai que ce qu'il faut. Je ne sçais point l'heure où Me. de Dangeau arrivera : si elle manque, je pourrai fort bien sortir de mon lit.

M. Boudin a vu diner le Roi , & lui trouve l'air moins abattu , & en tout , assez bien. Le Cardinal de Rohan eut hier une conversation avec le Procureur Général , qui mériteroit de vous être rendue : ils ne se persuaderent ni l'un ni l'autre : mais cependant le Procureur Général parut résolu de faire des efforts auprès du Cardinal de Noailles : s'il est sincère , on pourroit espérer plus de lui , que de qui que ce soit : il est bien cruel de voir que ces gens-là mettent le Roi dans l'état où nous le voyons , & aient en même tems l'insolence de dire que ce sont les autres ! Je vous avoue , ma chere tante , que je n'en puis plus : la tête me tourne , mon mal n'est pourtant pas dans sa grande violence : & je pourrois aller ce soir , car je ne crois pas que Me. de Dangeau arrive assez tôt , elle sera fatiguée. Que ferez-vous de Me. d'O toute seule ? Mandez-moi si vous la voulez.

## L E T T R E L.

D E M E. D E M A I N T E N O N.

**J**E me suis fait apporter ce matin ( car je me hâte de me dépouiller , de peur qu'on ne me dépouille bientôt ) une quantité prodigieuse de robes que j'ai distribuées : je vous envoie ce qu'il y avoit de plus précieux : la palatine d'hermine est très-chaude & très-incommode , parce qu'elle tourne toujours : les mitaines sont trop étroites pour un bras si court : les couvre-pieds sont fort raisonnables : & je n'ai aucun mal à en dire. Je m'en vais à St. Cyr : je compte de revenir chez Me. la Duchesse du Lude : après cela, je viendrai attendre le piquet , pendant que M. de Pontchartrain travaillera avec le Roi. Bon jour , la petite nièce , voilà des oranges , des livres , & l'on a du vous porter des faisans : si je pouvois vous faire des présens plus solides , je le ferois d'aussi bon cœur.

## R E P O N S E.

Je ne sai de quel côté me tourner , pour louer , pour admirer , pour me réjouir : je n'ai jamais vu tant de choses ensemble , ni rien de si aimable : que vos présens sont rares ! mais que vous vous entendez bien à en faire ! la lettre me transporte : la solidité de Dubois a beau me rappeler à la chaleur de la palatine,

à l'utilité des mitaines , aux boutons d'or , aux plus belles toilettes : le billet m'enchanté , & il faut l'avoir lû plus d'un jour pour donner attention à tout le reste : les *belles annales* que vous vous êtes fait apporter ce matin ! la solidité ne se trouve pas moins dans vos présens que l'agréable : & tout est pour moi renfermé dans votre souvenir.

Le diné , que je vai faire , me pèse trop , & mes regrets pour celui que je perds sont trop cuisans , pour ne vous en pas dire un mot : je crois même que vous auriez une élégie , si je savois faire des bons vers : mon estomac est débile & souffreteux : je n'ai point dormi : j'ai un visage , vous savez à quoi faire contre : cependant il faudra être gaillarde & avoir le mot pour l'étranger. Dès que je serai quitte du *Ragosqui* , j'écris son nom à la françoise , j'irai chez vous , attendre , avec mon ouvrage , ou avec un livre , la récompense de ma docilité : & je vous avertis que je ne prendrai jamais pour moi ce que vous dites hier , qu'il falloit ne vous compter pour rien : vous ne voudriez pas payer la plus belle action de ma vie par une injustice aussi dure que celle-là.

## L E T T R E   L I .

1715. **J**E ne sai , si c'est simpatie : du moins , je m'en flatte : mais en lisant ce funeste billet , qui m'apprend vos coliques & vos tranchées , j'ai été saisie de tranchées & de coliques , qui m'ont fait sortir de l'Eglise. Je suis soulagée & je le serois bien autrement , si c'étoit un signe que vous l'êtes aussi. Votre billet a de quoi mettre le trouble dans toute une ame , sensible , comme je le suis , à l'opression où vous tient le genre-humain. Vous serez au moins soulagée de la part de M. d'Heudicourt , dont les propositions sont très-déraisonnables , Valincour le lui dira : comme il est fort de mes amis , & que je ne puis souffrir qu'il soit janséniste , je l'ai joint avec le C. de Rohan , pour qu'il aprofondit toute cette inique cabale : je puis bien vous répondre , qu'il revient tous les jours de la grande opinion qu'il avoit du C. de Noailles , & que ses procédés lui déplaisent beaucoup.

L'agonie du curé de St. Sulpice me trouble infiniment : je regrette la perte que vous faites en lui , celle de l'Eglise , & la mienne : nous ne saurions être un seul jour sans peine. Dans le dessein que vous aviez hier de vous faire lire quelque chose qui vous amusât , je crus ne pouvoir trop vous éloigner de ce siècle-ci ,

siècle-ci, tant par l'antiquité que pour les mœurs : mais je fus jalouse de mes philosophes : je me couchai pourtant avec la même obéissance, que je me laissai, l'autre jour, arranger & mettre à mon aise par la main du monde qui m'est la plus chère & la plus respectable : comment est-il possible que cette obéissance ne vous fasse pas voir que je suis née pour St. Cyr ? Le pauvre Ste. Maure est enchanté de vous : & sa reconnoissance n'a pas tardé à venir jusqu'à moi. Mr. le Duc d'Orléans, Me. sa femme, & me. Sforce allèrent à l'étoile, il y a trois jours : on ne voulut point de me. de Castres, qui dit avec son air doux, *ils vont noyer dans le vin leur grande douleur*. Voilà de ces traits qui la font passer pour méchante, mais que je lui pardonne.

## LETTRE LII.

**J**E garderai donc le lit, toute ma vie ! je suis mieux aujourd'hui, mais il faut faire un jour par docilité ce qu'on fait un autre par nécessité : ce qui gagne insensiblement, ou très-sensiblement, pour parler comme me. de Montespan, toute l'année. Je viens de recevoir une lettre de M. d'Auxerre, écrite en sortant de l'assemblée, par laquelle il me mande que le C. de Rohan a fait un

discours , dont il est très-content , & même touché : je vous en donne avis , non pour vous faire la cour de mon beau-frere , mais par l'espérance que j'ai que l'impression , qui a été faite sur son esprit , peut être la même dans les autres : Dieu le veuille , ma chere tante ! je l'espere de vos éloqu岸tes prieres. Vraiment ! voilà un vilain tour que vous nous jouez ! Et il y a une méchanceté horrible à nous le déclarer avec un tel sang-froid.

J'ai bien compris qu'il n'y avoit rien à faire à des avis aussi incertains , quoique vraisemblables. Mais il faut tout consulter dans la place où vous êtes. Il est certain que nous rendrions un grand service à l'état de faire vivre le Roi en l'amusant. Mais sans nous conduire par de si grandes vuës , nous nous en rendrons un si grand à nous mêmes , que nous nous y sacrifierons tout entieres , sans rien faire d'héroïque. Puisque vous vous contentez de moi , vous n'aurez que moi. Mais ne craignez pas que j'abuse toujours de cette modération. Il est assez bouffon de se quitter pour s'écrire.

## L E T T R E   L I I I .

1715. **N**E faut-il pas être bien malheureuse ,  
pour que M<sup>lle</sup> de Champinelle que

je ne vois jamais , entre par une porte , tandis que vous passez par l'autre ? Vous m'avez déjà refusé deux fois , mais je ne me rebute point. Songez que le Roi n'est pas encore rentré , & qu'il doit travailler avec son Chancelier. Je suis assez reposée : il y auroit charité à me vouloir. J'ai trouvé le M<sup>r</sup>. de Villeroi , fort sérieux sur cette incomparable Princesse : pour moi , je vous avoue , quoique je sois bien persuadée qu'il n'y a pas une autre conduite à tenir que celle que vous conservez , que je tremble d'un si grand changement. Une personne , qui a un tel pouvoir sur elle , doit être un Ange ou un diable : mais c'est un Ange.

Je ne sai , si vous savez , que Me. d'Elboeuf avoit fort avancé le mariage de M. de Gontault avec une fille du Chancelier , & qu'on le rompit hier de haut en bas. Vous n'aurez pas de peine à deviner de quel côté est le haut : la plus haute noblesse est bien basse.

Me. Desmarets m'a paru toute regaillardie : mais je souffrois fort impatiemment de ce qu'elle & Me. d'Elboeuf vous arrêtoient au vent. Il se fait nuit , & M. le Chancelier pourroit être entré. Si nous sommes encore inquiètes , il vaut mieux l'être ensemble. Si je me présente devant vous , me donnerez-vous le sceptre d'or à baiser ?

Ne doutez point , que ce pauvre Bonrepos n'attende une permission de vous pour partir : je vais lui écrire pour le faire souvenir d'une vérité , que son expérience doit lui avoir aprise , que les sorties sont toujours libres en ce péis-ci. Mais j'affaïsonnerai cette liberté de quelque amitié de votre part , à laquelle il est toujours très-sensible. Que vous faires bien de vous reposer ! Il me semble que j'en ai moins mal aux reins. Vous avez évité les Pelletiers , qui vouloient vous remercier : vous n'en auriez pas été quitte pour eux. Adieu , ma chere tante , vous êtes au repos , profitez-en le mieux que vous pourrez. Quand on fait , comme moi , son unique plaisir de vous voir , il y a entre vous voir , & ne vous voir pas une différence infinie.

## R E P O N S E.

Bon jour , ma chere nièce , je me porte bien , quoique j'aie mal dormi d'avoir trop mangé : je voudrois que vos excès d'hier vous laissassent la force d'en faire de pareils demain. Je crois ne pouvoir mieux reconnoître l'extrême bonté de nos cheres dames qu'en les refusant , & en leur rendant la liberté , qui me paroît le souverain bien : le Roi les assujetit assez , sans que je m'en mêle : & j'étois véritablement si lassé des conversations de la journée , que je n'aspirois



qu'au repos. Si vous voyez M. le maréchal de Villeroi, tâchez de lui faire entendre raison sur Me. de Berri : ne devons-nous pas tous entrer dans ce qui plaît au Roi ? Il veut une cour : elle paroît vouloir en rassembler une : n'en cherchons pas davantage , & attendons du tems l'effet du pouvoir qu'elle a sur elle. Je trouve que c'est beaucoup , s'il est vrai qu'elle ait éloigné cet homme sans qu'on l'y ait forcée : & cela me paroît ainsi. Il n'y aura encore rien ce soir , mais nous serons demain bien abandonnées au plaisir. J'embrassois Brindi \* comme votre fils , & avec l'inclination que j'ai pour ses semblables.

## LETTRE LIV.

**U**N E petite grace , que le Roi m'a faite hier, m'inquiète si fort, que je crois que je ne voudrois pas l'avoir reçue. Il y a deux mois on environ , que j'eus avis qu'on avoit saisi aux Invalides une grande quantité de mouffeline , & que c'étoit une confiscation à demander. J'en écrivis un mot à M. Voisin , qui me répondit , qu'il n'étoit pas tems d'en parler : depuis , je n'y ai pas pensé. Le ministre , sans m'en rien dire , en a parlé au

\* C'étoit un péïsan d'Avon , qu'elle catéchisoit , dont elle avoit donné le nom , en badinant , au fils de Me. de Caylus.

Roi , qui m'a tout accordé : façon de servir ses amis bien obligeante : cependant elle me met au désespoir. Il a donc été question de moi , sans que je vous en aie avertie ! Je le vis hier tout le jour , sans qu'il m'en ouvrit la bouche. Je vous dirai demain à quoi cette affaire se réduit : mais je voudrois l'abandonner entièrement , plutôt que d'avoir sur le cœur le poids que j'y ai.

## R E P O N S E.

Je ne suis pas si délicate que vous , & je n'ai senti que de la joye , quand le Roi me dit hier au soir qu'il vous avoit donné dix mille francs sur une confiscation ; qu'il deslinoit aussi quelque chose pour moi , dont je ferai des aumônes. Je le remerciai en lui disant , que ce secours venoit bien à propos pour envoyer à Barcelone : & quand mon rideau fut fermé , je fis pour plus de dix mille écus de projets , avec la résolution de vous exhorter à ne pas dépenser votre argent dans huit jours : car il me paroit que vous le jetez très-volontiers. Mon sommeil en fut retardé bien long-tems : & il ne me passa point par l'esprit que vous eussiez dû m'avertir : je ne vis que de l'argent , & le plaisir de le distribuer : faites de même , ma chere nièce , & ne le mettez pas sur une carte. Je suis encore très-abattue. M. Voisin est un homme admirable.

## LETTRE LV.

**C'**EST à l'heure qu'il est, que je vais faire des projets & des résolutions sennées : mais hier & cette nuit, je ne pouvois penser à cet argent qu'avec amertume : quoi ! disois-je, je parle des affaires de tout le monde à ma tante, & je ne lui dis pas un mot d'une qui me regarde, & qu'elle apprend par le Roi ! peu s'en falut que je ne visse le procédé honnête de M. Voisin, que comme un assassinat. Enfin ne voions donc plus que l'argent, que je ne mettrai point sur une carte. Je vous le promets : il péiera le voyage de mon fils, & me fera péier les avances de M. Thibaut. Faudra-t'il que je remercie le Roi ? je crois qu'il faudroit prendre un tems où il n'y aura personne. Il n'est pas étonnant, mais bien fâcheux, que vous soiez encore si abattue : l'abbé de Lignerac m'a pourtant bien loué la bonté de votre visage.

## LETTRE LVI.

DE ME. DE MAINTENON.

**J'**EROIS assurément très-aise de jouer avec vous : mais en me le proposant, vous m'envoiez une lettre à lire, qui est très-raisonnablement longue : vous m'ordonnez en même tems d'écrire à M. d'Hudicourt :

tout cela ne prendra-t'il pas presque tout mon tems ? Je ne suis pas destinée à vivre pour moi : je vais donc écrire à un homme , qui a une tête de bois, sans nulle raison, & qui se soucie peu de mes sollicitations. Je suis dans mon lit , assez lasse de mon voyage , & l'esprit rempli de sujets tristes. M. Fagon m'assure que l'état, où vous êtes aujourd'hui, est une preuve convainquante que vous n'aviez besoin que d'une évacuation : je fais ce que je puis pour le croire , car mes raisonnemens m'affligeroient trop. Bon soir à ma chere nièce , jusqu'à demain , à sept heures. M. le Chancelier ne fait que commencer son travail : il vient de dire au Roi tout ce que M. le Cardinal de Rohan fait , pour tirer d'affaire M. le C. de Noailles : & vous savez ce que le parti en dit jusqu'ici : je suis blessée d'une telle injustice.

---

### L E T T R E L V I I.

**B** O N jour ma chere nièce , je crains bien que la nuit n'ait pas été fort tranquille. Je ne reviens point de la foiblesse de notre Roi. Si vous , ou votre fils alliez mourir , vous seriez bien aise de votre détachement pour toutes les choses du monde , & vous ne voulez pas vivre comme vous voudriez mourir. Il n'a fait sa déclaration qu'après trois ans de réflexions : on peut espérer qu'elle sera ferme. Adieu , mon enfant.

## LETTRE LVIII.

**J**E voudrois de tout mon cœur que vous vous portassiez aussi bien que le Roi : il est dans son lit avec le plaisir du repos , qui n'est pas peu de chose , quand on a été épuisé de fatigue. J'ai consulté M. Fagon sur votre état : il dit qu'il le trouve assez sérieux , & qu'il demande un grand ménagement. Il seroit à désirer , si vous êtes destinée à demeurer dans votre chambre , qu'elle fût un peu plus commode. Je suis consolée d'une partie de Trianon rompue , puisque vous n'y auriez pas été. J'irai demain à St. Cyr , & je compte d'être à quatre heures & demie chez vous : il faudroit m'attendre avec une belle partie de piquer , & que me. Desfignets en fût. Je demandai hier de vos nouvelles à Mlle. Plantier : elle me confia , après mille agrémens , que vous preniez du quinquina. Vous voyez bien par ce billet , ma chere nièce , que je suis de loisir. M. de ... travaille avec le Roi , je suis dans une chambre enchantée , & je croirois l'être , si je ne sentoie un mal de tête , & une lassitude qui m'avertit que je suis mortelle : mais j'apperois un miroir qui me dit que je suis morte. Vous n'apprenez rien que vous n'ayez prévu : vous êtes chrétienne , & il n'y a rien en tout cela qui

offense Dieu : la réputation sur le cœur est établie ; imaginez-vous , que la peur lui fit prendre un tel parti ? Où en seriez-vous ? La providence conduit tout. Je crois qu'il ne faut rien dire , mais le presser de venir ici , sans contrarier son projet , disant seulement qu'il est assez important pour le consulter ensemble. Votre état ma chere nièce , me serre le cœur : profitons de la contrainte où il faut vivre à la Cour, & de l'oubli de nous-mêmes.

### L E T T R E   L I X.

D E   M E.   D E   C A Y L U S.

**C**E n'est point une nouvelle indifférente pour vous , ma chere tante , d'apprendre que M. le Cardinal d'Estrées m'a envoyé ce matin le plus galamment du monde , dans une belle bourse , 300 liv. que j'ai données aussi-tôt à me. de Conflans : cette pension sera péiée , jusqu'au tems que la Duchesse d'Estrées aura laissé des logemens vacans à l'Abbéie. J'aurai , de plus , bientôt pareille somme d'un autre homme , dont je fais remuer les entrailles. Je vous vis partir , vous suivant du cœur & des yeux , sans vous donner le moindre signe de mes regrets : tant nos Dames vous serroient de près ! La soirée me paroissoit si longue , à la suite d'une journée où il n'y avoit eu que de la langueur ! J'en

fus moi-même si accablée , que de dépit je me couchai devant M. d'Elbœuf. Il me sembloit que je portois toutes vos peines sur mon corps ; du moins il est bien certain qu'elles sont toutes dans mon esprit.

J'ai chargé Me. de Soubise du placet pour le Cardinal de Rohan , & je l'ai piquée d'honneur : il faut nous servir de tout.

Il y a bien long-tems , ce semble , que je n'ai eu l'honneur de vous voir , ni de vous écrire : je n'appelle pas , comme vous savez , vous voir , que ce ne soit un peu plus seule. Je revins hier si sagement chez moi , que je m'imaginai mériter des grandes louanges , toutes nos Dames étant sur pied , quoiqu'assez mal sur leurs jambes. Je crus que c'étoit fort bien prendre mon tems pour me reposer : ce repos a réussi à merveille : je me sens très-vigoureuse ce soir , mais je suis bien en peine . . . . . vous , ma chere tante.

Jé me suis acquitée de votre commission pour le Cardinal : il déferé très-naturellement , & point en courtisan , à vos conseils : il ne parlera plus de cette affaire : il trouve que vous avez en cela , comme en tout , grande raison , & il seroit bien fâché de causer le moindre embarras au Roi. L'acharnement , qui est ici contre Me. des Ursins , est porté au-delà de tout ce que vous sauriez imaginer. On fait ce qu'on peut pour me cor-

rompre : car j'appellerois corruption infâme , de saisir cette conjoncture pour paroître piquée de ce qu'elle n'a pas si bien fait en dernier lieu pour mon beau-frere, qui lui a d'ailleurs de l'obligation:peut-être même que l'affaire est toute différente de ce qu'on me l'a dite:mais,quoi qu'il en soit,elle est malheureuse : elle est mon ancienne amie : & je vous assure , ma chere tante , que vous ne lui avez rien avancé qui ne soit bien vrai : je la plains infiniment.

## L E T T R E L X.

D E M E. D E M A I N T E N O N.

**E**N envoyant cette lettre , ma chere nièce , mandez qu'elle est écrite à la fin d'une fièvre de trente heures , bien promennée pour chercher du repos. Rougissez d'être esclave de la coutume , au point d'être demontée de ce que votre fils ne suit pas le train ordinaire , qui l'auroit sûrement dérangé. A quoi vous sert tout l'esprit que vous avez ? & pouvez-vous être désespérée , quand ce jeune homme n'a rien à se reprocher ? Voiez-le , je vous prie , fuyant un jour de bataille , ou faisant une friponerie bien avérée : tout son tort est d'avoir trop de sagesse : plus je pense à cette aventure , plus j'y trouve de sujets de consolation. Vous ne mépriserez



pas les discours du peuple ! & qui l'est plus ,  
que le courtisan.

## LETTRE LXI.

DE ME. DE CAYLUS,

A M<sup>lle</sup>. D'AUMALE.

**L**A seule consolation , que j'aie reçue de-<sup>1715.</sup>  
puis notre cruelle séparation , me vint  
hier par le mot que vous mites au bas de  
votre mémoire , & par la lettre de Me. de  
Glapion. Qu'il faut être malheureuse , pour  
être consolée ainsi ! Le sujet des commissions  
est affreux : il me le paroît encore plus aujour-  
d'hui , que dans le premier moment : j'ai sen-  
ti pourtant quelque plaisir de faire encore  
quelque chose pour ma tante. Je n'ose lui  
écrire : quand me permettra-t-elle de la voir,  
de l'entretenir , de pleurer avec elle ? Je ne  
chercherai point à dissiper sa trop juste dou-  
leur par des nouvelles du monde : je n'en  
entends point qui ne me percent le cœur :  
& je l'aime trop , pour ne pas ménager sa  
sensibilité. J'en entendrai moins au Luxem-  
bourg , où je compte aller ce soir : je quitte  
pourtant la personne de Me. de Dangeau  
avec beaucoup de regret. Du Bois vous dira  
combien il est surprenant que ma santé se sou-  
tienne : tout ce que j'en veux , c'est qu'elle  
me permette d'aller à St. Cyr , dès que ma

rante y consentira : si vous entrevoiez , Mlle. un moment favorable pour le proposer , levez bien , je vous en conjure , toutes les difficultés : je ne menerai point de femmes avec moi ; je ne suis ni difficile , ni incommode en rien : je partirai au premier attendrissement : je vous remets mes intérêts les plus chers , & mes desirs les plus vifs entre les mains : que j'aie voir de mes propres yeux ce miracle de sainteté & de courage ! quel coup ! quelle chute ! & quelle fermeté !

## L E T T R E L X I I .

A M E . D E M A I N T E N O N .

1715.

**L** E s nouvelles que j'ai de votre santé , ma chere tante , soutiennent la mienne : une partie du miracle , qui s'opere en vous , réjaillit sur moi : plus de colique : & ce qui l'a suivi est si peu de chose , que je ne daigne pas m'en plaindre. Mon fils le Chevalier m'écrivit de Perpignan qu'il n'est point parti pour l'Espagne : il conduira son Régiment à Montpellier , où il sera reformé : il viendra ici , & sa conduite me dira combien il est triste d'être mere. J'attends aussi mon mélancolique. J'ai de quoi souffrir & les loger parfaitement. Je ne vois presque plus me. de Dangeau , parce qu'elle se pique d'une belle

passion pour son mari. Quand me permettez-vous d'aller à St. Cyr ? je m'y trainerois de mon pié. Le concierge du Luxembourg vient de me dire enfin, qu'on me laisse mon logement : je vais donc m'y arranger. J'ai trente louis à vous : à quel pauvre voulez-vous que je les donne ? car si vous êtes lasse des hommes, vous ne l'êtes pas encore des malheureux.

## LETTRE LXIII.

**N**OTRE Curé \* a de grands soins de 1715.  
moi : c'est un saint pasteur : je suis trop heureuse d'être dans sa paroisse : mon habitation est commode, jolie, solitaire, & si séparée que je ne crois pas que je puisse jamais m'appercevoir du voisinage, sur-tout si l'on me laisse l'abbé de Choisi, dont le train & la personne ne ressemblent à rien de ce qu'on voit dans ce nouveau monde. J'entends, dès le matin, le chant des coqs & le son des cloches de plusieurs petits couvens, qui invitent à prier Dieu. Depuis que je suis ici, je ne vois rien qui ne soit conforme à mes tristes pensées. J'attends mes enfans avec une impatience mêlée de crainte. Ne vous verrai-je point ? est-il aussi triste d'être nièce, que d'être mère ?

\* Languet de Gergy, Curé de S. Sulpice.

## L E T T R E L X I V .

**M**. d'Auxerre me raporta hier au soir des nouvelles de St. Cyr , qui m'inquièrent : j'envoye savoir , ma chere tante , comment vous avez passé la nuit. J'ai vu notre curé : il est affamé de vous voir : il se tue , à force de travail : je ne vois personne qui ne soit content de lui. Quelque chose me réprit hier assez fort : j'ai dormi cette nuit , & le reste est calmé. Les ouvriers sont encore chez moi. J'entrai un moment dans mon petit jardin , il est à peu près grand comme deux fois votre petite chambre de St. Cyr : cependant il y a deux cabinets extrêmement couverts , des palissades , des chafelas , des légumes , des fleurs : assurément le terrain est employé : j'ai une écurie , que je n'embarrasserai pas si tôt par mes équipages : mais j'y vais mettre une vache.

## L E T T R E L X V .

10 sep. **C**'Est un délice que de se lever matin : je regarde par ma fenêtre tout mon empire : & je m'enorgueillis de voir sous mes loix douze poules , un coq , huit poussins , une cave que je traduis en laiterie , une vache qui poit à l'entrée du grand jardin par une tolérance qui ne sera pas de longue durée : je

n'ose prier Me. de Berry de souffrir ma vache : hélas ! c'est bien assez qu'elle me souffre ! je verrai pourtant ce que produira la protection de Me. de Clermont , sous laquelle je me mettrai. Je prierai , dans les termes que vous me prescrivez , qu'on m'envoie d'Avon , ou votre favorite , ou ma pauvre petite Moucheux. Mon Brindi , ( *M. le compte de Caylus* ) est arrivé , plus grand , plus noir , plus rouge , que vous ne sauriez l'imaginer : je suis bien contente des sentimens qu'il m'a montrés : le pauvre enfant vouloit vous aller voir à St. Cyr : il croit qu'il n'y a qu'à se présenter , & ne fait pas que chez vous la solitude est encore plus impénétrable que la cour. La De. de Noailles m'a mandé qu'elle me viendrait voir aujourd'hui : c'est pour la seconde fois : je lui dirai tout ce que vous m'écrivez pour la vraie nièce : la fausse ne trouve pourtant guere plaisant de voir ses projets si reculés. La pauvre Barneval est ici , & pour huit jours seulement chez Me. de Brancas : passé ce tems , elle ne sçait où donner de la tête : je voudrais bien la pouvoir prendre chez moi. Me. d'Elbœuf , Me. de Mailly , Me. de Pompadour , mesdames de Remiremont & d'Espinoï , M. le Ml. d'Harcourt me demandent de vos nouvelles , avec le même empressement que si vous étiez encore Rei-

ne de l'Univers. Me. de Dangeau devoit vous écrire hier : nous nous rencontrâmes à la messe aux Carmes , où je vais par le jardin en chaise : ce qui ne durera , non plus que la liberté de ma vache , que jusqu'à l'arrivée de cette Duchesse. Bon jour , ma chere tante , louez un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à St. Cyr.

## R E P O N S E.

En quelle humeur qu'on soit , ma chere nièce , on se deshabituë mal aisément de ce qui plait. Il me sembloit que depuis long-tems je n'avois reçu de vos lettres. Je souhaite de tout mon cœur que votre hermitage au milieu de Paris vous donne autant de plaisir que vous me le dites : mais je vous soupçonne quelquefois du dessein de me dissiper , quoique vous soyez bien rentrée dans vous-même & bien triste. Je vous recommande mmes. de Conflans : n'ont-elles que leur logement ? Voyent-elles M. le Curé de S. Sulpice ? La Duchesse du Lude leur donne 50 écus tous les ans : n'en sauroit-on tirer davantage ? Remerciez bien , je vous conjure , toutes les dames que vous me nommez : je suis très-sensible à leurs bontés. J'ai reçu la lettre de Me. de Dangeau plus agréable , plus aimable que vous ne le pouvez croire : je suis indigne d'y répondre. Si votre con-

versation est du stile de vos lettres , elle ne me feroit pas tant de mal que celle de mon pauvre Duc du maine , dont j'ai été deux jours malade : du reste , je me porte bien , je suis tranquille , & je vais dans les classes voir des enfans , que me. de Dangeau admireroit bien. Je ne saurois croire que me. la Duchesse de Berri vous refuse de passer dans le jardin en chaise : mais , au pis aller , vous n'aurez pas plus de chemin à faire par la rue.

Outre le peu de vivacité que j'ai pour répondre à la jolie lettre de me. de Dangeau , je suis bien aise de pouvoir dire encore quelque tems que je n'écris qu'à vous : & vous voiez même que ce n'est pas de ma main. Je prends part à la joye de notre amie de voir M. de Dangeau augmenter dans la piété : c'est une grande consolation pour elle , qui apparemment le verra mourir saintement : son cœur est trop bon pour ne pas espérer : elle est admirable de me dire qu'elle se souvient de mes discours : ses actions , depuis qu'elle est au monde , sont bien au dessus de de tout ce que je puis dire : & vous savez à quel point je l'estime : mais je crains toujours qu'elle ne vous échape , si elle perd M. son mari , & qu'elle ne se mette dans un convent où elle se souviendra de moi par les mécompres qu'elle y trouvera. Il faut bien vous dire ,

avec cette charmante écriture , que je vous aime toutes deux bien tendrement.

## L E T T R E L X V I.

11 *sep.*1715.

**J**E vous conjure de ne point envoyer d'express ici sur les petites fièvres que vous me connoissez depuis si long-tems , & qui n'ont point de suite : vous saurez souvent de mes nouvelles par nous-mêmes : & vous en aurez toujours par M. Mauduit , homme d'affaire des dames de St. Louis , qui n'est pas loin de chez vous. Je ne puis donc entrer jamais pour rien dans les ménagemens de votre santé ! Je vous fais bien mauvais gré de ce que vous sortez toujours trop tôt : vous êtes trop bien instruite , pour douter que vos prières dans votre lit ne soient aussi agréables à Dieu qu'à l'Eglise , quand il vous met hors d'état d'y aller.

Je vis hier M. le curé de St. Sulpice , qui est bien content de vous : je l'assurai de la sincérité de votre conversion \* , & je n'y eus pas grande peine : il est persuadé de votre droiture. J'approuve fort votre projet pour le ménage , & j'admire votre jardin. Mille amitiés à M<sup>e</sup>. de Dangeau : je comprends l'état de son mari : un attachement & une habitude

\* M<sup>e</sup>. de Caylus , née calviniste , avoit été quêtiste , puis janséniste , & enfin catholique.



de cinquante-cinq ans laisse un grand vuide dans la vie. Je viens à votre seconde lettre : vous avez raison de regarder mon cœur dans les présens que je vous fais. J'ai bien cru que vous seriez bien-aïse de voir de mon écriture : je n'ai encore écrit à personne , & ce que je vous écrivis , me mit en sueur à être nécessaire de changer de tout. Ne vous vanter pas de mes petits présens , pour épargner votre cousine § : elle vint hier ici , & mlle. d'Aumale la refusa , (*elle avoit reçu ordre de tout refuser dans ces premiers tems*) elle tourna fort court , & je la crus en colere , mais j'en reçus le soir une lettre toute pleine de raison & d'amitié : dites lui bien qu'après un tel exemple , personne ne peut plus se présenter pour me voir : il faut que je me repose.

Je reprends ma lettre pour vous dire que je vous envoie deux petits coffres assez commodes sur une toilette ; ils vous seront précieux par le chiffre qui est dessus. Je voudrois bien que la pieté eût plus de part aux résolutions du comte de Caylus : les autres projets sont sujets au changement. Je ne puis plus tenir ma plume : je n'ai de mal que cette foiblesse , mais c'en est un qui me réduit à ne rien faire : ce qui est un martire pour moi. Vos lettres me font plaisir. Me. d'O a envoyé

§ Me. la maréchale de Noailles.

savoir de mes nouvelles : faites lui mes remerciemens : il n'y qu'à envoyer chez vous , dites le bien à nos cheres dames.

## L E T T R E L X V I I .

D E M E. D E C A Y L U S .

13 sep.  
1715.

**V** OUS voiez avec quelle soumission je vous obéis, malgré l'impatience que j'avois de vous remercier, ma chere tante, de votre derniere & grande lettre : je ne me fers que de la voie du pauvre Leger. Ce qu'il vous en coute pour écrire, trouble bien le plaisir que j'ai de voir de votre écriture : au nom de Dieu, ma chere tante, ne me donnez cette consolation, que quand ce vous sera à vous-même un amusement. Je ne suis pas sortie de mon lit depuis dimanche, je m'en trouve bien : tout est passé : ne soiez donc plus piquée contre moi : je serai très-raisonnable à l'avenir. Vous pouvez, ma chere tante, être assurée que M. le Curé de S. Sulpice sera de plus en plus persuadé de ma sincérité : & s'il étoit permis d'avoir en cela des vues humaines, je m'abandonnerois au plaisir de montrer que ce n'étoit pas pour vous faire ma cour, quoiqu'à vous dire la vérité, j'étois ravie que mes sentimens se trouvaient conformes aux vôtres. Il y a deux jours, que je n'ai vu Me. de Dangeau : j'es-

pere que le troisieme ne se passera pas, sans que nous parlions bien de vous. Je n'ai point encore entendu parler de ma cousine. Je me garderai bien de me vanter des présens que vous avez la bonté de me faire : ces deux petits coffres me seront aussi précieux que vous l'avez jugé : trop de raisons les rendent tels.

La grosse d'O étouffe chez elle : elle envoyait ici en arrivant, & me manda qu'elle viendrait me voir le lendemain : cependant elle n'est pas venue. A coup sur, quelque misere l'en empêche, ou de sa santé, ou de manque de carosse : je lui dirai que vous vous souvenez d'elle, & je lui ferai plaisir. Me. d'Espinoï & Me. de Remiremont ne se démentent point sur les témoignages de leur amitié ; je trouve en tout la vérité de vos conseils, & combien vos jugemens ont de solidité.

Mon fils le Chevalier a pris la poste pour revenir : mais il s'est arrêté à Auxerre pour y attendre mes ordres : je lui ai mandé d'achever sa course jusqu'ici : la vie que je m'en l'ennuiera bientôt : dîner & souper tête à tête avec une mere malade & triste, qui se retire de bonne heure, n'est guere soutenable à son âge : mais je ferai de mon mieux : je n'ignore pas que c'est mon premier devoir : son frere viendra à mon secours.

Mr. & Me. d'Aubigné ont de grands soins de moi : ce ne peut être que pour vous plaire.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter à cette longue lettre que mon logement est si écarté, que Me. de Berri vint, il y a deux jours, voir le Luxembourg : & je ne m'en aperçus pas : je ne le scus que quand elle fut partie : il y a un détour pour arriver chez moi, qui me charme : on croit entrer dans un village.

---

### L E T T R E L X V I I I.

**M** On retour s'est aussi-bien passé qu'il se puisse, après vous avoir quittée : je trouvois seulement qu'on me ramenoit beaucoup plus vite qu'on ne m'avoit amenée : tout sentiment à part, je m'en porte à merveille, & je suis beaucoup plus vigoureuse que vous ne croiez.

Je n'ai point trouvé de nouvelles en arrivant : & s'il y en a, M. le Maréchal de Villeroy vous les dira.

On dit que M. de Louvigni est mieux.

La journée ne se passera pas, sans que je voie Me. de Dangeau.

J'ai oublié ce que vous m'avez dit pour M. de la Vrillière & le nom du valet de chambre de M. le Cardinal : j'ai recherché ces

ces deux choses dans ma tête toute la nuit , sans le pouvoir retrouver.

J'ai reçu des nouvelles d'Espagne , par lesquelles on me mande que le Roi se porte bien. Il n'est plus question du chapeau d'Alberoni : le cardinal del Giudicé n'a pas si tort à Rome , qu'on l'avoit cru.

Brindi est enchanté de son pâté : je crois qu'il a passé avec lui toute la nuit.

Je viens d'avoir un message de Me. de Dangeau , plus pour vous que pour moi.

Bon jour , ma chere tante , je ne perdrai assurément pas une seule occasion de vous écrire , & même sans occasion.

Voilà mon livre : on réimprime *Telemaque* , corrigé par M. de Cambrai lui-même ; dès que je l'aurai , je vous l'enverrai : on s'en promet l'âge d'or.

## LETTRE LXIX.

DE ME. DE MAINTENON.

**V**OTRE état me prive d'une grande consolation : plus je me dégoûte de tout ce que je vois , & plus je sens que je m'accommoderai de vous. Me. la Princesse fut une heure avec moi , & m'amena Mlle. de Clermont plus belle que jamais : elle l'envoya à la promenade avec Me. la Duchesse , & me l'annonça avec un sourire qui fut reçu assez

*Tome VI.*

E

froidement \* Je suis bien aise de l'élévation de M. le Cardinal de Bissi : mais c'est une joye modérée. Je voudrois bien que le Cardinal de Polignac fut tiré de l'indigence , où il est : on m'écrit de Varsovie pour que je l'oblige à payer ses dettes.

Les enfans gagnent toujours quelque chose au déménagement : j'ai plus trouvé de richesses que je ne croiois en avoir : je crois que ce que contient le vieux sac noir vous fera plaisir : je mêle toujours quelque avarice à mes libéralités, je vous prie donc de me faire présent d'une sonnette d'argent. Adieu ma chere nièce , je ne puis écrire : je sue continuellement, & ne dors point.

#### R E P O N S E.

Me. de Caylus se tient fort honorée des présens que vous faites à Mlle. de Murçai : vous l'avez toujours traitée en mere : ce qui n'a pas moins fait sa gloire que son bonheur : en un mot , ma chere tante , je suis touchée au dernier point de ces marques de votre bonté , mais je ne saurois vous dire l'effet qu'a produit en moi la vue de cet aimable caractère , & combien je suis pénétrée de ce que vous m'avez donné cette consolation.

\* Me. de M. croioit qu'elle entroit dans ce qui se tramoit contre M. le Duc du Maine & contre ses enfans.

Je porte vite mes regards sur une petite cassette qui m'arrive , & que je reconnois : elle est seule digne de renfermer toutes vos lettres & ces charmans billets , ma consolation & mon plaisir. Que de choses me sont arrivées de votre part aujourd'hui ! mais j'abrége les remerciemens , que vous n'aimez point , & je fais taire ma reconnoissance.

Votre solitude va devenir , telle que vous la desirez : quand elle sera bien établie , vous craindrez moins les conséquences d'une permission que celles d'un refus : vous verrez qu'il est impossible que je vive sans vous voir. Mon fils m'écrit de Genes , en homme qui veut faire ses conditions : il ne se trouve pas assez rassuré par mes lettres : je suis persuadée qu'il ne résistera pas à la dernière , & que je l'aurai bientôt ici : vous sçavez si je le veux contraindre : il y a pourtant des mesures à prendre pour assurer son régiment à son frere. Une des grandes marques d'amitié que vous puissiez me donner , c'est , ce me semble , cette reconnoissance que vous voulez conserver pour me. de Berri : pour moi , ma chere tante , j'en ai pour vous : & là , se bornent tous mes sentimens. Mon fils me mande qu'il quitteroit sa patrie , qu'il porteroit sa tête sur un échafaut , plutôt que de continuer à servir : j'ai toutes ses lettres , qui annoncent une résolution bien prise.

## L E T T R E   L X X .

D E M E . D E M A I N T E N O N .

16 *sep.* 1715. **J**E M'ETOIS bien doutée que ce qui sortiroit du petit sac noir vous feroit plaisir :  
=& je comprends aussi l'inquiétude où tant de richesses vous mettent. Quelque accoutumée que je sois à être bien servie , je ne l'ai jamais été si promptement que je le suis sur la sonette : le son en est un peu *Lassay* , je ne l'en aime pas moins.

Je suis très-édifiée du diné que vous avez donné à me. Dangeau : nous serions tous assez riches , si nous ne voulions que le nécessaire : elle s'est bien pressée de me renvoyer l'argent du jeu : je ferai tenir son aumône à Avon. Faites-lui , je vous en conjure , bien des amitiés pour moi : elle fait une grande partie du seul regret , que je puisse avoir au monde : car d'ailleurs ma retraite est délicieuse : elle le comprendra bien.

L'état de me. d'O me touche sensiblement. Je ferai toujours bien aise de savoir des nouvelles de la *cabale*. Vos lettres sont charmantes : elles ne sentent point les dames de cour. Si on les trouvoit , on nous croiroit des Dames d'Avon : encore est-ce trop près d'une maison roiale. Dites bien à la De. de Noailles qu'elle m'a rendu un bon service en ne



me voiant pas : si sa mere me pressoit fort : depuis qu'on fait que ma vraie nièce ne m'a pas vue , personne n'ose le proposer.

## LETTRE LXXI.

DE ME. DE MAINTENON.

**I**L me paroît que Me. Dangeau, & vous, <sup>29 sep.</sup>  
vous trouvez souvent à l'église , je crains <sup>1715</sup>  
que vous n'y alliez trop : car vous êtes une  
vieille cathareuse , ou cathareuse qui devez  
éviter le froid : du reste , c'est le plus aimable  
rendez-vous que vous puissiez prendre ,  
& même le seul bon , heureuse celle qui est  
dans un oratoire bien fermé ! j'ai trois cens  
trente pas à faire de ma chambre à la grille :  
& je m'en apperçois dans mes jours de foiblesse ,  
qui sont fréquens. Dites-moi à-peu-près  
comment vos journées se passent : & ne vous  
abandonnez pas trop à la solitude : vous  
êtes encore trop jeune : vous avez des enfans ;  
peu de bien : & vous devez conserver des amis  
pour la société & pour les services. Votre ami ,  
M. de Valincour , a cherché dans ce tems-ci à  
m'être obligé , & m'en a écrit avec une grande  
honnêteté. M. Bessé , qui seul m'instruit des  
nouvelles , me dit hier avoir cru toucher de  
l'argent de ses pensions , mais qu'il étoit venu un  
ordre de ne plus payer : je songeai d'abord à vous :  
il me paroît

que vous avez plusieurs amis dans le conseil des finances. Il faut que je fasse une pause , je reprendrai tantôt ma lettre , qui sera longue.

Si votre fils aîné persiste dans son dessein , il ne lui faudra pas grand bien : je crois qu'il partagera , volontiers , avec vous celui qu'il a : mais je crois aussi qu'il en faudra beaucoup , au Chevalier. Si je me laissois aller à mon inclination, je vous prierois de venir demain, quoiqu'il nous doive coûter d'une telle entrevue : mais quand je pense que du moment qu'on saura que je vous aurai revue , j'aurai une douzaine de Dames qui me demanderont la même faveur , je ne puis m'y résoudre : & ce ne feroit pas une retraite , si je les vois toutes seulement une fois l'an : considérez ce que je vous dis là, ma chère nièce : vous êtes trop raisonnable pour ne pas voir ce qui me convient.

J'ai une occupation assez triste , c'est d'écrire aux pauvres misérables que j'assistois , qu'ils ne doivent plus compter sur moi pour rien de réglé : & une bonne partie de mes aumônes étoit fixe ; & je les péiois toujours par avance : ce n'est pas que je n'aie autant d'argent que j'en avois , si l'on me tient ce qu'on m'a promis : mais je connois trop l'état des finances pour ne pas craindre. Entre toutes ces charités , une des plus considérables

étoit les Bénédictines de Moret, qui seront obligées de se séparer, si la providence ne leur fournit quelque secours : M. de Caumartin est leur Seigneur : il me semble que vous le connoissez fort : ne pourriez-vous point l'engager à soutenir un Couvent dans sa terre ? Elles n'ont rien touché depuis trois ou quatre ans.

M. le C. de Rohan me donnoit avec une grande exactitude 500 liv. ou environ à toutes les communions du Roi : il l'a fait jusqu'à la dernière : je doute qu'il reçoive les mêmes aumônes à distribuer : je ne lui demanderai plus rien, s'il continue l'aumône qu'il fesoit par mes mains à la Reine d'Angleterre : je le prie de la lui envoyer directement. Adieu, ma chere fille, je ne puis comprendre qu'il n'y ait pas encore un mois, que nous nous sommes séparées ; il me semble qu'il y a dix ans, que je n'ai vu ce Roi qui n'en a que cinq. Je suis bien aise de vous savoir en quelque commerce avec M. le M. de Villeroy, M. d'Harcourt, & le Duc de Noailles : ces trois hommes-là ne sont pas ce qu'il y a de plus mauvais à la Cour. Vous pouvez compter que je m'y connois bien, & que si je ne m'y connoissois pas, j'apprendrois aujourd'hui à m'y connoître.

## LETTRE LXXII.

DE ME. DE CAYLUS.

**M**ON parti est pris sur le Régiment de mon fils : toute sa famille approuve que je le vende : j'aurai 40000 francs de dettes de moins & 20000. écus de plus, dont je pourrai dans la suite acheter un autre Régiment à mon fils, si la guerre revient, si son dégoût se dissipe, ou si le tems le munit : en attendant, son ancienneté de Colonel courra toujours : voilà les raisons qui m'ont déterminée, & qui m'ont fait écrire au Duc de Noailles, que je m'abandonnois entièrement à lui pour la vente de ce Régiment : je n'en ai point eu de réponse : je n'en suis pas étonnée : il en attend apparemment de ceux qu'il avoit en vue : il a d'ailleurs bien d'autres affaires : il a bien voulu aussi se charger du mémoire de ma pension : les ordonnances & les péyemens de toutes ont été suspendus : & il n'est rien arrivé à M. Besse de particulier : on ne sçait encore ce qui en sera décidé : cette décision m'est de quelque importance : mais ce que je compte, ma chere tante, pour infiniment davantage, c'est l'inquiétude, que vous en voulez bien prendre.

Mon fils est arrivé, tel qu'il nous a paru

dans ses lettres , ferme dans sa résolution , que tous les événemens d'ici confirment de plus en plus. Il m'a dit qu'il auroit un grand desir d'avoir l'honneur de vous voir : je lui en ai su bon gré : je lui laisse la liberté d'être seul , tant qu'il veut : je suis bien aise , les soirs , quand la compagnie est sortie , de le retrouver : il n'est point triste , & a vu beaucoup de choses , entre autres Me. des Ursins avec laquelle il a eu une conversation de trois heures. Je ne crois pas qu'il y ait de contraste plus parfait , que celui de ces deux caractères : ce qui me fait espérer que comme l'âge & les aventures fâcheuses ne corrigent point l'ambition , que l'ambition pourra bien ne pas venir à un homme qui n'en a pas à l'âge où il lui seroit bien d'en avoir. Comptez que cette femme n'est point abusée de faire encore quelque personnage , je ne fais pas bien où , ni comment , mais le sentiment en est dans le cœur. Toutes les vertus morales sont dans ce petit garçon , à la réserve de la pitié , qu'il faut espérer toujours : en attendant , c'est une compagnie fort aimable que j'ai avec moi. Le Chevalier n'a point encore fait de sottise , qui soit venue à ma connoissance ; je vis sur cela comme il faudroit faire sur tout , au jour le jour.

Il est vrai que je ne vois point le C. de

Rohan par toutes les raisons qui vous ont été mandées , & parce qu'aussi il n'est pas en trop bonne santé. J'ai remis toutes nos affaires entre les mains de Me. d'Espinoï & de Me. sa sœur. Me. de Villette a été bien mal , mais elle est hors d'affaire. Me. de Dangeau vint avant-hier ici , où elle ne trouva que ses deux sœurs que je vous cite souvent : nous fumes toutes bien aises de nous voir rassemblées. Je ne vois point Me. d'Ô par l'éloignement de quartier & la difficulté des voitures : mais j'ai su qu'elle s'étoit rendue réellement malade par ses médecines de précaution.

La Duchesse de Noailles me vient voir assez souvent : elle étoit encore hier ici , & la veille , aux carmélites : elle est fort grosse , & commence à avoir de la peine à se traîner.

Ma paresse , ou mes infirmités , car il y entre de tout , me sauveront peut-être de la petite verole , dont on dit qu'il y a une grandissime quantité. Me. de Chauvelin en est morte , après avoir vu mourir son mari , ensuite son fils. Il faut que je me garde avec vous , ma chère tante , de la démangeaison de trop écrire , & que je me souviene des exemples , & des leçons que j'ai reçus de vous , de songer plus aux autres qu'au plaisir présent que l'on goûte.

## REPONSE DE ME. DE M.

Je suis bien aise que vous suiviez le conseil du Duc de Noailles pour le Régiment. C'est grand dommage que M. le C. de Caylus n'ait pas de piété : un très-honnête homme ne me paroît pas loin de Dieu : il n'auroit qu'à le prendre pour l'objet & la fin de tout ce qu'il fait : car il n'est pas nécessaire d'être toujours à l'Eglise : je n'ai point vu de projet subsister sans ce fondement : du reste, je vous trouve très-heureuse d'avoir une si bonne compagnie dans la personne d'un fils que vous aimez si tendrement.

Je ne suis point surprise de ce que vous dites de Me. la Princesse des Ursins : j'ai cru le voir dans ses discours.

J'ai appris de bien des côtés l'état de Me. de Villette : si elle mouroit, vous seriez chargée de ses enfans : car je ne lui vois aucun parent, bon à montrer de son côté.

Je suis vraiment en peine de Me. d'O. M. d'O voit quelquefois Mlle. d'Aumale : il me paroît que leurs visites se passent à pleurer.

Benoît, aiant oui dire que je prends du quinquina, m'apporta hier douze bouteilles de ce bon vin : je fus si touchée de cette honnêteté, que j'allai le voir un moment au parloir : ce ne fut pas sans larmes de part & d'autre. Un frere de Me. de Glapion

m'écrit qu'il a oui dire que j'ai renvoié tous mes gens : que toute la noblesse du Royaume devroit venir pour me servir : & qu'il s'offre à commencer. Ne reconnoissez-vous pas là les sentimens de sa sœur ?

M. de St. Sulpice ne m'écrit point , sans me dire que votre santé se rétablit. Je lui manderai de vous croire , sur votre parole : j'ai mes raisons pour ne vouloir pas qu'il compte sur d'autres. Ne vous contraignez pas pour m'écrire , ni pour ne me pas écrire : mais comptez que vos lettres font mon seul plaisir , & le seul que je desire. Leger m'a dit que vous êtes fort triste : surmontez-vous là-dessus , ma chere nièce , la tristesse n'est bonne , ni pour ce monde , ni pour l'autre. Croiez en une personne assez gaie de son naturel , assez triste par état , & fort instruite des maux inséparables des soucis.

---

### L E T T R E L X X I I I.

D E M E. D E C A Y L U S.

**M**. De St. Sulpice n'a pas de tort de vous parler de ma bonne santé , j'en suis surprise moi-même. Je me trouve à peu près sur un certain article , comme il y a dix ans : en vérité , on ne sait ce qui fait du bien , ou du mal. Non , ma chere tante , soiez assurée que je ne me contraindrai ja-



mais pour vous écrire. Je fais de mon mieux sur la tristesse : je fais trop combien vous avez raison : elle n'est bonne à rien ; mais , ma chere tante , je suis prise par trop d'endroits , & tous , si sensibles ! Mon fils m'est en effet une compagnie fort agréable : j'espère que la pieté lui viendra : ses mœurs sont si bonnes & ses intentions si droites ! tant de vérité & d'éloignement du mal me persuadent que Dieu le touchera : il a toujours dans la tête de vous aller voir : il ne m'est point encore revenu que son frere ait fait une sottise. La petite Brindinette seroit-elle Molitar ? j'en ai grand' peur.

Nous avons joué une partie de l'après-diné avec Mlle. de Courcillon : son petit nez paroît devoir être un jour celui de la grand-mere. Nous ne voions point du tout Me. d'O : j'ai été chez Me. de Levi , qui ne me paroît entendre raillerie , non plus que moi , sur ce que vous ne voulez pas nous voir. Je dis de vos nouvelles à beaucoup de gens qui s'en informent , & qui desirent que je vous les nomme ; la liste ne laisseroit pas d'être encore assez longue ; mais cette lettre l'est trop.

## LETTRE LXXIV.

DE ME. DE CAYLUS.

Nous savons briller à peu de frais , quand nous avons l'habileté de nous faire croire si souvent à l'Eglise : ma dévotion dépend de ma santé : je n'y vais qu'une fois par jour ; encore y en a-t'il où je n'y vais point. Nous sommes assez commodément à St. Sulpice dans une chapelle , où il n'y eut que des personnes de mérite : il n'y eut jamais un lieu plus commode , il n'y eut jamais un tems plus propre pour se détacher du monde , & pour se donner à Dieu : être bien incorrigible & bien malheureuse , pour ne le pas , mettre à profit. Je souffre beaucoup du trajet que vous avez à faire pour communier : pourquoi ne pas prendre le logement d'en haut , où vous avez un oratoire , auquel tient une petite chapelle où vous communieriez avec une grande facilité ? il est vrai que vous ne seriez plus de plein pié à la communauté , & au jardin ; mais ne pourroit-on point vous descendre en chaise , quand vous seriez foible ? ne pourroit-on pas même , quand vous le seriez au point de ne pouvoir sortir , faire monter la communauté dans votre chambre , aux heures où vous aimez à vous y trouver ? vous seriez

plus à portée des classes. Quant au dérangement , (qui est-ce qui vous arrêtera le plus) ce qui est en haut aujourd'hui ne sera-t'il pas aussi bien dans votre appartement bas ? Vous vous moquez de moi , direz - vous de me donner des conseils pour l'arrangement : j'avoue que je ne m'y entends pas aussi bien que vous ; mais personne aussi ne s'entend , comme vous , à prendre toutes les incommodités sur elle : savez-vous , ma chere tante , que c'est prendre sur tout ce que vous aimez , sur cette sainte maison qui fait toute votre consolation , sur chacune de ses filles , qui donneroient toute leur vie , leur sang pour vous conserver ? Je ne m'abandonne point à la solitude : je ne la crains , ni ne la cherche. Si mes amis m'abandonnent , je ne courrai pas après : jusqu'à présent je ne vois que trop de monde. Je me leve , c'est-à-dire , je m'éveille à huit heures , je prie Dieu dans mon lit , j'y fais ma lecture chrétienne , & ensuite mon petit déjeuner : quand je me sens vigoureuse , je vais à la messe : & quand j'en suis revenue , j'écris , si j'ai à écrire : je donne vogue à mes affaires , je donne audience à un M. Thibault , à un créancier , à d'autres gens d'affaires , dont les uns me découvrent que ce M. Thibault est un fripon , qu'il faut pourtant ménager , jusqu'à ce que les grandes affaires de l'état

puissent permettre à M. Fagon de prendre quelque connoissance des miennes, & que je voye avec lui le remede qu'il faut appliquer à ce desordre. Je dine, je soupe seule, ou avec mon fils. Pour l'ordinaire, après mon diné, mon fils moi, nous jouons ensemble au trictrac : je cause avec lui, je travaille, il me fait la lecture : sur les quatre ou cinq heures, il me vient du monde, quelquefois trop, à huit heures, tout part : je demeure dans ma solitude. J'ai retenu une fois M<sup>e</sup>. de Barneval, & M d'Auxerre, plus pour mon fils que pour moi : il est assidu à me tenir compagnie, je crois qu'il lui est si bon qu'il s'en fasse une habitude, que j'ai grand soin qu'il ne s'ennuie pas trop. Nous nous couchons de bonne heure : je m'endors aussi-tôt : mais ce premier sommeil est fort court. . . . ., les dimanches, quand je me . . . . . dès que je suis éveillée : je vais à la grand' messe de la . . . voilà, ma chere tante, quelle a été ma vie jusqu'à ce jour. A l'égard des amis qui me sont demeurés, ils ne sont pas fort en état de me rendre service, à la réserve de M. Fagon, sur lequel je compte beaucoup : si celui-là me manque, il ne faut plus se fier à personne. Je vous mandai, il y a deux jours, que M. le D. de Noailles m'étoit venu voir, qu'il étoit entré avec bonté dans l'affaire de mon

fil : il veut bien aussi parler de ma pension : mais il ne me rassura guere sur le bruit qui court , qu'elles seront retranchées du tiers. M. de Valincour soutient , par les visites qu'il me rend , le personnage qu'il vous a montré dans ce qu'il a eu l'honneur de vous écrire : je l'ai toujours reconnu pour un fort honnête homme. Mon fils & moi vivrons avec Brindi comme avec notre enfant : c'est ainsi que je fais mon projet.

M. le Ml. d'Harcourt me fit aller d'autorité , il y a quelques jours , chez Me. de Berri : je m'adressai à la pauvre d'Avaise : je demandai un moment où toute la France n'y seroit pas : je l'obtins : j'y fus une minute : on me traita honnêtement : je sortis de là , hors de moi , trempée de sueur , & dans une agitation , qu'il vous est plus aisé de comprendre , qu'à moi de l'exprimer. Je conçois vos raisons , ma chere tante , pour que je n'aille point encore à St. Cyr : je les avois devinées ; mais la De. de Noailles ne sera pas en état d'y aller , quand même vous le lui permettriez , qu'elle ne soit accouchée , à moins que la jalousie ne lui fit trouver des forces. Il me passe une chose par la tête , qu'il faut que je vous dise , malgré la longueur de cette lettre : ne seroit-il point possible , que je trouvasse aux environs de St. Cyr une chambre ? quand ce seroit dans une maison

de péysan , je ne m'en foucierois pas ; pourvu qu'elle put passer dans le monde pour une maison de campagne , où j'irois prendre l'air : il ne seroit pas naturel que vous me refusassiez , dans le voisinage , l'entrée de St. Cyr : j'y serois plus ou moins , selon qu'il vous conviendrait : & personne alors ne seroit en droit de se plaindre. Quand on a vécu avec les gens , on les devine sans qu'ils parlent : il y a trois jours , que je disois à Me. Dangeau tout ce que vous m'écrivez sur les pensions que vous faites. Je ne serois pas à portée de parler à M. de Caumartin , quand il seroit en état , lui , de m'entendre : mais il n'y est pas : il est du nombre de ceux qui ont été remerciés : il est , à ce que j'ai oui dire , fort mal dans ses affaires : Me. de Dangeau se seroit volontiers chargée de le toucher. Je vous rendrai compte du C. de Rohan , dès que je l'aurai vu : je vous assure d'avance , qu'il fera ce que vous desirez , s'il lui est possible. Me. de Barneval est fort incertaine sur sa pension : c'est l'état où nous sommes tous ; mais elle est fort reconnoissante de la charité que vous avez pour elle. Ce qui nous rend sans ressources , c'est que nous sommes un nombre de gens , honnêtes-gens à la vérité , pleins de probité , d'honneur , mais de la vieille cour , mais bons à rien. Je ne réponds point , ma chere tante , à

la fin de votre lettre : celle-ci n'est que trop longue ; & je vous conseille d'en reprendre la lecture , autant de fois que vous avez été à m'écrire la vôtre. Bien de gens s'adressent à moi pour savoir de vos nouvelles : de ce nombre sont quelques-uns de mes Maréchaux , entre autres le Ml. de Tallard.

## R E P O N S E.

J'ai à répondre à deux de vos lettres , ma chere nièce , l'une , du 1. de ce mois , & l'autre du 6. Il y a deux projets dans la premiere , assez extravagans : l'un regarde mon logement ici , & l'autre , la maison de plaisance que vous voulez prendre dans le village de St. Cyr. Le premier auroit de plus grandes incommodités que celui où je suis : ce n'est pas la peine de vous l'expliquer. Quant au second , il ne seroit peut-être pas impossible d'avoir une chambre à Trianon , ou à la Ménagerie ; mais comment nous joindrions-nous ? il faudra y penser au printemps. Je suis très-contente de la description : elle est mêlée de solitude & de compagnie : cet endroit-là me paroît à souhait. On dit que M. Fagon est très-occupé : je crains qu'il ne puisse vous donner le secours dont vous avez besoin. M. le Maréchal d'Harcourt a bien fait de vous faire aller chez Me. de Berri ; car , après tout vous

lui devez être obligée de votre logement : il ne faut pas mettre sa grandeur d'ame à être ingrate. Je voudrois que vous pussiez obtenir qu'on vous changeât de voisins : il est triste d'être entre des espiegles & de beaux esprits.

## LETTRE LXXV.

DE ME. DE CAYLUS.

C En'étoit pas sans quelque soupçon du jugement que vous avez porté de mes deux projets , que je vous les avez confiés : non , que je ne les crusse moi-même très-raisonnables , mais par la connoissance que j'ai de cet oubli de vous-même , d'un côté , & de cet esprit de Néron , de l'autre. Cependant , ma chere tante , vous convenez que je pourrai aller à la Ménagerie , ou à Trianon. Pourquoi me remettre au printemps ? Eh ! l'hiver me tuera , avant que je puisse profiter de la belle saison. Il est vrai que M. Fagon est fort occupé & que mes affaires en souffrent : mais c'est pourtant mon bel endroit. Me. de Dangeau n'est point malade : j'ai passé le jour chez elle. Le Ml. de Villeroi m'avoit envoyé demander hier au soir , si je voulois lui donner à diner , ou me trouver chez Me. de Dangeau. Ha ! bon Dieu ! m'écriai-je , lui donner à diner !



je ne suis pas si forte : il n'y a point de comparaison , entre en recevoir , ou en donner : j'irois à quatre pattes pour éviter ce dernier inconvénient , dussai-je y faire la plus méchante chère du monde. J'ai donc été au rendez-vous. On ne veut point à Charenton de la fille de Me. de Barneval. Me. de Villette est hors d'affaire : j'en suis ravie , & pour elle , & pour sa famille ; elle a quelques vuës pour notre régiment. Je n'aurois jamais cru avoir un souvenir tendre pour Benoist , vous me l'avez inspiré. Pour le frere de Me. de Glapion , il ne m'étonne pas : il a raison. Qu'il seroit aimable de vivre avec de telles gens ! que ceux , qu'on trouve ici , sont différens !

## LETTRE LXXVI.

DE ME. DE CAYLUS

A ME. DE GLAPION.

**I**L EST vrai , Madame , que la durée de la dernière fièvre m'avoit extrêmement inquiétée , & que je croiois la visite de M. le Ml. de Villeroy peu propre à rétablir une santé languissante : je l'avois pourtant bien prié de nous ménager : c'est quelque chose que nous en aions été quittes pour un mal de tête. Je me serois servi des avis que vous me donnez , Madame , si je n'avois été

dans la nécessité de répondre précisément à ce qu'on m'a écrit : & j'ai cru qu'il falloit remettre cette pensée à une autre fois. Cependant , Madame , j'en suis bien touchée , & avec autant de raison , pour le moins que vous en avez eu de l'être , d'une lettre , où je fesois bien naturellement les honneurs de votre maison , comptant que vous n'avez toutes de plus grand intérêt , que la conservation de ma tante & sa commodité : il semble qu'elle en a de tout opposés. Non , Madame , M. d'Auxerre ne vous croit point de ces pauvres religieuses qui s'ennuient : ayez meilleure opinion de son discernement : & croiez que quelqu'un qui m'appartient d'aussi près , quand il ne vous auroit jamais vue , ne pourroit ignorer au moins une partie de ce que vous êtes. Je crains bien , de n'avoir pas reçu M. votre parent , comme je le devois : je ne lus la fin de votre lettre , qu'après qu'il fut parti , mais j'aurois dû le connoître à sa politesse. On m'a flattée de l'espérance de voir , un jour , Mlle. d'Aumale à Paris : que je serois aise de la tenir un peu chez moi , & de bien causer avec elle ! Adieu , Madame.

## LETTRE LXXVII.

DE ME. DE MAINTENON.

ENFIN je suis parvenue à savoir l'état de *11 oct.*  
votre santé, quoique M. d'Auxerre ne *1715.*  
me voulût parler que de votre beauté. Vous ~~êtes~~  
êtes souvent couchée : & vous n'allez point  
en carrosse : mais comment accommodez-vous  
cette sagesse avec l'impatience que vous me  
marquez de faire huit lieues pour me venir  
voir ? Je ne crois pas devoir y consentir : con-  
sidérez, d'un autre côté, que dès le moment  
que je vous aurai revue, il faudra disputer  
quelques semaines contre les autres, les voir  
à la fin à une, & ensuite, toutes à la fois :  
votre cousine relevera, pendant ce tems-là :  
& je serai toujours troublée d'un projet de  
diné, de visites, & de disputes : vous êtes  
si sensée, que je ne saurois croire que vous  
pensiez autrement que moi. Vous me direz,  
cela est vrai : mais je meurs d'envie de vous  
voir : je vous répondrai que si j'en pouvois  
demeurer à vous, je vous prierois de venir  
demain. Je vis hier M. le Marechal de Ville-  
roi, plus patétique que je ne l'avois vu : il  
pleura beaucoup : & je pleurai si bien, que  
je ne sois pas encore bien remise de la nuit  
qu'il m'a fait passer : il ne parla point de votre  
soupé : il n'y eut pas le moindre badinage en-

tre nous : il fut quatre heures avec moi : il est persuadé qu'on retranchera les pensions , & croit que tout ce qui vous regarde , doit passer par le Duc de Noailles. \*

Me. de St. Pars trouve que Mr. d'auxerre vous ressemble comme deux gouttes d'eau : la ressemblance avec un beau-frere n'est pas fort honnête : mais elle est si sensible , qu'elle ne peut s'en taire. Vous voyez par ce trait qu'au moins Me. de St. Pars ne ressemble pas à Me. de Glapion.

---

## L E T T R E L X X V I I I .

D E M E . D E C A Y L U S .

C'EST précisément , parce que je veux aller à St. Cyr , que j'ai tant de soin de ma santé : d'ailleurs je ne suis pas fâchée qu'on ne me croie point en état de faire des visites : mais je consens , ma chere tante , quoiqu'avec peine , de laisser couler encore un peu de tems : je veux ce que vous voulez , quoi qu'il m'en coute : il n'y a que la Duchesse de Noailles qui m'embarrasse : car pour toutes les autres , j'en triompherois aisément : pourroient-elles trouver injuste que j'aie des préférences ? aux amies la parenté doit être une raison : aux parentes , l'amitié & l'attachement particulier ,

\* Alors président des finances.

particulier, s'il y a encore quelque justice dans le monde. Ce n'étoit donc pas sans raison , que je craignois tant la visite du Ml. de Ville-roi ! Voilà celles, que malgré tout son mérite, vous deviez vous retrancher : elles ne sont plus bonnes qu'à vous tuer. Je ne veux point croire encore, que les pensions soient retranchées ; cette pensée me meneroit à des projets un peu trop violens : à chaque jour suffit son mal , j'en ai eu jusqu'à présent plus que je n'en pouvois porter. Il faut me consoler par la ressemblance flâteuse que j'ai avec M. d'Auxerre. Je ne crois pourtant pas que Me. de Glapion eut consenti volontiers que vous me l'eussiez écrit : mais je vous en remercie , car elle m'a fort divertie. Le C. de Rohan vous verra bientôt : il compte qu'il y aura quelque chose pour Moret : mes Princesses Lorraines feront de leur mieux auprès de Me. la Pr. de Conti ; mais elles me dirent qu'elles l'avoient trouvée par avance découragée sur cette bonne œuvre , parce qu'il lui étoit revenu, que vous n'y vouliez plus rien donner. Me. de Dangeau vint dîner avec moi , il y a deux jours ; elle étoit tout abattue , & pas encore remise d'une visite qu'elle avoit rendue à MADAME aux Carmélites , où son cœur avoit souffert. Me. de Levi est à Provins. Mon Philosophe & mon Brindi sont tous deux assez raisonnables , cha-

cun en leur espèce : voilà , ma chere tante , tout ce que je fai, ou tout ce que je puis avoir l'honneur de vous écrire. On dit que les postes sont sûres : mais la défiance l'est davantage.

## L E T T R E L X X I X.

D E M E. D E C A Y L U S.

C E n'est , ma chere tante , que pour le plaisir de vous écrire , que je vous écris : ainsi ma lettre sera fort courte : je ne fais pourtant si je n'ai point oublié de vous dire , que j'ai vû le C. de Rohan , qu'il s'adressera directement à la Reine d'Angleterre pour ce qui la regarde , & qu'à l'égard de Moret , il fera tout ce qui dépendra de lui , mais qu'il ne fait encore de quoi il sera le maître. Je continue à me bien porter. Je n'ai point vu Me. de Dangeau , je fais seulement qu'elle est en bonne santé : celle de me. de Villette a de la peine à revenir : je pourrai lui vendre mon régiment , si elle , de son côté , peut vendre sa charge. J'écrirai directement à M. le Duc d'Orléans pour ma pension : & je ferai rendre ma lettre par le Ml. de Ville-roy : voilà où j'en suis , avec beaucoup d'autres choses peu agréables , mais je suis contente de mes enfans , & fort tranquille chez moi. Je suis infiniment occupée de ce qui se passe à St. Cyr : je vous suis dans toutes

vos heures ; je m'y transporte en esprit : on ne s'apperçoit ici en façon du monde d'être dans la dépendance d'un palais : les ouvriers sont & seront encore long-tems chez moi : je suis toujours dans ma petite chambre haute , accablée par la quantité de meubles. Je viens de recevoir une visite du petit *Leger* : il est fait à peindre ; il m'assure qu'il est fort sage ; il a tout l'air de dire vrai. Après la promesse que je vous ai faite , je n'ose entamer une autre page.

## R E P O N S E.

J'ai perdu votre lettre ; Mlle d'Aumale m'assure qu'elle me va dire tout ce qui y étoit.

Je serois bien fâchée que le D de Noailles vous abandonnât , il m'a toujours paru vous aimer : il me revient de tous côtés qu'il est accablé de travail. Vous m'assurez toujours que vous vous portez bien : mais je voudrois savoir le détail de cette bonne santé : est-ce que vous n'avez plus rien , ou l'avez-vous sans accident ? n'êtes-vous plus foible ? dormez-vous ? j'attends réponse sur tous ces articles-là.

Brindelette dit qu'elle ne se souvient plus de rien : son mérite passe celui de Molitard : l'une prend les manières & les impressions de St. Cyr , l'autre les quitte. J'ai reçu ce

matin une lettre de vous. Pourquoi m'annoncez - vous d'abord qu'elle sera courte , vous qui savez que mon unique plaisir est de les lire ? Si M. le Cardinal de Rohan donne quelque chose à Moret , il faut que je le sache. Dites un mot à vos Princesses Lorraines , pour voir si elles pourroient ne point toucher le cœur de Me. la Princesse de Conti , pour ces pauvres filles-là : ce sont des saintes , qui meurent de faim : elle leur donnoit autrefois & avoit même la bonté d'y aller : elle pourroit leur attirer quelques aumônes & quelques quêtes , si l'on en fait encore à la cour : si elles passioient par la De. de Ventadour , nous y aurions quelque crédit : il faudra que ce couvent-là se sépare , si la charité n'en prend soin.

Faites-moi savoir , je vous prie , où l'on en est pour les pensions , & ce que vous aviez du Roi. M. le M. de Villeroi est un bon ami : il faut , ma chere nièce , s'accommoder au tems : il y a plus de sagesse à cette conduite , que de lâcheté. C'est beaucoup , que vous soyez contente de Mrs. vos enfans : car c'est là le sensible.

Vous me répondez bien froidement sur Me. d'O : y auroit-il quelque chose qui vous auroit séparées ? Je ne vois plus en elle que sa douceur , sa bonté , & l'attachement pour tout ce que nous avons le plus aimé.



## LETTRE LXXX.

DE ME. DE CAYLUS.

**I**L y a quelque chose de bien terrible dans l'air, il en faut convenir. Combien d'obstacles pour tout ce qui peut faire plaisir aux gens raisonnables ! me. de Dangeau est malade d'une grande fluxion qui lui a enflé la tête, une joue, & la gorge : je n'ai jamais rien vu de si défiguré qu'elle l'étoit avant-hier ; la fièvre se joignoit à son mal, ce qui est inévitable. J'espère pourtant qu'il n'aura pas de suite ; mais au malheur dont nous jouons, je crois qu'il en arrivera encore quelque autre. On me dit hier, ma chere tante, que mlle. d'Aumale avoit la fièvre ; j'en suis bien en peine. Le Roi d'Angleterre cause ici des grandes inquiétudes à ceux qui sont véritablement dans ses intérêts, quoique l'Ecosse soit comme en sûreté pour lui, & que, par la disposition du camp du Duc d'Argile, il ne puisse, à ce qu'on dit, sortir d'où il est, qu'il ne se trouve entre deux feux, tant le comte de Marr le tient ferré. Mais les Provinces d'Angleterre, qu'on disoit être soulevées, ou prêtes à se soulever, ne le sont point : & vous savez mieux que moi, puisque vous avez vu la Reine, la belle action qu'a faite le Duc d'Ormond

de ne vouloir être suivi de personne & de s'exposer seul à descendre dans un péis ennemi. Ce qu'il est devenu , aussi bien que le Roi d'Angleterre , depuis qu'ils se sont embarqués , voilà notre sujet de crainte. Les Anglois , qui sont à Paris dans les intérêts du Roi Jacques , se plaignent du peu de secret de St. Germain , & les soupçons contre Midleton sont tels qu'ils ont toujours été , quoiqu'un de ses enfans ait été arrêté par l'ordre de M. le Duc d'Orleans , comme il alloit passer en Angleterre pour suivre le Roi son maître. Voilà , ma chere tante , tout ce que je sçai , & que je tiens de Me. de Villette , qui , malgré son état , est très-bien informée : elle avoit vu le matin Bolingbrock , qui paroît faire ses adieux dans Paris , pour en sortir.

On dit que M. Desmarets est attaqué pour 1600000 livres , qui ont été employées sans les formalités requises. L'argent se resserre plus que jamais ; l'affaire est si sérieuse , qu'il n'y a si grand & si petit , si éclairé & si imbecille , qui ne soit dans la consternation.

La pauvre la Jonchamp me serre le cœur : le procédé noble de son mari mériterait une autre récompense.

## LETTRE LXXXI.

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E ne saurois croire que le D. de Noailles <sup>25 oct.</sup> vous abandonne , à moins que je n'en <sup>1715.</sup> voye une plus grande certitude : il me paroît vous aimer, il est honnête homme : il faudra voir l'effet de la régence. M. le Ml. de Villeroy insista bien sur ce qu'il faut que ce soit lui qui entre dans toutes vos affaires , & qu'il seroit fâché avec raison , si d'autres s'en méloient.

M. d'Auxerre m'avoit dit que vous n'aviez que dix mille francs de vos pensions , & le compte , que vous m'en envoyez , me dit , seize mille francs. J'ai reçu une grande lettre de Me. Dangeau , & une peinture bien naturelle de son état : je crains toujours qu'elle ne perde bientôt son mari , & que vous ne la perdiez ensuite. Elle m'écrivit qu'elle va aux Carmélites , & qu'elle y attaque le jansénisme : mandez-moi si elle ne me trompe point : elle se fait un grand plaisir de la solitude qu'elle projette avec vous , elle a grande raison : elle envie le bonheur des Evêques qui me voient : & je ne sçais pourquoi je me suis embarquée à cette distinction ; mais j'espère qu'il y en aura peu qui en abuseront : elle finit sa lettre par des

assurances d'amitié , toutes pleines d'esprit , & de l'agrément qu'elle met en tout. Je n'ai pas le cœur fort romanesque ; mais je fais bien l'aimer tendrement. J'ai reçu aussi une lettre de Me. de Levi , qui me paroît ne point entendre raison sur ce que je ne la veux point voir : remerciez la bien , je vous en conjure , de tout ce qu'elle me dit d'obligeant , & que je crois sincere. Toutes ces visites troublent fort ma paix : je n'ai pu m'empêcher , dans les commencemens , de faire quelques exceptions : ceux-là y veulent revenir ; les autres me pressent : parmi , il y en a que je serois fort aise de voir ; mais de la maniere dont tout cela se tourne , je ne gouterai pas assez le repos de la solitude.

## L E T T R E L X X X I I .

D E M E. D E M A I N T E N O N .

27 oct.

1715.

**J**E me hâte de répondre à votre lettre d'hier , ma chere nièce , à cause des intérêts des pauvres filles de Moret. Il n'est point vrai que je ne veuille plus leur rien donner. Si la grande Princesse & M. le C. de Rohan pouvoient leur assembler 2000 livres , j'en donneroïs volontiers 3000. Il faudroit , en ce cas-là , que les aumônes passassent par la Princesse , qui a quelques domestiques qui connoissent cette maison-

là : elle s'accoutumeroit à en entendre parler : & à ma mort , il est vraisemblable qu'elle ne les abandonneroit pas. Conduisez bien cette affaire : vous avez de bons négociateurs.

Je vous prie de me mander , s'il est vrai que M. le Duc d'Orleans ait retenu 10000 livres de pension sur la charge de premier médecin , pour les donner à M. Fagon avec son habitation au jardin des simples. Si le feu Roi fait cela , il l'aura fort approuvé.

---

### LETTRE LXXXIII.

**I**L ne faut pas se rendre sur la Princesse de Conti : il faut tâcher de savoir au vrai ce 1715.  
que nous donnera le C. de Rohan ; je pense, qu'il compte bien , qu'en lui demandant cette nouvelle grace , je lui remets toutes celles qu'il me fesoit aux communions du Roi. Vous mettez - vous encore en peine d'entendre dire que j'ai la fièvre ? n'y êtes - vous point accoutumée depuis plus de dix ans ? ma santé est toujours la même , excepté que je suis plus foible qu'à l'ordinaire , & souvent dans mon lit. J'ai vu le Duc de Noailles , je lui ai fait vos remerciemens : je l'ai prié de revenir le plus tard qu'il pourroit ; & cela , bien sincèrement , car je vous avoue que toutes les tristesses me font grand

mal , en me remettant devant les yeux ce que je voudrois oublier. J'ai une curiosité , que je vous prie de satisfaire en confiance ; est-il vrai qu'il n'y ait plus personne au logis du Ml. d'Harcourt ? si cela est , on n'a que faire d'avoir une bonne tête.

Pourquoi laissez-vous venir votre neveu ici ? tâchez de me faire oublier , & si vous vous le mettez bien dans la tête , vous y parviendrez.

---

### L E T T R E   L X X X I V .

D E   L A   M Ê M E   A   L A   M Ê M E .

7 nov.  
1715.

**V**ENEZ , puisque vous le voulez absolument : mais après vous , je vois venir Me. de Mailly , Me. de Villette , & Me. d'Aubigné. Je vis hier M. le D. du Maine : vous m'annoncez M. le C. de Rohan : la Reine d'Angleterre m'a écrit qu'elle viendrait au premier jour : le Ml. de Villeroi me presse tout de nouveau ; en vérité , ma chere nièce , ce n'est pas une retraite , ni une vie tranquille : chaque visite me rend toute l'amertume de la cour passée , & de la cour présente. Je suis bien affligée de voir tant d'ennemis au Duc de Noailles. Je suis charmée que M. de Bonrepaux soit du conseil : je le serois davantage , s'il pouvoit y faire du bien : assurez M. Fagon de mon estime , de mon amitié , de ma reconnoissance éternelle.

## LETTRE LXXXV.

DE LA MEME A LA MEME.

J'A i vu M. le C. de Rohan , qui ne m'a point fait de mal : il n'inspire & ne respire que la douceur , la paix , & presque la joie : je sentoís sa vertu , son courage , son honneur : & il me sembloit entretenir toutes les personnes qui lui appartoient. J'appris hier au soir , en parlant de lui , que notre supérieure , Me. de Vertrieux , lui demande quelquefois des graces , & qu'il les accorde avec trop de bonté : je crains qu'elle n'en abuse : rien de plus indiscret que les plus discrettes religieuses.

Remerciez M. d'Auxerre de ce qu'il a fait pour Me. D...n. J'ai écrit à Me. de Dangeau , qui m'a paru le desirer. Ne me laissez rien ignorer , je vous prie , de tout ce qui regarde le chevalier de St. George & tout ce qu'il a fait : je sens bien la maniere dont il en usoit pour moi en toute occasion. J'attends de vos nouvelles sur le voiage , auquel j'ai consenti , & qui me fait trembler pour votre santé. Adieu , ma chere niée.

## LETTRE LXXXVI.

DE ME. DE CAYLUS.

**L**Es forces de Me. de Dangeau reviennent lentement : mais je me flatte encore que nous ferons notre voiage la semaine qui vient : & pourvu que nous soions toutes deux en état de marcher , nous laisserons ce qui ne nous pourra suivre , puisqu'après leur en avoir fait la proposition , elles ne seront en aucun droit de se plaindre.

Me. de villette est bien mal : elle se confessa hier : elle est tant soit peu mieux ce matin. Personne n'entre dans sa chambre que ses gens pour la servir , des médecins , & M. de St. Sulpice , ou son confesseur : car ce ne fut pas lui qui la confessa hier , mais un autre prêtre de la paroisse. On la saigna du pié après sa confession , ce qui parut la soulager : elle fut jusqu'à minuit assez bien : le reste de la nuit n'a pas été de même , mais , depuis le matin elle est mieux.

C'est aujourd'hui le neuf de la petite verole du marquis de Villeroy , & il est bien : si tante la religieuse l'a aussi : ce qui afflige fort ce pauvre maréchal , qui croit , après ce qu'il vient de perdre , que tout lui va manquer. Me. de Pracontal étoit hier tout-à-fait hors d'affaire.



Je vous envoie , ma chere tante , les bonnes nouvelles d'Angleterre bien détaillées par M. de Dangeau. Il est si rare de trouver de quoi se réjouir , qu'il n'en faut pas perdre l'occasion.

Quoique Leger vous ait pu dire de la pâleur de mon visage , je me porte pourtant assez bien. Je sortis hier pour me. de Villette , & de là chez me. de Dangeau , où je ne vis que gens que j'étois bien aise de voir , me. de Levi , mesdames d'Espinoi , & de Remiremont , qui ne m'ayant point trouvée chez moi , me vinrent chercher là , me. d'Elbœuf , me. de Pompadour. Notre joie de nous retrouver ne fut pas sans regrets , ni sans parler de vous , ma chere tante : me. de Dangeau s'amuse beaucoup avec sa petite fille : si elle osoit , elle ne sortiroit point de dessus ses genoux. Adieu , ma chere tante.

---

## LETTRE LXXXVII.

DE ME. DE MAINTENON.

**L**A visite de Bolingbroke me paroît moins 1715.  
convenable à l'état de Me. de Villette ,  
que celle de M. de Gergi.

Voilà M. Desmarets dans un étrange état ! Il me fait grand'pitié , & ne m'en feroit guéres , s'il étoit à maillebois en repos , comme il y a déjà été. Je suis en peine du marquis

de Villeroi : il me semble que nos afflictions nous rendent plus sensibles à celles de nos amis.

## L E T T R E L X X X V I I I .

D E M E . D E C A Y L U S .

**E**N F I N , ma chere tante , nous avons résolu , me. de Dangeau , me. de Levi & moi , de partir jeudi matin pour avoir l'honneur de vous voir : je ne fais point mention de me. d'O , parce que je suis presque persuadée qu'elle aura , ou ses grandes vapeurs , ou quelques médecines qui l'en empêcheront : je le lui proposerai pourtant. Quant à moi , je fors des obstacles que je pouvois craindre : malgré de si heureuses apparences , je ne laisserai pas d'envoyer encore mercredi un exprès vous porter la confirmation de notre voiage. Le pauvre M. de Villeroi va verser , dans votre sein , son renouvellement de douleur : & voilà ce que votre destinée & votre bonté vous font avoir de vos amis ! pour moi , ma chere tante , je vous déclare que ce sera contre ma volonté & mes résolutions , si je fais autre chose que de me réjouir de votre vuë. Si je pouvois en me moquant des bons cœurs , endurcir le mien !

M. de Bonrepaux fera son devoir , pour

M. de Goulher : j'attens ses ordres pour faire agir Valincourt auprès de M. le comte de Toulouse. On m'interrompt, ma chere tante.

## LETTRE LXXXIX.

DE LA MEME A LA MEME.

**N**E vous apercevez-vous point, ma chere <sup>I 2<sup>nov.</sup></sup> tante, qu'il y a bien long-tems que je <sup>I 17<sup>15.</sup></sup> n'ai eu de vos nouvelles ? Tout m'abandonne : me. de Glapion même & Mlle. d'Aumale ne m'écrivent plus. Je fais que vous eutes hier la visite de M. le Cardinal de Rohan, & j'ai une grande impatience de le voir depuis : j'espere qu'il ne vous aura pas tant fait de mal que d'autres que vous avez reçus : il vous aura dit ce qu'il veut faire pour Moret : me. la princesse de Conti donnera cinq cens francs, parlera à M. le Duc d'Orléans, pour tirer quelque chose de lui ; ce qui me fait esperer que nous parviendrons à faire la somme que vous croiez qui suffit, pour que ces pauvres filles ne se séparent pas.

Il est juste de vous faire part de mes petites prosperités : je vous avois dit que pour éviter la dépense d'une tapisserie, je fesois boiser ma chambre & mon cabinet, ce que je comptois paier, comme de raison : mais M. d'Anin ne le veut pas, & si je vous

assure , ma chere tante , que je n'ai rien demandé , ni rien insinué.

Le marché de mon régiment est conclu , mais de parole seulement : le jeune homme , qu'il achete , a besoin d'une procuration qu'il faut aller chercher en Bretagne.

### L E T T R E   X C.

D E   L A   M E M E   A   L A   M É M E.

16<sup>nov.</sup>

1715.

**E**N F I N notre voiage est arrêté pour la semaine prochaine , parce que suivant votre conseil & la bonté que vous avez de vouloir bien avoir égard aux empressements de nos cheres dames , nous ferons notre premiere visite en corps : la Duchesse de Noailles même en sera , malgré son énorme grosseur : mais nous coucherons aux environs de St. Cyr en faveur de la femme grosse & de l'hémoroïsse : c'est ce qui fait que je ne puis encore vous mander précisément le jour. La petite de Courcillon est sans fièvre : ce qui me fait un grand soulagement : je craignois beaucoup que cette consolation ne fut enlevée à notre amie. Il n'y a point de nouvelles du Roi d'Angleterre : tant mieux , puisqu'il est une marque que son trajet se fait. Je vous ferois le détail de tout ce qui se dit , & je sçais qu'il suffit de savoir en gros que ses affaires vont bien. J'ai bien été soulagée , ma

chere tante , de recevoir deux de vos lettres tout à la fois : je suis bien aise que vous soiez contente de notre Cardinal : est-il possible que celui-là soit nôtre , & que l'autre ? .... il faut se taire , mais en effet le C. de Rohan mérite d'être vôtre. Je vous envoie une lettre de M. de Frejus : il me vient voir de tems en tems : il me semble aussi qu'il est à nous. Pour le pauvre M. de Villeroi , dès qu'il a un jour , il le donne , ou à Me de Dangeau , ou à moi : il est comme une ame en peine. Je garde votre compliment à M. Fagon pour la premiere visite qu'il voudra bien que je lui rende : son fils m'a dit qu'il falloit encore le laisser quelque tems. Je ne crois pas que Me. de Villette soit sitôt en état de vous importuner , & quoiqu'elle ne soit plus dans un danger pressant , c'est une femme bien malade. Le maréchal d'Harcourt donne sa charge de capitaine des gardes à son fils : c'est une grande grace qu'on lui fait , mais je le trouve encore plus heureux que son fils. Je ne manquerai pas de faire à M. d'Auxerre , de votre part , les remerciemens que je lui avois déjà fait d'avance ; il est à la campagne avec mes enfans. Permettez moi , ma chere tante , de vous représenter que de voir la Reine d'Angleterre , c'est voir une fille de Ste. Marie , & que vous en ferez reposée quand nous aurons l'honneur de vous voir. A l'égard du

Ml. de Villeroi , que j'honore pourtant beaucoup, ce n'est pas trop mal fait de le refuser : je ne lui saurois pardonner sa dernière visite , qu'il m'avoit promis de ne pas rendre si tragique. M. du Maine , vous l'aimez : il a besoin de consolation & d'être fortifié : c'en est fait, il n'y retournera de long-tems. Vous trouverez sans doute , & vous aurez raison , que depuis que je sens que j'ai la permission de vous voir , je suis fort indulgente pour les autres : il est vrai , ma chere tante , que cette espérance met dans mon sang un baume que je ne connoissois plus.

## R E P O N S E.

17 nov. Je reçois dans ce moment deux lettres de 1715. vous , ma chere niece , l'une du 12. l'autre du 16. toutes deux dans le même paquet : j'y vais répondre par ordre. Je ne parlai point de Moret à M. le Cardinal de Rohan : vous savez que je suis timide à demander. Vous ferez une grande charité , si vous tirez quelque chose pour ces pauvres filles : l'avenir m'inquiète plus pour elles que le présent : je compte qu'elles sauront l'aumône qu'on leur fera , qu'elles en feront leur remerciement directement , & qu'à ma mort les Princesses ne les abandonneront pas , étant accoutumées à les soutenir.

J'ai toujours eu dans l'esprit ces jours-ci Mlle. de Courcillon : je crains , que cette

consolation ne manque à cette pauvre femme , & que Dieu , qui est jaloux , ne veuille son cœur tout entier. M. d'Antin est bien honnête , il m'a fait raccommo-der un tableau : & quand je l'en fis remercier , il fondit en larmes : larmes de courtisan. Vous voyez , ma chere niece , que je ne vous avois pas oubliée , & que c'étoit à moi à être étonnée de n'avoir point de vos nouvelles : est-ce que vous ne couchez plus à l'hôtel de Conty , que vous me parlez des environs de St. Cyr ? il ne vous faut pas une médiocre maison.

Le Cardinal , qui n'est plus le nôtre \* , est plus à plaindre que nous. Je ne crois pas que vous fassiez plaisir à M. Fagon de vouloir le voir : M. Boudin vous le dira encore mieux que moi : mais il me semble qu'il ne veut voir personne. M. le M. d'Harcourt est bien traité : & je trouve qu'il sera mieux chez lui qu'à la suite du jeune Roi. M. du Maine est bien à plaindre ! il étoit favori de son Roi & de son pere , & tout lui manque présentement : j'espere que sa religion le soutiendra. Je ne puis penser à votre visite , sans fondre en larmes : que fera-ce en vous voyant ?

\* Le Cardinal de Noailles.

## L E T T R E   X C I .

D E   L A   M E M E   A   L A   M E M E .

21 nov. J E crois, ma chere tante , qu'il faut com-  
1715. J mencer ma lettre pour vous dire . . . .

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Nous coucherons toutes à la Ménagerie , où M. Blouin a bien voulu nous faire mettre quatre lits : vous me direz peut-être , pourquoi pas cinq ? C'est que j'ai supposé qu'il étoit impossible qu'il n'y en eut pas une des cinq qui manquât , & pour la question , que vous me faites à l'égard de la maison de Me. la Princesse de Conty , elle est démeublée ; sans quoi , nous aurions été toutes à merveille.

Me. de Villette est considérablement mieux : M. le curé de St. Sulpice la voit de tems en tems , & je n'ai rien à faire là.

Je ne sçai aucune nouvelle d'Angleterre : je suis inquiète de ce pauvre Roi. La Reine ne veut-elle donc point expedier sa visite ? faut-il que nous trouvions encore des Princes ? Ce n'est pas que je ne sente que je lui sacrifierois tout , à l'exception de ma visite de St. Cyr. Nous pleurerons , mais il y a de la douceur même dans ces larmes : de plus ,



comme il faut commencer par-là , le plutôt que nous aurons pleuré , sera le mieux. Ma santé est si bonne présentement , & je suis si peu sûre de sa durée , que j'ai grand regret au tems que je perds.

Je n'importunerai point M. Fagon , & je n'irai le voir que quand son fils & M. Boudin me diront que je le puis sans l'incommoder. Adieu , ma chere tante , vous savez combien je vous suis tendrement attachée.

## R E P O N S E .

Si vous ne venez point lundi , n'y pensez plus : le beau tems rendra tout plus facile , & éloignera davantage notre douleur : la mienne est beaucoup plus suportable quand j'ignore tout ce qui se passe , & je vous plains infiniment d'avoir un cœur sensible.

J'ai vu M. le maréchal de Villeroy plus tragique que jamais : il n'a rien qui le console : Dieu le touchera peut-être à force de malheurs. M. le curé de St. Sulpice est venu ici. L'état de M. de Villette me fait pitié ; il croit que vous la voiez : j'en doute. On nous fait espérer ici que l'argent paroitra au mois de janvier par ce qu'on va faire sur les billets : je le souhaite bien ardemment .

Que vous êtes heureuse d'être chrétienne & raisonnable ! je vous vois servant Dieu , & travaillant dans votre lit , ou dans votre

chaise, environnée de vos enfans, & les portant à la vertu : dans cette idée, je vous embrasse de bon cœur.

---

## L E T T R E X C I I.

D E L A M E M E A L A M E M E.

**M**E. de Villette, que nous croïons hier beaucoup mieux, a reçu tous ses Sacremens ce matin : je n'en ai été avertie qu'après : j'y ai couru, mais je ne suis point entrée dans sa chambre, & il est vrai que je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est si mal. Je fais qu'elle a reçu les Sacremens avec beaucoup de religion, & qu'elle a mis ordre à tout avec un grand courage : elle est dans une tranquillité & une soumission à la volonté de Dieu bien heureuse. Ses femmes & ses médecins, & tous les gens qui l'approchent pour la servir, en sont fort édifiés, elle n'étoit plus assez accoutumée à moi, & nous étions trop bien ensemble, pour que j'aie cru nécessaire de la tourmenter pour la voir : il me suffit qu'elle ait fait tout ce qu'elle devoit, & de témoigner à son fils qu'il trouvera en moi une sœur tendre & une amie fidele : il viendra chez moi d'abord pour y passer les premiers jours.

J'ai eu bien du plaisir & de l'inquiétude, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir :

mon fils le Brindi s'étoit fait une méchante affaire , M. le Ml. de Villeroi l'a accommodée : il est vrai que son tort est ancien , & qu'en dernier lieu il n'avoit pu faire autrement que de soutenir ce qu'il avoit une fois avancé : il assure fort qu'il est incapable de faire à présent les mêmes sottises que l'année passée. Je vis hier la Duchesse de Noailles en très-bonne santé. On dit que le D. de Noailles est transporté de joye : je ne le vis pas , il n'étoit ni chez lui , ni chez me. sa femme. Je me trouvai hier en carosse dans les rues de Paris & dans le même quartier : j'allai chez M. Desmarets , que je trouvai au bout du plus bel appartement du monde , très-mal éclairé , seul , assis , par habitude , je crois , à son bureau : Me, sa femme étoit en haut avec deux Généraux , dont le Ml. de Tallard étoit un : voilà le monde. J'ai besoin , pour terminer l'affaire de M. de Goulher , de savoir quel est son emploi & dans quel lieu il est : il me faudroit aussi un placet , ou mémoire , que je ferai donner à M. le Comte de Toulouse par M. de Valincourt , qui a eu l'honnêteté de songer à un autre emploi , au cas que celui-là ne fut pas conservé : & cela , avant que je lui en aie parlé. J'espère donc , d'une façon ou d'une autre , que votre ami M. de Goulhere ne demeurera pas sur le pavé. Vous n'avez point

mal jugé, ma chere tante, de la tranquillité de ma retraite : à la privation près d'avoir l'honneur de vous voir, je serois aussi contente qu'on le peut être dans cette misérable vie ; mais je ne puis, je vous l'avoue, m'accoûter à cette privation. Il y a aussi le point des embarras d'affaires que la dureté du tems augmente beaucoup. Il est survenu un accident fâcheux à la vente de notre régiment :

*Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science,  
Qui nous mette en repos.*

Il m'a donné un esprit assez tranquille, & un cœur un peu trop tendre pour les gens que j'aime. Je suis contente de mon fils aîné : c'est un honnête homme & un aimable ami. Je vois souvent M. de Dangeau, & ce m'est toujours un nouveau plaisir.

---

### LETTRE XCIII.

DE M<sup>lle</sup>. DE MAINTENON.

15<sup>dec.</sup> 1715. **J**E reçois en ce moment votre lettre d'hier & la nouvelle déclaration : on en jugera par le succès. Je vous écrivis dès hier, & ma lettre ira à vous par M. de Guignonville, & pour cause. Brindy deviendrait-il Fermier général ? rien ne doit plus surprendre.

Quand vous vous trouverez dans cette compagnie, dont vous m'avez parlé, dites lui que j'y voudrois être. Je suis fâchée de ce  
que

que notre Cardinal souffre.

Pourquoi vois-je une lettre de Me. de Dangeau , & rien de vous ? J'ai vu ce matin M. Blouin , qui m'a apporté , de la part du jeune Roi , son portrait qu'il a barbouillé lui-même : le présent & la visite m'ont fait plaisir , mais ne m'ont pas donné de joie.

J'ai reçu une lettre de Me. d'Aubigné ma belle-sœur , tout à fait raisonnable : elle est très-discrete , & ne demande jamais rien : elle me parle pour la première fois de ses affaires , & me mande qu'elle a une grande confiance dans les bontés de M. le D. de Noailles : rien n'est plus à sa place que d'être protégée par un gendre. Je n'ai pas peur de loin. Adieu , ma chère nièce : je vais reprendre mon carreau pour faire des lacets pour *la cabale*. Je crains bien que la mode n'en passe , car ils sont très-jolis.

On nous assure ici que la petite vérole a *18dec.* renouvelé à Paris avec beaucoup de pourpre : Dieu veuille conserver le jeune Roi ! Nous avons perdu cette nuit une professe de vingt-deux ans. Me. de Nobleval , qui promettoit beaucoup : j'aurois donné une demi-douzaine de nos demoiselles pour elle ; mais c'est bien nous que Dieu consulte ! Cette mort augmente les frayeurs de Mlle d'Aumale.

Les louanges de M. le Ml. d'Harcourt pour Me. d'Aussy ne me sont pas indifféren-

res : j'ai bien des raisons de l'aimer ; mais il y en a une \* que je ne puis jamais oublier. Prenez garde qu'elle n'abandonne pas Me. de Ventadour , à qui elle a tant d'obligations. Qu'est-ce que la fille de M. d'Harcourt ?

J'ai eu le courage de revoir les reliques que le Roi portoit sur lui. Votre sincère attachement pour sa personne & votre pitié vous rendent digne d'en avoir quelque chose : c'est , dit-on , la vraie croix , & apparemment des mieux avérées : j'ai distribué le reste ici.

---

### L E T T R E X C I V.

*1 Jan.*  
*1716.* **B**ON jour, bon an, ma chere nièce. Je vous souhaite de tout mon cœur une augmentation de pitié, de raison, & de santé : est-il de plus grands biens ? Les trois mots, que vous m'écrivites la semaine passée, n'ont point été perdus. Il est vrai que je ne puis être indifférente sur l'état des affaires générales : j'étois accoutumée à en être occupée, même malgré moi. J'avois toujours oui dire qu'on éloigneroit M. Desmarets pour la raison que vous dites : d'autres croient que c'est un prétexte, accrédité

\* Les bontés dont le Roi l'avoit honoré dès le berceau.

par ses ennemis. Me. de Mailly \* me fait grand' pitié. En quel état est § Me. de Liffenay pour sa conduite, & pour ses affaires ? Votre ambition pour dix mille francs, mis en rente, est assez modérée. J'ai tout le tems & toute l'amitié qu'il faut pour penser souvent à vous : & je vous vois dans un Couvent, tranquille & fort aimée. Je suis en peine des pleurs de Me. d'Orleans : vous lui avez rendu de si bons offices auprès de moi, que je suis toute attendrie pour elle : qu'est-ce que c'est ? Je crains toujours pour M. du Maine : il n'y a qu'elle, vous, & moi, qui l'aimions : & son plus grand mérite est d'avoir été trop chéri du Roi. Je supporterois bien plus aisément l'ingratitude des uns & l'oubli de tous, que l'amitié qu'on me témoigne : & ce Prince redouble la sienne pour moi, de sorte que je me trouve dans le monde par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, sans partager leurs plaisirs.

J'ai écrit à Me. d'Auffi pour la soutenir dans le bien. Le bois est-il cher à Paris ? je m'intéresse encore au bien du peuple. J'embrasse bien tendrement Me. de Dan-

\* Auffi sa nièce, à la mode de Bretagne comme Me. de Caylus.

§ Me. de Liffenay étoit sa fille.

geau : je n'ai pas d'autres étrennes à lui donner, que la continuation d'une estime, d'une amitié, & d'une inclination dont je ne pourrois me defaire quand je le voudrois. La pente, que j'ai à l'avarice, est bien augmentée depuis que j'entends crier misere de tous côtés, & qu'on ne voit plus d'argent. Je serois trop à mon aise, si j'étois moins sensible. Que voulez-vous me dire sur l'Angleterre ? Vous me faites tous entendre que tout est perdu. J'envoiai avant-hier à St. Germain témoigner mes inquiétudes à la Reine : elle me manda que tout ce qu'on disoit de bon & de mauvais étoit également incertain, qu'il n'y avoit que Dieu qui sçût où est son fils, qu'aussitôt qu'il seroit débarqué, il lui écriroit.

On vient de m'apprendre, que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes, & qu'une Province, récemment révoltée, facilitera la jonction des Ecoissois avec les Anglois de même parti.

---

### LETTRE XCV.

9 Jan. 1715 **V**OS lettres font tout le délassement de ma triste vie : je les attends avec impatience, & je les reçois toujours avec joie. Je veux que nos lettres soient de dates différentes, elles seront plus longues & nous donneront moins de peine. L'état de M.



Desmarets me paroît fort bizarre. Les vingt mille écus sur les états de Languedoc font un grand plaisir à ceux qui vous voient avec cinq mille liv. de rente. Votre piété & votre raison font de grands trésors.

M. le Chancelier \* vous manqueroit - il pour le conseil, aujourd'hui qu'il a moins d'affaires que M. Fagon ? Voilà donc Me. la De. d'Orléans plus malheureuse que jamais, tant les chagrins sont à proportion des grandeurs ! Les projets des bals nous sont venus par les gens d'affaires. Je voudrois bien qu'il me fut permis de haïr M. le Duc § de tout mon cœur ! La confiance, que j'ai en votre amitié, ne m'empêche pas de me conduire avec quelque discrétion.

Il est vrai que tous les d'Aubignés sont des gens de la vieille roche ; mais ils ne sont pas d'aussi bonne compagnie que vous. On doit à M. de Canillac l'ordre & la justice dans les affaires : son attachement pour le D. du Maine me le faisoit déjà aimer. Je hais bien cette goutte de M. le C. de Rohan : mais quand il en sera guéri, il partira : & que deviendra l'accommodement ? Est-il vrai que le Pape est malade ?

Ce matin il m'est venu trois pensées sur *iojan*.

\* M. le Chancelier Voisin, peu consulté par le Régent.

§ Il étoit l'ennemi de M. le Duc du Maine.

mon carosse ; la premiere , de le donner à Me. de Dangeau : la seconde , de vous le prêter : la troisième , de le vendre au profit de mes pauvres. Décidez , Madame.

11 jan. M. le Ml. de Villeroi m'a écrit , ce matin , la bonne nouvelle de l'arrivée du Roi d'Angleterre en Ecoſſe , & la Reine me l'a confirmée un moment après : elle a donc enfin un instant de joie !

Je ne comprends pas où j'ai eu l'esprit quand j'ai eu tant de curiosité de ſavoir d'où viennent les larmes de Me. d'Orleans : c'est honorer la mémoire de ſon pere , que de déplorer les égaremens de ſon mari.

Vous ſouffrirez quelque choſe en demandant l'aumône à M. le Régent : j'en attends le ſuccès.

J'ai grand' peur de ces bals , quoiqu'on nous diſe qu'on y obſerve beaucoup d'ordre : ce n'eſt pas à ceux-là que le Régent & les Préſidens danſent. J'ai ici M. l'Archevêque de Rouën , pénétré de la lettre qu'on fait écrire aux Evêques : il m'a apporté tous ſes déplaiſirs : on l'inſulte tous les jours , en lui diſant qu'il ne faut plus compter ſur ce que le Roi a fait : ſon cœur ſouffre par toutes ſortes d'endroits : il part demain. Taisez-vous là deſſus : c'eſt à nous à ſouffrir. Je ne vous diſ rien de la beauté de vos lettres : je vous paroitrais flatteuſe , &

à mon âge, il ne faut pas changer de caractère.

J'arrive de la messe, & j'apprends que deux petits de Glapion, qui sont au sémi-<sup>12 jan.</sup>naire, sont très-mal de la petite vérole : qu'une dame de St. Louis, des meilleures de la maison & propre à la supériorité, quoiqu'elle n'ait, je crois, que trente ans, a reçu cette nuit tous les sacremens : qu'une excellente sœur converse va les recevoir, & que nous avons la petite vérole : je ne vois ici que des visages affligés, ou effrayés. M. le Curé de St. Sulpice me paroît honnête homme : je ne parle plus, qu'en doutant, des gens que j'estime le plus. Le discours de M. l'Evêque de Troyes est infâme \*. Son neveu en reçoit la récompense. Mes fièvres, tenant de leur première cause, me donnent toujours un serrement de cœur, qui me fait croire que je suis la plus malheureuse personne du monde. Je ne vous voudrois pas ces jours-là : car je ne fais que pleurer : venez, les jours, où je suis plus raisonnable. Je ne serois pas trop fâchée que M. le Duc d'Orleans eût un attachement

\* M. l'ancien Evêque de Troyes aiant dit que M. le Régent devoit abandonner tous les Evêques acceptans, *non, Monsieur*, lui dit le Ml. d'Uxelles, *M. le D. d'Orleans ne peut, ni ne doit les abandonner : & quand ils feroient encore plus mal, il ne les abandonnera pas.*

nouveau : je verrai , si vous en devinez la raison. Il est vrai que notre Cardinal n'est pas de l'Eglise de France ; mais sa présence , ses conseils , sa fermeté ne sont pas indifférens : je ne crois pas qu'il conseillât aux Evêques de signer cette lettre qui fait tant de bruit. Je vous remercie du discours que vous m'envoiez , quoique je n'en lise aucun sur cette matiere ; mais je suis bien aise qu'ils soient tous dans cette maison , qui certainement n'est pas ingrate.

M. le Ml. d'Harcourt me fait trop d'honneur de penser encore à moi. Je n'ai plus le courage de causer : il fait un mariage bien assorti.

---

### LETTRE XCVI.

31 jan. 1716. **I**L y avoit treize jours , que je n'avois reçu de nouvelles. Je pensois que nous en viendrions à ignorer qui la France a pour Roi. Mon premier soin n'a pas été de répondre à votre lettre : c'est le plaisir de toute la semaine. Je suis bien fâchée que l'histoire du bal se trouve véritable. Vos deux Maréchaux de France ont-ils dit à M. le D. du Maine qu'il ne devoit point aller à ce conseil de guerre ? M. de Courcillon doit être cru sur ce qui est de bienséance. Ce n'est pas assez d'être proclamé en Ecosse :

il faut du bruit en Angleterre. Je vous répondrai à loisir sur Me. de Mailly.

J'ai pensé d'abord, comme vous, sur ce qui regarde la De. de Noailles : elle a raison de trouver sa fille trop jeune : mais le mariage, qu'on propose, est si essentiel au repos des Noailles, qu'on ne peut s'empêcher de l'approuver : elle a encore raison de ne pas vouloir se ruiner pour ses enfans. Je lui conseillerois de sacrifier quelque chose pour plaire à son mari, comme d'aller jusqu'à 50000 écus : mais il n'est pas juste qu'elle se fit pauvre, notre Roi l'ayant fait si riche. Il est fâcheux pour vous, & il le seroit pour moi, d'entrer dans une affaire où il est sûr qu'on déplaira : rien n'est plus sage que le discours que vous lui tintes.

J'ignorois l'ambassade de M. le Duc de la Fenillade : je ne sais que ce que vous me mandez. De quel côté est-ce que les gens de guerre tournent ? Je suis bien en peine de M. du Maine. Notre petite vérole continue, & pas une ne meurt, mais toutes vont à l'extrémité.

Je crois *la grosse* très-assidue auprès de Me. la De. d'Orleans. Le Ml. de Villars seroit bien sage de faire un voyage, le premier de février. Je suis inquiète sur M. du Maine, depuis que vous m'avez mandé qu'il va à ces conseils. Un mot de vous me rassure, au moins pour le passé.

## L E T T R E   X C V I I .

4 *fév.*  
1716.

**V** O U S passez trop légèrement sur votre sollicitation à M. le Duc d'Orleans : je reconnois bien M. le M. de Villeroi à celle qu'il lui a faite , sans vous en rien dire : il en usa de même pour moi à la mort de la Reine-mere : il demanda au Roi une pension pour moi , quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Je suis bien aise que la De. de Noailles ait fait ce que son mari desiroit : il ne doit pas à l'avenir lui faire des propositions qui la ruinent. L'état de M. le D. du Maine m'afflige : & le Régent pourra se repentir de la figure qu'il fait faire à M. le Duc : il n'y a qu'à se taire sur Me. la Duchesse. Le personnage de M. d'Antin est terrible. La ligue , dont vous me parlez , fait trembler \* : & je vois bien que je ne trouverai pas le repos dans ma retraite.

Je ne saurois me flatter sur le Prétendant , tant qu'il n'y aura pas de bruit à Londres. Il est vrai que voilà un beau soleil : mais ce n'est pas lui qui fait les beaux jours.

Je crois Me. de Ventadour une très-bonne femme : elle a le cœur très-noble : elle m'a demandé à me voir cet été ; je ne la refu-

\* Apparemment celle des Bretons.

serai pas , mais il n'en faut rien dire.

Je croirois les affaires du Roi d'Angleterre *5 fev.* en assez bon état , s'il y avoit moins de tranquillité à Londres. Il me semble qu'on attend pour l'argent ce qui se passera à la monnoie. M. le Duc du Maine ne me paroît pas si inquiet que nous : il se flatte peut-être : ce qui est encore meilleur que de voir toujours ce qu'il y a de pis. Rien n'est plus galant que le discours du Régent ; mais je crains que , sans refuser , il ne fasse rien sur les pensions. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. le M<sup>l</sup>. de Villeroi d'un stile plus tragique que celui de Racine , & passant même Longe-Pierre. Un joli chapelet siéra bien à Mlle. de Courcillon : car je ne la crois pas encore janséniste.

Je n'envoie rien à Me. de Barneval , parce que je n'ai point d'argent : jusqu'ci on m'a péiée exactement ; mais les aumônes , que je fais , étant presque toutes des pensions , je me défais fort vite de ce que je reçois : je demeurai le mois passé assez long-tems avec six louis & demi pour tout trésor. J'avois fait autrefois le petit fond que vous me conseillez , dont je dispoisois même après ma mort ; mais , à la diminution de l'argent , on me conseilla de le mettre avec celui de St. Cyr. Nous le donnâmes , & nous ne pûmes le retirer. Je suis assurée

que M. le Duc de Noailles se met en pièces pour nous servir : & c'est ce qui me prouve l'extrémité où l'on est : ne soiez pourtant pas en peine de moi. Maintenant me suffit pour ne pas mourir de faim.

Le conseil réservé, s'il se fait, détruira bien vite les autres conseils. Je crois la Mlle. de Noailles bien étonnée de n'avoir rien de. . . on dit qu'elle est bien riche. Voilà trois pièces de vaisselle pour les pauvres : voilà le chapelet pour la petite belle, voilà huit cent francs pour me. de Mailli : & voilà M. Mauduit porteur de tout cela.

---

### L E T T R E X C V I I I.

16 fev.  
1716.

**Q**U'EL paquet reçus-je hier au soir, ma chere niece ? & quel malheur d'être sensible au bien public & particulier ! mais change-t'on, dès qu'on est en retraite ?

Voilà donc me. de mailly à l'aumône, j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévots, mais non avec la même indifférence. Si je paroissais, on espéreroit de plus grands secours : & il me passeroit souvent dans l'esprit, que j'ôtterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à me. de Mailli. Vous ne me dites rien de ses enfans : sont-ils à sa charge ? M. & me. de la Vrilliere savent-ils cette extré-



mité ? Elle devoit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici, je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens : je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu : ils m'auroient trop coutés à nourrir. Continuez à l'assister, ma chere nièce, avec le plus de vraisemblance qu'il se pourra.

Vous m'avez fait un grand plaisir, en m'épargnant la peine de donner un dégoût au Ml. de Villars, que je n'aurois pas vu : je ne veux pas augmenter le nombre des distingués : il fait bien sagement de s'éloigner. Je trouve Me. de Rutland assez heureuse d'aller en Amérique : & si Me. de Dangeau, & vous, preniez ce parti-là, je vous réponds d'une troisième. J'étois très-fachée de savoir le mariage de nos amis rompu : car il me paroïsoit bien convenable : mais la maniere est encore plus affligeante que le fait. Est-il possible qu'il n'y ait nulle espérance de raccommodement ? Tous les gens de bien y ont intérêt : le Roi se trouvoit par-là entouré de ce qu'il y a de meilleur à la Cour : & les voilà retranchés les uns contre les autres. Me. de Ventadour en mourra. Je ne puis vous dire à quel point cette affaire me touche, & en vérité, elle me touche trop. Voilà Me. de Parabere dans une entiere liberté ; Me. de Ventadour m'écrit d'une maniere fort tou-

chante , mais très-succinte : je ne reviens point de voir que c'est le maréchal qui rompt ce mariage. Je le lui ai vu desirer ardemment : & il craignoit qu'il ne se rompît par le défaut du tabouret. La lettre de M. le Duc du Maine ne m'apprend rien de bon , ni de mauvais. Votre amitié fait honneur à me. de Noailles , toute riche , toute grande dame qu'elle est.

## L E T T R E X C I X.

17 fev.  
1716. **E**ST-il vrai qu'un Espagnol , qui avoit épousé une fille de milord . . . , donne de l'argent à tous ceux qui veulent passer en Ecosse ? Je n'exclus point me. de Dangeau , je l'aime trop : mais je vois de grandes difficultés à nous joindre.

Je ne plains point me. de mailly de faire mauvaise chere : punition de l'avoir fait trop bonne : elle a de la pitié.

Notre supérieure a un neveu qui vient d'entrer exempt dans les gardes du corps par un procédé de M. de Charost , bien obligeant pour moi. Ce neveu a une compagnie à vendre dans le régiment de M. le Prince d'Espinoy , qui veut un homme de condition , & ceux-là n'ont point d'argent. Ce neveu présente le fils d'un président de Rouen , qui , jusqu'ici , n'a pu être agréé.

Je ne puis refuser une recommandation auprès de me. la Princesse d'Espinoi : car vous savez que souvent on aime mieux celle à qui on recommande , que celle pour qui on parle : & certainement j'aime mieux me d'Espinoi , que me. de Vertrieux : le neveu est homme de qualité , très-pauvre , & qui n'a de ressource que cette compagnie. M. le Comte d'Aubigné m'a bien dit des choses : on est fâché de les savoir , & encore plus inquiet , l'on ignore tout : vos lettres , ce me semble , font le milieu entre ces deux extrémités. Qu'est devenu le maréchal de Berwick ? paroît-il à la cour ? comment est-il avec la Reine d'Angleterre ?

On m'a dit que les Jansénistes font ce qu'ils peuvent pour gagner M. l'Evêque de Lisieux : me. de Dangeau ne le retiendra-t-elle pas ? Je crains pour les Brancas M. de Berwick : car il est fort du parti. J'ai toujours cru que me. la Princesse de Conti voudroit remplacer me. de Longueville : je desirerois de tout mon cœur de m'être trompée.

Mr. Vaudemont est-il à Paris , & en quel état ? J'ai reçu ce matin une lettre de M. le maréchal de Villars , qui me dit que vous l'avez empêché de venir. Je lui ai répondu que je vous en étois fort obligée : & du reste , je lui fais beaucoup d'honnêtetés : je le trouve heureux de s'éloigner de ce conseil.

Je viens de recevoir un courier de M. le maréchal de Villeroi , avec toutes ses justifications , qui me font voir qu'il n'y a point de raccommodement à espérer : il prend M. du Maine , Me. de Dangeau , & vous à témoin : je voudrois bien que cette affaire-là ne diminuât rien de l'amitié de Mrs. de Rohan , des Princesses Lorraines , & de Me. de Ventadour pour vous : car j'y compte fort , & que vous les trouverez les mêmes dans tous les tems. Mais que deviennent mes pauvres ? Mes amis m'intéressent : mais mes pauvres me touchent.

## L E T T R E C.

19 fev. **A**UTRE lettre de M. le Ml. de Villeroi , qui , malgré ses peines , a la bonté de me mander que le petit Roi s'est trouvé mal : cette nouvelle nous seroit venue par Versailles , & m'auroit plus inquiétée : ma tendresse pour cet enfant me dit bien toute celle que j'avois pour celui qui nous manque. J'apprends aussi que les affaires du Roi d'Angleterre sont en mauvais état : les pensées de Dieu sont différentes des nôtres.

Je commence à répondre à votre lettre. Je ne me souviens point du tout de mon favori M. le Duc de Fronzac : il est. . . . mais je tremble pour M. votre fils , & je

voudrois que ces malheureux jours fussent finis. Je n'entends pas parler de M. le Chancelier : il est sage , & ne veut pas se commettre : il fait bien qu'il est des exceptés , & pere temporel de St. Cyr : ainsi la porte ne lui en sera pas fermée. Il a une conduite qui ne lui donne point d'exclusion , & peut-être reviendra-t'on à sa bonne tête , quand on aura essayé de tous ces cerveaux brulés. J'aime mieux M. le Prince Charles , que M. d'Elbœuf : ainsi je trouve fort bon qu'il soit gouverneur de Picardie. Il y a long-tems qu'on m'a dit que M. le Prince d'Espinoi épousoit Mlle. d'Albret : que la belle-fille soit digne de la belle-mere ! Je plains Mlles. de Barneval , si elles perdent leur mere : je ne puis plaindre ceux qui meurent.

Le maréchal de Villars ne mérite-t'il point la lettre que je lui ai écrite ? je ne l'ai pas soupçonné d'être du nombre des courtisans qui se sont deshonorés , il y a six mois. \* Me suis-je trompée ? Je n'ai pas oui parler du mariage du Prince de Dombes , j'ai peine à le croire. Vous savez l'estime que j'ai toujours eue pour M. de Castries : dites-lui là-dessus ce que vous jugerez à propos , il n'est plus question de moi. Il est vrai que vous ne m'écrivez pas des choses fort agréables , ma chere nièce : mais ce seroit encore pis ,

\* En cassant le testament du Roi.

si vous ne m'écriviez pas du tout : car ce qui me reviendrait me mettroit dans de grandes inquiétudes : & je fais par vous la vérité : j'avoue qu'elle ne nous est pas favorable. Il me reste encor assez de sensibilité pour me réveiller souvent : & la seule envie de savoir comment les jours gras se sont passés par rapport à vous , me feroit envoyer mon courier. La pauvre me. de Barneval n'est donc pas assez heureuse pour mourir ! vous en avez usé , selon cette prudence que j'admire en vous , dans l'affaire de Mrs. de Rohan & de Villeroi. Ce dernier me paroît content de vous : je crains plus les courtisans que les auteurs. Je vois bien qu'il ne faut pas espérer un raccomodement. M. le maréchal d'Harcourt a raison de se tenir dans sa famille : la campagne vaut mieux que Paris. On me mande pourtant que les provinces sont dans une grande misère. J'apprends de mauvaises nouvelles du Roi d'Angleterre.

## L E T T R E C I.

D E M E. D E C A Y L U S.

27 fev.  
1716.

**C'**EST aujourd'hui la conférence : elle doit être décisive : le chancelier dit qu'il faut finir l'affaire , le regent , qu'elle l'est , & tout le reste , qu'elle ne le peut être. Bien des gens sensés ne croient point que

celle des Princes puisse être jugée : la requête, que les Ducs viennent de présenter, y jette un nouvel embarras, & fournit, ce me semble, un nouveau prétexte à M. le Régent : par-là, les Ducs se sont ôté le pouvoir de juger : ainsi, en tout, je trouve que cette requête est plutôt un bien qu'un mal. M. d'Argenson est mieux ; mais il a pourtant encore une petite fièvre qui le mine. Me. la De. de Noailles a un rhumatisme qui la fait beaucoup souffrir.

Le Cardinal de Polignac a reçu une lettre du Cardinal del Guidicé, qui lui mande pour nouvelle que Me. des Ursins vient en France, apparemment pour quelque chose de bien important, puisqu'on envoie un si grand personnage. Que dites-vous de l'effronterie de cet Italien ?

Je suis un peu lassé : il n'y paroitra pas demain ; mais je vous ai laissé bien abattue, ce me semble : ce qui m'inquiète bien davantage.

---

## LETTRE CII.

DE ME. DE MAINTENON.

**J**E n'écrirai point aujourd'hui à M. le D. <sup>27 fev.</sup> du Maine par discretion : il ne faut pas <sup>1716.</sup> abuser de la bonté qu'il a de m'instruire de tout ce qu'il m'est nécessaire de savoir pour

me réjouir , ou pour m'affliger. Il y a tant de mesures à garder que l'on ne fait que dire. Le petit mot de M. de Dangeau m'a fait plaisir : je n'en ai point de plus grand que d'être en commerce avec ceux qui ont aimé le Roi : il en coule quelques larmes , mais elles sont plus douces que celles qu'on verse sur l'ingratitude des courtisans.

St. Cyr ne me fournit rien pour remplir mes lettres : nous n'y entendons parler que de maladies. Je voudrois soulager mes pauvres ; mais je n'ai point d'argent. Je suis toujours dans l'incertitude , quoique j'aie fort à me louer du traitement qu'on me fait : je ne laisse pas d'être inquiète pour St. Cyr : les peines suivent par-tout. Il est triste de dépendre de gens qu'on n'aime point. Le sort du Duc du Maine me prouve que j'ai bien fait de ne m'être pas élevée.

---

### L E T T R E C I I I.

8 mars  
1716. **J**E commence , dès aujourd'hui , à vous répondre , ma chere nièce , & par un article que je pourrois oublier : c'est la lettre que j'ai reçue ce matin de M. de Murçai , qui veut que j'écrive à M. le Régent . ou du moins au Duc de Noailles pour le pèiement de la pension de ses enfans. Je vous prie de lui dire que je ne puis faire ni



l'un ni l'autre , & qu'il ne me faut plus compter. Puisque vous êtes en commerce avec M. de Frejus , remerciez le de ce qu'il m'a envoyé : dites lui que jè me tiens trop honorée de son commerce pour le céder à Mlle. d'Aumale , & que je suis fâchée de ne le pas voir ; mais je crains fort que l'année ne passe avec la petite vérole. Vivez de bonne heure en vieille , comme j'ai fait , & vous vivrez aussi long-tems que moi. Je suis bien aise de la maniere dont M. votre fils en use avec vous : il ne fait que son devoir ; mais qui est-ce qui le fait ? que tant de vertus ne soient pas inutiles ! Les enfans des hommes auroient grand tort de faire du mal à celui que vous nommez Abel : car il n'en voudroit faire à personne. Où ira-t'il ; si la Lorraine n'ose le garder ! L'Archevêque de Rouen est comme Job ; affligé dans son corps , réduit dans son lit , affligé dans son cœur par l'état de la religion , & de la perte que nous avons faite , insulté par tous ceux du parti , vilipendé en pleine audience , pour un procès qu'il ne peut perdre , mais qu'on veut plaider pour le traiter de calomniateur. L'affaire du premier Président sera un surcroit de douleur. Il me paroît que les Prélats , qui soutiendront le bon parti , voudroient que M. le C. de Rohan ne s'éloignât point : il ne peut pas faire

ce qu'il feroit s'il étoit de l'Eglise de France : mais il parlera au Régent avec plus de poids, d'autorité, & de facilité. Il soutiendra M. le C. de Biffi & tous les autres : son nom & son mérite sont d'un grand poids. Si j'osois le prêcher, je lui dirois qu'il faut joindre à ses talens la pieté qui les fait valoir.

9 mars

Je voudrois savoir les démêles de votre frere, & de votre neveu : je serois bien fâchée qu'ils dégénéraissent du courage de leurs peres.

Soiez ferme dans le dessein de ne point augmenter votre dépense, & d'arranger l'avenir : ce n'est que la vanité qui nous porte à vouloir tant de choses : le nécessaire, même abondant, ne va pas loin. Tout ce que votre philosophe voit & entend doit le confirmer dans sa résolution : la durée en fera le mérite devant les hommes. Dieu veuille la rendre-utile au salut ! Je suis bien aise que l'état de M. Desmarets ne soit pas si mauvais qu'on l'avoit dit : celui de M. le Duc du Maine trouble fort mon repos. S'il est vrai que Me. la Duchesse & M. d'Antin gouvernent M. le Duc, notre Prince sera à plaindre. Sans être habile en politique, j'ai bien compris que la tranquillité des Anglois seroit mauvaise à tout le monde : mais la nature de leur gouvernement me fait espérer que ce repos sera bientôt troublé.

10  
mars

J'ai reçu ce matin une lettre de M. le Ml. de Villeroi , qui me paroît auffi affligé que les premiers jours. St. Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi : on ne péie d'aucun côté , & la dépense journaliere est forte : on ne subsiste que par le crédit , aquis en péiant comptant. Il m'est revenu que dans le conseil des finances , où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roi a donnés aux demoiselles qui sortent , Fagon s'étoit récrié en disant qu'un régiment en subsisteroit. Oui , s'il étoit question d'établir St. Cyr ; mais bâti à la satisfaction de toute la noblesse de France , il doit être sans doute soutenu. Vous voyez , ma chere nièce , que je ne manque pas de peine : je serois bien fâchée que ce propos revint au pere Fagon.

Je suis en peine de M. de Guignonville : vous connoissez mon imbecillité sur les affaires : & vous savez auffi que je ne vivois pas pour moi : de sorte que je ne fais déjà où j'en suis. Ce détachement de tout m'attire aujourd'hui bien des peines : cependant je ne m'en repens pas.

## L E T T R E C I V.

15 av. 1716. **T** O U T ce qui me plaît à vos soupés chez vous , est l'intérêt de la De. de Noailles , que vous accoutumez à la bonne compagnie ; du reste je ne crois pas que vous y soyez à votre aise , & la dépense & le désordre me font de la peine. Que deviennent à tout cela vos deux enfans ? Le Maréchal paroît bon & fidele ami ; mais je le crois tyrannique.

Je consens au voiage du C. de Rohan , par la raison du retour en cas de besoin : je crains bien même qu'on ne le fasse pas revenir. Il me semble que ce tems est toujours rempli de parties de plaisirs : la belle saison , la sortie du carême inspirent quelque joie. Me. la Ferté est bien propre à inspirer le silence aux gens sensés. La promenade au bois de Vincennes est encore des maisons dont vous me faites souvenir. Je tâcherai de profiter pour M. du Maine des choses que vous & d'autres m'apprenez. Le paquet de M. de la Haye est mauvais : je ne le crois pas capable de l'avoir imaginé pour vous plaire à Me. de Berri , mais bien d'être entré dans quelque politique de Me. d'Orleans , qui dans de certains tems ménage sa fille.

Il faut donc aimer les quiétistes : je le veux bien. M. le Chancelier ne trouve pas l'état mal gouverné : il espère de la chambre de justice : il n'est pas engoué de sa faveur : il me parut assez tranquille , & toujours sage. J'approuve fort un remerciement à M. d'Antin : il est , comme tous les autres , composé de bon & de mauvais.

M. le Chancelier ne me dit rien de la noblesse.

M. le Curé de Sr. Sulpice seroit une grande perte. Me. de Ventadour m'écrivit une grande lettre sur la merveilleuse représentation du jeune Roi , & trouve qu'il ressemble à celui que nous pleurons. Je ne puis croire que sa santé ne soit pas intéressée à de si longues contraintes.

La Reine d'Angleterre sort d'ici : vous <sup>16 av.</sup> vous doutez bien que cette visite m'a fait plus d'honneur que de plaisir : elle étoit précédée de celle de me. d'Havrincour , qui m'a bien fait pleurer nos pertes ; elle y est si sensible , que mon amitié pour elle en est augmentée.

Vous savez qui j'ai vu : il y eut des tems où je me trouvai fort bien avec M. de Frejus : il y en eut d'autres , terribles par rapport à la religion : mais je n'aurois pas été malade , si j'en étois demeurée à lui : les larmes , que je versai avec me. d'Aussy ,

me donnerent une douleur de tête dont je ne suis pas encore remise. J'attends demain M. le Duc du Maine , & sa conversation me fait peur. Adieu , ma chere nièce , jusqu'à lundi , si quelque contradiction nouvelle ne s'y oppose pas.

## L E T T R E C V.

D E M E. D E C A Y L U S.

3 mai. 1716. **V** O U S ne voulez point , à ce que m'a dit M. le M<sup>r</sup>. de Villeroi , que j'envoie à St. Cyr ; mais vous voulez bien , ma chere tante , que je profite des occasions qui se présentent : celle de M. de Frejus me fait plus de plaisir qu'une autre , parce qu'il vous dira des choses agréables du jeune Roi ; mais l'Eglise vous ferrera le cœur.

Il y a bien du bruit dans la maison de Conti : la mere a dit à son fils des choses , qui la font blâmer de tout le monde : on est bien à plaindre d'avoir tort avec de telles gens. Les portes du Luxembourg fermées revoltent tout le quartier , & raniment les feseurs de chansons. Mais ce qu'il y a de pis , c'est que la chambre de justice ne produit encore rien , & qu'on ne fait ce que devient l'argent qui a été porté à la monnoye : tout le monde , au moins ceux que je vois , est dans un état si souffrant , que

la vie en devient triste de plus en plus. C'est demain la nôce de nos Rohans, que je ne prends point du tout à cœur. J'apprends que M. le ml. de Villeroi vient de partir tout à l'heure pour aller à St. Cyr : que de choses il vous dira ! il se soulagera , & vous accablera : pourvu encore , qu'il ne nous aille pas donner un accès de fièvre ! Passons vite au curé d'Avon , que je vis l'autre jour avec grand plaisir : ne le verrez vous point aussi ? ou ne l'avez - vous pas déjà vu ? il ne dit rien de triste , il me paroît même que nos amis sont riches : ils le sont en effet , puisqu'ils ne desirerent rien. Nous avons eu un accident , qui a été réparé par le sacrement , & qui n'est pas même arrivé à une de nos néophites.

Le vieillard de la De. de Noailles est mort , le même jour que son argent est fini. Me. Fagon est morte subitement : M. son mari l'a appris d'une façon qui devoit le tuer. On lui tait ce coup de foudre : on le laisse aller jusqu'à la porte de la chambre : là , on l'assomme de ces mots : *Madame est morte*. Il fut saisi : il se porte mieux. Adieu , ma chere tante , je vais me coucher à votre intention.

## L E T T R E C V I.

D E M E. D E M A I N T E N O N.

*4 juin*  
*1716.* **J**E suis bien fâchée de la maréchale d'Harcourt pour les familles qu'elle afflige.

Il faut espérer que de l'extrémité, où est l'affaire de l'Eglise, naîtra quelque changement : ou bien il faut se préparer à un schisme : la proposition d'aller à Maintenon est impraticable. Paparelle est très-criminel : & les exemples sont nécessaires : cette affaire-là ne m'agite point. J'ai bien cru que l'état de la M<sup>le</sup>. d'Harcourt vous affligeroit & vous occuperoit : je crains fort qu'elle ne soit morte. Je partirois pour Constantinople, comme votre fils, si j'avois quelques années de moins.

*4 juin* Je ne manquerai aucune occasion de concilier les personnes dont nous desirons l'accommodement : mais il me semble que Me. de Ventadour a raison de ne pas vouloir se séparer de Mrs. de Rohan. Vous prenez un bon parti sur les pensions : votre sagesse est un grand trésor : c'est la maudite opinion, qu'il faut faire comme les autres, qui a tout perdu. On nous mande que les portes du Luxembourg n'ont été fermées que parce que vous vous y promeniez trop tard : n'estimez-vous pas, après cela, nos nouvellistes ? je ne vous reconnois pas à cet exercice outré. Me.



la Pr. de Conti a toujours été du parti : elle se contraignoit pour le Roi, & le trompoit : je ne lui ai jamais donné le plaisir de croire qu'elle me trompât aussi, quelque parole qu'elle eût donnée en ma présence. Je lis avec plaisir le journal de M. de Dangeau : j'y apprends bien des choses dont j'ai été témoin, mais que j'ai oubliées. Personne ne contribue plus que vous à mon amusement, ma chere nièce : vous me mandez de vos nouvelles & de celles de nos amis : vous faites mes commissions, sans en paroître fatiguée : que me faut-il de plus ? J'apprens que la M<sup>le</sup>. d'Harcourt est morte : j'en suis bien fâchée pour deux familles, qui méritoient d'être heureuses.

Je vis hier M. le Duc du Maine moins 6 juin  
abatu de corps & d'esprit, mais avec tout l'ennui de la plus triste vie. Je n'ai point trouvé la Reine aigrie contre Bolingbroke : elle ne le soupçonne pas de trahison. J'espère que j'embrasserai bientôt ma fausse nièce, (*Me. de Caylus*) ce qui ne me fera pas indifférent. Entre vous & moi, M. & Me. Desmarests veulent me voir, & je ne le veux pas : soutenez-moi bien sur la retraite : un autre parti seroit ridicule. il ne me convient de m'exposer, ni aux faux empressements des heureux, ni aux ennuis des disgraciés, ni aux murmures des mécontents, ni à la curiosité des indiscrets.

H 3

8 juin

Il est vrai , Madame , qu'il n'y a pas grand'chose à répondre sur votre lettre : mais on doit être content , le jour qu'on n'apprend rien de fâcheux : il est encor vrai qu'on craint tout pour le lendemain : car il me semble que tout est disposé pour quelque événement terrible sur les affaires de l'Eglise. Je vous plains le jour que vous irez faire votre cour à Me. de Berri. On dit que tout augmente de prix , depuis ce qui s'est fait sur la monoye : ainsi l'un revient à peu près à l'autre. Beaucoup de gens disent que la suppression des billets sera toujours un bien : mais est-on assuré qu'on n'en remettra pas , si l'on en espere la moindre utilité ? Je vous prie , ma chere nièce , de demander , de ma part , à notre Ml. d'obtenir de Me. la De. de Ventadour les entrées libres chez elle pour Me. d'Haussy : rien ne peut lui faire plus d'honneur dans le monde : mais rien aussi ne peut lui nuire davantage que de ne les pas avoir. Si Me. de Villefort n'a pas sçu se les conserver , c'est son affaire : mais cette pauvre petite femme ne doit pas en pâtir. Je répondrois que Me. de la Lande n'en sera pas fâchée : Me. d'Arcy ne sera peut-être pas de même : démêlés d'enfans , qu'il faut compter pour rien : je suis persuadée que ma priere ne sera pas desagréable à Me. de V. La misère de Me. d'Haussy

m'attendrit tous les jours pour elle : nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renversés, & renversés si promptement.

## LETTRE CVII.

N'EST-IL pas vrai, ma chere nièce, <sup>19 juin</sup> que nous fûmes plus affligées de nous <sup>1716.</sup> quitter, que nous n'avions eu de joie de nous voir, quoique j'eusse passé une journée entiere dans la même place, sans en sentir la moindre lassitude, si ce n'est d'avoir un peu trop parlé, dont je suis desaccoutumée.

Je vis hier Me. la De. de Chevreuse, qui me donna un grand mal de tête: je la trouvai toujours la même : elle me dit mille choses, obligeantes de la part de Me. de Levy qui me touchèrent : mais je n'y répondis point, voulant oublier tout & être oubliée : elle me dit ce que M. le Duc veut faire demain contre M. le D. du Maine : ce qui n'a pas peu augmenté le mal de tête de cette nuit. Je voudrois bien ne me plus souvenir de ce que j'ai laissé à la cour : c'est trop d'en avoir les agitations avec l'ennui de la solitude. Les *Mémoires* de M. de Dangeau m'amusent très-agréablement : c'est dommage qu'il n'écrive pas aussi lisiblement que nous ! Je ne crois pas qu'il y ait de mal à me les faire lire par mlle. d'Aumale :

elle voudroit en extraire ce qui me regarde & quelques autres articles. Je m'adresse à vous pour en demander la permission, afin qu'il la refuse plus librement, s'il le  
20 juin) juge à propos.

Vous savez que notre chere Dauphine disoit que Me. d'Harcourt ressembloit à la vertu : vous voiez qu'elle soutient en tout ce personnage : M. d'Harcourt est trop heureux, si Dieu lui fait miséricorde : que feroit-il sur la terre ? Remerciez bien M. de Dangeau de la permission qu'il me donnera sur ses *mémoires* : ils sont si agréables, que j'ai tout lu : vous entendez ce que cela veut dire. Ne s'est-il point trompé, quand il dit que feu M. le Duc tenoit une boutique ? je ne me souviens point de lui dans nos plaisirs ; mais comme il a écrit tous les jours, il est plus aisé que je me trompe que lui : il m'écrit quatre mots fort galans : il y a long-tems que je n'avois oui parler de la beauté de mes yeux : je les ai encore assez bons pour vous écrire souvent.

9 juil. Me. la Princesse aura de la peine à faire huit lieues pour me voir : ne fait-elle pas : qu'il ne peut y avoir aucune utilité à ce qu'elle me dira ? J'ai vu M. le D. du Maine, qui me paroît toujours moins effréyé que moi sur ce qui le regarde : je ne l'ai pas trouvé fort vif sur l'affaire de M. de

Berwick. Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin des vers de Geneve à la Sorbone : ils sont très-mal copiés : & il y manque même un vers entier : du reste , ils sont assez jolis, Les *mémoires* m'amusent toujours. Voilà donc la guerre de l'Empereur avec le Turc déclarée ! je voudrois que M. votre fils y fût avec quelque inspecteur , ce qui est difficile. Vous ne manquerez pas d'expédiens pour tromper Me. de Mailly : il vaut mieux s'en servir que la laisser dans le besoin. Vous êtes trop aimable pour ne pas voir , qu'il ne convient pas à une personne retirée , & retirée pour de si bonnes raisons , de passer sa vie à concerter des rendez-vous : quand le jeune Roi aura des hommes , on fera moins empressé à me voir.

## R E P O N S E.

Je vis hier une lettre de M. de Châlons votre ami , qu'il écrit à un des siens du Parlement de Dijon , qui me paroît si bien , que je ne doute pas qu'elle n'ait votre approbation. Je vous l'enverrois , si je pouvois imaginer qu'il ne vous l'eût pas envoyée lui-même. Les zélés du parti sont bien animés contre l'auteur des vers que vous avez lus , & prétendent que c'est un homme à pendre. Pour ceux de leur libelle , ce sont des saints qu'il faut cano-

niser : ainsi de tout. Vous donc , ma chere tante , qui ne vous ressentez en rien de la corruption du siècle , ne condamnez pas à la peine d'un exil insupportable une petite nièce qui ne l'a pas mérité. Vous aurez aujourd'hui le Maréchal de Villeroi , qui ne vous laissera rien ignorer. Je n'ai donc ma chere tante , qu'à vous donner le bon jour , & vous dire que j'envie tout ce qui vous voit.

## L E T T R E   C V I I I .

11 juil  
1716.

**V**OUS êtes trop prudente pour écrire en Espagne , ni pour en rien recevoir que vous ne puissiez afficher : il me semble que c'est l'endroit délicat , & on ne cesse de dire que toutes les lettres sont ouvertes. Non , vous n'avez point l'air d'une plaideuse ; mais vous ne pouvez trop penser à vous procurer du repos pour l'avenir : car il vient un tems , où tout nous manque. On nous assure que la chambre de justice finira bientôt par des taxes sur tous les financiers , & qu'il n'y a que ce moyen pour avoir de l'argent & pour établir le commerce. Les espérances sur les affaires de la religion ne sont pas bonnes : Dieu nous abandonneroit-il ?

Je n'ai rien à dire sur Me. de Maisons : ce qui s'est passé sur son mari n'est pas

glorieux à sa mémoire : je ne sçai s'il est public : notre Chancelier y fait un beau personnage. Il faut suspendre son jugement sur la chambre de justice , & en juger sur l'événement. Vous êtes excessive dans vos présens , ma favorite en est charmée. On attend avec impatience la vraie nièce : on croit que c'est une nation qui donne toujours : on en sentira la différence , & moi aussi.

Me. de Dangeau m'a envoyé ce matin un mémoire de M. du Maine , très-bien fait , ce me semble ; mais que servent les raisons contre un homme , ( *M. le Duc* ) qui dit qu'il a une aversion pour ce pauvre Prince , comme on en a pour certaines bêtes ?

En vérité , ma chere nièce , je ne saurois <sup>3 juil.</sup> croire que vous ne renonçassiez de bon cœur au plaisir de me voir , si vous pouviez comprendre ce que je souffre des visites que je reçois. Elles sont mauvaises à mon salut , à ma faute , à mon repos , à ma conduite : les conversations ne sont pas agréables , & l'on entend toujours recommencer ce qu'on voudroit ignorer : & les nuits sont cruelles.

M. le Ml. de Villeroi a bonne opinion de la chambre de justice ; mais il ne croit pas qu'elle finisse si tôt.

## L E T T R E   C I X .

21 juil **M.** Couturier passe , ce me semble , pour fort honnête homme ; mais je crains qu'il n'ait pas de fonds. il me paroît qu'on est plus déchaîné que jamais contre la chambre de justice : on criera toujours , tant qu'on ne verra point d'argent.

J'attens avec impatience le troisième livre des *mémoires* qui m'amusent si fort , mais que je lis trop vite. Je voudrois fort que me. d'Orléans fût bien : & tout cela par rapport à me. du Maine , dont l'état me déchire le cœur. Mr. de St. Sulpice ne profitera pas beaucoup , à ce que je crois , de son zèle pour la sainteté de M. le Duc , qui ne me paroît pas fort touché des bonnes œuvres. Je plains fort M. Chamillard : & je lui ai écrit , quoique je ne me croie pas trop bien avec lui.

M. le Ml. de Tessé m'écrit une lettre de trois pages , pleine d'esprit , de sentimens , de délicatesse : & tout cela , pour nous demander de ne point envoyer de demoiselle de St. Cyr à une place de régale dans une abbéie qu'il vient d'obtenir pour une de ses parentes : j'aimerois mieux y paier sa pension , que d'écrire de si belles choses.

22 juil Je n'imagine point de fin dans les



affaires de l'Eglise que par la retractation, ou la condamnation de M. le C. de Noailles : la premiere lui seroit honorable aujourd'hui : il a reçu assez d'encens : tout autre accomodement ne sera point , ce me semble , avantageux à la religion , & n'empêchera pas les progrès du jansenisme.

## LETTRE CX.

**J**E commence à repondre à la derniere gazette : la longueur me met dans la confusion , mais c'est le plus agréable supplément à l'absence. Plus j'ai pensé à Mlle. de Courcillon , plus j'ai trouvé que je ne devois pas m'en charger , quand j'autois une chambre à lui donner. M. le M. de Ville-roi est bien malheureux de ne pouvoir aimer qu'un objet inaccessible ! Il m'a proposé de parler pour votre pension : je l'ai prié d'attendre, dans la crainte qu'il ne gâte quelque chose , & qu'il n'y ait quelque tracasserie entre le D. de Noailles & lui par M. le D. d'Orléans : on voit bien des moyens pour gâter , & nul pour réussir. Je n'espere aucun accomodement aux affaires de l'Eglise. On m'a dit , ce matin , que la chambre de justice finira dans deux mois : je ne le crois pas. Il est , ce semble , encore plus difficile de finir les affaires des Princes : on

dit que M. le comte de Toulouse veut bien céder quelque chose pour la paix, parce qu'il est sage, & que M. le D. du Maine tient ferme à ne rien céder : ce qui en lui s'appellera foiblesse. J'ai vu Blouin, ce matin, qui m'a fait souvenir de l'empressement avec lequel M. du Maine vint au levé du Roi à la mort de M. le Duc, pour parler en faveur de celui qui le persécute à présent : on ne comprend pas en effet le sujet de sa haine : je la pardonnerois au prince de Conti, qui a souffert réellement de la prévention du Roi contre les Princes du Sang : mais M. le Duc a tout ce qu'il a pu désirer, & avant de l'avoir demandé. Le Régent est incompréhensible de ne les pas remettre à la majorité : il ne décideroit rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence, que de l'être de son consentement : je ne crois point qu'en cela vous le trouviez déraisonnable. Le grand-prieur a beaucoup d'esprit : je ne suis pas surprise qu'il ait bien parlé. C'est dommage que la disgrâce d'Alberoni n'ait pas été plus longue ! On m'a expliqué les lettres de rédimens, en faveur de l'ancienne catholicité : ils ont raison. Il n'est pas nécessaire, ma chere nièce, de vous dire qu'il ne faut pas qu'il paroisse que je dis un mot sur les Princes, non que je me cache d'être dans

les intérêts des nôtres : mais on pourroit dire ce qui ne leur conviendrait pas. Me. de Simiane ne vous pardonnera jamais votre changement : Dieu veuille le récompenser ! Vous soutenez présentement la foi que vous avez combattue. Rien n'est plus raisonnable que ce que vous me mandez de me. de Dangeau à l'égard des chevaliers de St. Lazare : elle est charitable , & les pauvres Goulhers lui ont toujours fait pitié. On ne peut trop estimer M. de la Feuillade sur son procédé avec M. de Camillard. Quand il seroit vrai que les préventions de M. le C. de Noailles seroient sinceres , je ne comprends pas comment il se pardonne d'anéantir l'épiscopat.

Bon jour. On m'assure que la paix avec le Turc se fera bientôt. A l'égard de votre fils , attendez le tems des reflexions , qui , je crois , viendront tard dans cette tête-là. 6 août.

me. de Ventadour , prête à quitter le Roi , me veut parler sur son éducation. On dit , mais c'est peut-être dans le parterre , que M. Desmarets rentre dans les finances , qu'il sera contrôleur général , & le D. de Noailles , sur-intendant. Tout ce qu'on dit d'Espagne est affreux : il y a sans doute de l'exagération.

## L E T T R E C X I.

30 août  
1716.

UN messager de M. le D. du Maine interrompit hier au soir ma lettre : vous croiez bien, ma chere nièce, que la sienne ne m'inspira pas de gaieté : elle ne m'apprit pourtant rien de nouveau. J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendroient pas contre M. le Duc, ni les Edits du feu Roi contre le Parlement, qui se fait un honneur & un plaisir d'anéantir ce qu'il avoit enrégistré : il faut attendre un tems plus favorable. Je voudrois bien savoir, par où les amis de M. le Duc soutiennent ce qu'il fait contre ses plus proches parens, & contre les intentions de son bienfaiteur, sans qu'il puisse lui en revenir ni gloire, ni utilité. Votre ami, M. de Valincourt, est-il bien à son aise entre M. le . . . son intime, & son maître (*le Comte de Toulouse*), dont cet intime se déclare l'ennemi ? Comment peut-on blâmer M. le C. de Toulouse d'avoir été au Parlement, n'étant point parent ? Le D. de Noailles a un grand courage : Dieu veuille le benir ! je n'entends point parler de lui. Les Jésuites sont accoutumés aux révolutions, & se tireront de celle-ci comme des autres. Je croiois que M. le Chancelier avoit empêché l'établissement des

anabatistes : & je savois la conduite de M. de la Houffaye : toutes les erreurs sont indifférentes à ceux qui ne sont pas bons Catholiques : vous voyez ce que deviennent les objets de votre admiration. Je n'ai pu lire , sans étonnement , la docilité de M. le D. d'Orleans pour le Parlement : il pourra s'en repentir. Je suis moins surprise du retardement de M. le C. de N. : il ne s'est jamais démenti là-dessus. Je suis bien fâchée de l'état de Me. de la Vrilliere , pour lequel on doit craindre jusqu'à la fin : je suis plus indifférente sur celui du Prince de Conti.

Me. de Dangeau a une humeur merveilleuse : & il falloit d'aussi grands malheurs que les nôtres , pour lui ôter la joie : elle la retrouve à sa campagne , parce qu'elle n'y voit personne. Je plains plus Me. de Pompadour que Me. d'Elbœuf. La présence de M. le C. de Rohan ne peut être que bonne : il fortifiera & consolera le bon parti ; mais il n'y aura pas d'accommodement : & je ne fais si l'on doit en desirer un mauvais. Redonnons à notre commerce son ancienne liberté : le Régent a bien autre chose à faire qu'à lire nos lettres !

Rien n'est plus ennuyeux que ces visites *le 30* qui filent : on s'ennuie moins quand on n'*at-au soir* tend personne. Il y a bien des heures dans le jour , où Me. la Princesse d'Espinoi voudroit être avec vous.

Me. la De. de Sforce n'est point propre à égaier un repas : son fort est le raisonnement. Le Prince de Conti ne mourra point : on dit à Paris qu'il a forcé Me. sa femme de s'enfermer avec lui. Pouvois-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris , ma chere nièce ? j'admire les louanges qu'on me veut donner là-dessus : me voudriez-vous à Paris , recevant des visites ? je jouerois là un beau rôle.

31 août J'attends demain M. l'Archevêque de Rouen , qui me confiera ses peines sur l'état de l'Eglise : tout ce que je vois me parle de ses malheurs.

M. le D. du Maine sort de ma chambre , sensible comme il l'est en tout , mais rien moins que foible : jamais conversation ne fut plus triste & plus courageuse. Adieu , je suis poursuivie en quelque lieu que j'aïlle : je suis née pour mourir des maux d'autrui. Je finis hier ma journée par les matines pour le service du Roi : jugez de l'état où je suis.

## L E T T R E C X I I.

2 sept. 1716. C'EST quelque chose que M. le D. n'ob-  
 tient pas de précipiter son affaire : il  
 peut arriver bien des choses avant la St.  
 Martin : j'ai de la peine à comprendre un  
 accomodement. Je n'ai point douté que

M. le Prince de Conti ne se tirât de la petite verole : la mort n'en vouloit qu'à ceux qui nous étoient chers. Me. de la Vrilliere sauve-t'elle sa beauté avec sa vie ? il me semble qu'elle n'en abuse point. Ne soiez point en peine de moi : qu'ai-je de mieux à faire que de languir ?

Vous passez trop légèrement sur le D. de Noailles : quand vous dites qu'il a besoin de courage & d'expedients : son état est-il empiré ? La disposition de M. d'Elbœuf en faveur de Mlle. de Noailles est admirable , & mérite tout ce qu'on en dira. Si elle vit encore , & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes complimens , dites lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisans qui auront cette foiblesse ; mais s'il en échape quelqu'un , au nom de Dieu , qu'il ne vienne pas me remercier. L'état de Me. d'Elbœuf est assez touchant pour exciter l'éloquence que Me. de Pompadour a héritée de M. son Pere.

J'appris à Me. de Dangeau le personnage 3 *sept.* de M. de ... dans la proposition des anabaptistes : elle a peine à croire qu'il ait tort.

La journée d'hier ne se passa pas si agréablement entre Me. de Dangeau & moi , que la soirée du jeudi : elle me fit le matin un long éclaircissement sur le jansénisme , dans

lequel elle me montra tout ce que j'avois cru voir en elle ; il n'y a point de jansénistes : c'est un prétexte pour persécuter les plus honnêtes gens : leurs mœurs sont respectables : le contraste de M. le C. de Noailles & de M. le C. de Rohan n'y fut pas oublié : tout ce que nous appellons le bon parti vouloit plaire au Roi par intérêt, &c. Voilà ce qui fut amplement traité entre nous, & fort franchement de part & d'autre : elle dit avec raison que les femmes ne devoient point se mêler de parler là-dessus, & qu'elle n'y vouloit point entrer. Nous nous séparâmes pour aller à l'Eglise : nous dinâmes, & nous entrâmes dans une autre conversation sur l'affaire des Princes : elle a une grande estime pour la fermeté de M. le Duc, & croit qu'il seroit capable de bien gouverner. Nous finîmes par des propositions de venir passer quelques jours ici, dont la plus sensée fut de vous mettre dans ces beaux greniers qui ne peuvent être remplis, & qui en effet sont très-vuides. Elle me poussa à bout sur tout cela, & je demeurai si épuisée, que je n'ai presque pas dormi. Au premier mot que j'en dis à Mlle. d'Aumale, elle me répondit qu'elle s'étoit aperçue, dans ce qu'elle avoit eu à traiter avec me. de Dangeau, qu'elle ne revient jamais de ses idées. Il ne faut donc plus dis-



puter , ma chere nièce , mais vous conformer par amitié à mes raisons , ou à mes bizarreries. Je vous prie donc de venir ici le moins que vous pourrez , de m'avertir quand vous y viendrez , & de ne plus dire un mot pour obtenir la permission d'y coucher.

Je suis bien fâchée de voir la conduite que la De. de \*\* tient avec son mari , qui la rendra très-malheureuse à l'avenir : Je fais tout ce que vous avez fait pour la rendre raisonnable. Vous m'avez si bien mise dans les intérêts de M. de Levi , que je suis fâchée du dégoût qu'on lui donne , en mettant le Comte d'Evreux au conseil de guerre.

---

### LETTRE CXIII.

N'ALLEZ pas croire que les disputes , <sup>6 sept.</sup> dont je vous ai rendu compte , aient <sup>1716.</sup> mis la moindre froideur entre Me. de Dan-  
geau & moi. Je lui répondis , ce me semble , avec beaucoup de douceur sur le jansénisme : & les instances , qu'elle me fit pour demeurer ici quelquefois , étoient accompagnées de tant de tendresse , qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touchée. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant de gout & d'amitié pour une personne , qui ne peut plus être qu'un objet de pitié , de

dégout , & de tristesse. Dites lui , je vous prie , que je viens de recevoir une lettre d'elle , datée du 25. d'août , fort longue , ce qui ne lui arrive pas souvent , & toute remplie d'agréments , ce qui lui arrive toujours. Elle me propose , pour mon amusement , de lire quelques histoires divertissantes , & m'assure que tout me seroit permis en l'état où je suis : je le voudrois bien , & n'en ferois point scrupule : voyez ce que vous pourriez me prêter , ou acheter : consultez vos lecteurs : car il me semble que vous avez des amis de toute espèce.

8 Sept. Vous êtes plus vive que moi sur le jansénisme : je vous le pardonne : il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. Il est vrai que la conformité des sentimens augmente bien l'amitié : je l'ai éprouvé en vous : & la manière , dont vous êtes , me doit consoler sur me. de Dangeau. On m'a dit que M. le D. de Noailles & Me. la Mle. d'Estrées ont donné des soupés au Régent , dont la De. de Noailles n'a pas été : je m'en suis réjouie : c'est le meilleur personnage qu'elle puisse faire : & si c'est le Duc qui l'exclut , c'est la meilleure preuve qu'il puisse lui donner de son estime ; mais pour un homme , chargé d'un fardeau si pesant , il donne bien du tems à ses plaisirs. J'ai de l'inquiétude sur lui. Il me semble que

les choses ne se racommodent pas : & je trouve qu'on l'espère moins qu'on ne fesoit , il y a trois mois. Je crois , comme M. le C. de Rohan , que son voiage sera inutile.

M. le maréchal de Villeroi me parla de lui de la maniere la plus obligeante : je vous le dis sans dessein : car il ne me paroît pas que cette affaire se puisse renouer , non plus que les autres : il n'a pas manqué de me dire , que si M. le C. de Noailles ne finit , il sera ôté du conseil de conscience.

Je ne suis jamais pressée du retour du messager : les nouvelles , qu'on reçoit de Paris , ne réjouissent point les solitaires. J'attends M. le Duc du maine : ce sera sa quatrieme visite dans cette semaine : je ne puis me croire retirée. Je reconnois bien le P. de la Tour \* à ce que vous m'en mandez : il a toujours donné des conseils très-sages , mais peu suivis.

---

## LETTRE CXIV.

**M.** le Duc du maine sort de ma chambre : je l'ai trouvé le même , persuadé qu'il ne faut pas se dégrader , de son consentement , mais souffrir ce que la loi du plus fort voudra faire , & y revenir en

\* Général de l'Oratoire.

tems & lieu. Je n'entens pas l'endroit de votre lettre, où vous dites qu'ils ne pourront revenir, s'ils ne se laissent condamner : c'est un raisonnement tout contraire : la défense n'empêche pas l'oppression. le prince de Rohan a répondu en honnête homme : on est étonné d'en trouver encore. Jamais le Régent n'a eu une volonté si ferme que nos Mrs. d'Antin & de Torcy. On dit que M. le Duc d'Orleans répond que les affaires de l'Eglise seront finies dans ce mois-ci, & qu'il n'y a rien à craindre du côté de Rome.

12 sept. J'ai passé une mauvaise nuit, & pour me reposer, je dis que je suis en retraite, afin de n'être point interrompue ; mais les méditations sur toutes les choses, dont on me parle, sont bien terribles. Que vous avez raison, ma chere nièce, de vous récrier souvent sur les défauts des hommes ! Conservez bien M. de Frejus, s'il est tel que vous le croiez : car, sous ce regne, on aura besoin d'un homme de ce mérite & de ce caractère. M. le Duc du Maine me parut bien content de M. son frere & de M. la De. d'Orleans ; mais que peuvent-ils, que s'affliger ensemble ? De la maniere dont on m'a parlé ces jours-ci, M. le Duc de .... est dans les plaisirs de son maître, & s'y conforme en tout. Si  
le

le Roi d'Espagne maigrit & part de cette maniere-là, il sera difficile de ne pas soupçonner Alberoni.

Lisez, je vous prie, la lettre de la demoiselle de St. Cyr : je n'ai pu refuser ce mouvement de vanité pour l'éducation d'ici : mais à ce qu'elles vont trouver dans le monde, que leur servira-t'elle ?

### LETTRE CXV.

JE vous envoie la petite mignature que <sup>14 sept.</sup> vous desirez : comme elle est de mon <sup>1716</sup> invention, je la trouve fort dévote : il faut s'aprocher bien près de la croix pour recevoir cette goutte de sang. Dieu ne vous en laissera pas manquer.

Je suis bien fâchée du nouveau dégoût que me. la De. d'Orléans vient d'avoir.

Je n'ai point lu les arrêts : le préambule ne me plairoit pas : & je n'entens rien au reste : mandez-moi l'effet qu'ils produisent.

La proposition de m. le D. d'Orléans au premier président est, ce me semble, une déclaration bien nette qu'il prend le parti du jansenisme : il est bien à craindre qu'on ne se sépare de Rome. Je crois que la desunion du Chancelier & du D. de Noailles seroit à desirer.

## L E T T R E C V I.

6 octob.  
1716. **J**E respire, en me disant qu'il peut arriver bien des choses avant le 15. de novembre, que j'appréhende certainement plus que la mort. Votre peur vous dispose plus à la petite vérole que la présence de la petite vérole même : mlle. d'Aumale prétend que je dois prier tous mes amis de ne point venir ici, de crainte que vous ne nous apportiez le mauvais air.

Je plaindrois bien ceux qui s'amuseroient à lire nos lettres. Il ne faut pas hésiter à voir le Prince, le plutôt que vous pourrez : vous êtes encore trop jeune pour renoncer à tout, & vous en avez besoin : mais quand cela ne seroit pas, il est toujours plus sage de ne se point singulariser. Je voudrois de tout mon cœur que l'union de M. de... & de Me. d'Orléans augmentât tous les jours, tant pour elle que pour nos Princes, qui les touchent de trop près pour être dégradés. Je n'ai point vu la déclaration contre les gens d'affaires. M. le D. de Noailles me l'avoit promise, en m'assurant que j'en serois fort contente : voilà comme les jugemens sont différens. Je savois l'affaire de M. d'Argenson, mais non que M. le

Duc de Noailles fût plus brouillé avec lui , que tous ceux dont la chambre de justice est composée. Je crois vous avoir déjà dit que tout le monde loue M. le C. de Rohan : on lui donne un raisonnement qui paroît bien précis : on prétend qu'il a dit que les prélats de l'assemblée ont fait tout ce qu'ils ont cru devoir faire en conscience , & que tout est fini de leur part : que si les autres Evêques trouvent que l'assemblée en a trop fait , qu'ils en fassent moins dans leurs mandemens : que si l'assemblée n'en a pas assez fait , qu'ils en fassent davantage : que si le Pape en est content , à la bonne heure. Il me semble qu'on ne peut repondre là-dessus , si ce n'est qu'on voudroit que tous les Evêques se brouillassent avec Rome. Le procédé de M. le C. de Rohan sur le secretaire est fort de mon goût : je serois bien fâchée qu'il se fut trop avancé.

## LETTRE CXVII.

DE ME. DE CAYLUS.

**I**L n'y a rien de plus avancé sur les taxes. 12 oct.  
Le traité avec la Hollande & l'An- 1716  
gleterre n'est pas encore public : tout est dans le même état. Me. d'Olonne est morte de la petite vérole , ayant fait son res-

tament avant d'entrer dans la chambre de M. son mari, comptant sur une mort certaine. Cette maladie ne diminue pas, comme vous voiez, mais elle est plus parmi les gens de condition que dans le peuple. M. d'Armenonville pée le tribut de sa grande élévation : on espere pourtant qu'elle n'en mourra pas. M. le Cardinal de Rohan a trouvé les chemins bien jansénistes, ce sera bien pis au retour. J'ai impatience d'apprendre si M. le Duc du Maine vous a autant affligée que vous vous y attendiez : je suis en peine aussi de savoir des nouvelles de Mlle. de Glapion. Bon jour, ma chere tante, mon cœur suit & envie tous ceux qui vont à St. Cyr.

## R E P O N S E.

22 oct<sup>re</sup> Vous ne sauriez douter, ma chere nièce, que je ne fusse très-aise de vous voir, & je regrette souvent d'être éloignée de vous.

Il est heureux que nos Evêques ne se partagent pas : je suis en peine sur M. de Rouen : je sai qu'on le demandera, & encore plus certainement, qu'il ne relâchera rien : il voudroit ne point aller à l'assemblée du 20. novembre : & je crains qu'il ne déplaîse. J'espere aussi que M. le C. de Rohan ne se comettra pas : je



ne puis vous dire à quel point retentissent ses louanges dans toutes sortes d'états : il ne doit pas être fâché contre ceux qui l'ont fait entrer dans cette affaire. Ce seroit un grand bonheur que le régent connût la cabale des Jansénistes : & notre Cardinal ne doit rien oublier pour conserver ce qu'il a aquis d'estime auprès de lui, pourvu qu'il conserve la vérité tout entière. Les réponses modestes du Cardinal de N. sont de ma connoissance. Il est fâcheux que vous ne puissiez aller au palais-royal : mais si on ne travaille pas aux pensions , vous êtes moins pressée de marcher. Je souffre des souffrances de Madame de Levy. Il est surprenant que Madame la Duchesse puisse surprendre ; mais son zèle pour M. de Laffay au son du tambour n'a pas laissé de m'étonner.

Les héros ne sont pas toujours propres à élever des enfans. Les jansenistes ont grand soin de répandre que le Pape se relâche. L'action de Madame d'Olonne est belle. C'est dommage qu'une telle femme meure ! Le traité , qui deplait , étoit absolument nécessaire , à ce que disent les politiques. Je vous remercie de m'avoir sauvé la visite de M. de Polignac.

Les Caylus dites vous , ne sont pas<sup>23 oct.</sup> bons à grand' chose , sans en excepter les

vôtres. Le Philosophe a-t'il fait quelque nouvelle fortise ? J'envie bien l'état de cet homme , qui passe sa vie en bonnes œuvres.

Si votre état continue à ne pouvoir aller au palais-royal , il faudra bien que vous en écriviez au Régent , & en même tems au miniltre des finances : car il est fort répandu qu'on va régler les pensions.

Il est inutile de vous recommander Me. de Mailly : je la crois assez raisonnable pour demander vos conseils , & vous , assez bonne pour les lui donner.

24 oct. M. de Fréjus est venu ce matin : les matieres , qu'on traite aujourd'hui , sont si différentes de celles du tems passé , que je ne puis dire que notre conversation ait été réjouissante : mais en vérité , il y a plaisir à l'entendre & à lui répondre. Il ne m'a rien dit de nouveau. Ne vous laissez point de m'écrire , ou du moins de m'aimer.

---

### LETTRE CXVIII.

---

18 nov. 1716. **U**N E dévotte de la providence vint ici , il y a quelques jours , avec une dame qui venoit querir sa fille : elle raconta à nos dames qu'elle alloit à Toulouse pour établir une communauté , qu'elle avoit des lettres de M. le D. du Maine , adressées au Parlement , & que M. l'Archevêque

de Toulouse y donnoit son consentement. Ensuite elle dispensa des grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à St. Cyr, & demanda avec instance qu'on lui en confiât les réglemens. Nos filles sont fort simples\* : elles crurent, sans hésiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de leur donner nos regles : mais comme je ne suis pas si simple qu'elles, j'ai craint d'abord que ce ne fut un établissement du parti, qui remplaçât celui de Me de Mondonville, dont apparemment vous avez oui parler. Confiez ce que je vous dis à M. de Fréjus, qui pourra peut-être avertir M. l'Archevêque de Toulouse d'être sur ses gardes : il ne convient pas que je sois nommée, à moins qu'il n'y eut de l'utilité pour la religion. Présentez M. le C. de Rohan, je vous prie, pour savoir pourquoi il veut l'Archevêque de Rouen à cette assemblée : car il sçait qu'il est d'un caractère à ne pas consentir au moindre relâchement : ainsi il ne peut que se brouiller à la cour, dont il auroit besoin à chaque moment, pour soutenir la persécution que le parti lui fait : je crois que le mieux, que nous pourrions faire,

\* Cela a bien changé depuis : & quelque instance que j'aie faite, je n'ai pu obtenir ces réglemens.

seroit de consulter notre Cardinal, & de nous en tenir à son avis. J'ai vu aujourd'hui M. Chamillard comme malheureux : il me paroît qu'il reçoit en chrétien tout ce qui lui est arrivé.

19 nov  
1719. S A V E Z - v o u s que les filles de port-royal sont en liberté ? Vous pourriez bien voir le port-royal rétabli. J'embrasse Me. de Dangeau.

---

### L E T T R E C X I X.

14 nov  
1719. S I dans les fêtes, qu'on donne, on ne s'attendoit pas à tant de plaisir, on n'en auroit davantage : c'est l'imagination, qui gâte tout, à force de tout embellir. J'ai été surprise de l'accouchement de Me. de Levi : je ne puis m'en réjouir, quand je pense qu'elle . . . . .

Mes Prêtres me racontent aujourd'hui ce que vous m'avez écrit, il y a quinze jours : je les écoute sans peine, & j'entends avec plaisir les louanges qu'on donne à M. le C. de Rohan. A propos de lui, M. le Ml. de Villeroi est dans un grand étonnement de ce qu'il ne m'est pas venu voir. Il me dit là-dessus ce qu'on pourroit dire sur mes anciens amis : il n'est pas aisé de lui faire entendre raison : mais pour vous, qui l'entendez fort

bien , empêchez bien notre Cardinal de se faire une contrainte pour me voir : & confiez lui , de façon à le persuader , que c'est sincèrement que je ne veux voir personne : ce seroit une grande fausseté d'affirmer l'opposé de ce que je pense , & de vouloir jouir du mérite de la retraite avec celui de l'empressement des courtisans.

On est charmé surtout de ce qu'il laisse les intérêts du grand Aumônier , pour ne parler que de ceux de l'Eglise. Peut-être , dans la suite on sera moins favorable à l'Episcopat , que le feu Roi ne l'étoit : car tout le crédit des Jésuites a toujours échoué à cet endroit-là. Il est donc essentiel de profiter des momens où ce corps n'est point avili. J'ai bien entendu accuser de jansénisme M. l'Abbé Fleuri ; mais je n'ai pas cru que M. de Beauvilliers & M. de Cambrai l'eussent ignoré. Le père de la Ferté est mal péié de son désistement. Le changement du maréchal d'Huxelles seroit un grand coup dans l'affaire présente. Un rhume , qu'on arrête la nuit à force de pavots , me tourmente beaucoup le jour , & me force à vous quitter jusqu'à demain.

Le Cardinal de Noailles fait bien tout ce qu'il faut pour dégouter le Régent ; mais

le Duc de Noailles & le Procureur Général racommodent tout. Ce que vous me mandez sur les pensions seroit assez raisonnable ; mais qui entend raison comme vous ? & qui se sacrifie à l'état ? le zèle pour le bien de l'Eglise est encore moins rare , que le zèle pour le bien de la patrie.

J'ai jetté les yeux sur les *curiosités de Paris* , mais pas assez pour voir si je m'en amuserai. M. de Tigny est venu me dire la perplexité où est M. l'Archevêque de Rouen : il est persuadé qu'on ne peut , en aucun cas , toucher à ce que l'assemblée a fait : il ne peut changer d'avis : il voit qu'on ne le veut que pour le nombre : il ne présume pas assez de lui-même , pour croire qu'il entrainera les autres ; on le dira pourtant , s'ils demeurent tous fermes. Il est véritablement très - incommodé , & si vous l'aviez vu , au dernier voyage qu'il a fait , entrer dans ma chambre à la renverse , apuié , ou plutôt tombé sur deux écuiers , avec le visage large , qui est augmenté d'un tiers depuis un an , vous ne lui conseilleriez pas de venir : il comprend qu'il déplaira ; mais il craint bien plus de déplaire à Dieu , & de trahir l'Eglise , par cette espèce de désertion d'une assemblée où il feroit du bien. Voilà de ces états attristans.

Je suis ravie de ce que vous avez Me. de Remiremont : & ce bon nez , dont vous parlez , a vu depuis fort long-tems , qu'elle étoit faite pour vous plaire : je ne la crois pas si bonne que l'autre : mais en pareille matiere , ce n'est pas toujours la raison que l'on consulte. J'aime fort le nom des Paraberistes : j'ai conseillé à Mlle. d'Aumale de s'en parer : elle l'a fait avec succès. Le traité avec la Hollande seroit , ce me semble , une bonne nouvelle.

Ce misérable M. d'Auxerre n'a pas même un bon carosse ? voilà de quoi le racommoder avec moi. La fièvre s'est lassée de ma personne : mais le rhume tient bon.

## LET T R E C X X.

**V**OUS aurez peine à croire que je souffre de la chambre de justice : cependant je m'en trouve accablée par toutes les recommandations qu'on me demande auprès de M. le Duc de Noailles , trop juste pour y être accessible : je suis si persuadée de leur inutilité , que je les refuse toutes : & s'il fesoit des exceptions , que de querelles j'aurois ! Je compte toujours sur des parties de ce que vous aurez

avancé à M. de Solanet , à Me. de Chanteloup , & à Charlot. Mes lettres ne peuvent être longues , que lorsque j'ai sous les yeux votre aimable gazette , & que je réponds aux articles qui m'intéressent : quand ce secours me manque , je n'ai pas le mot à dire : & les incidens de St. Cyr sont funestes. La bonne Dame de la providence fait de quels moïens il faut se servir pour réussir : elle se récria sur l'éducation de St. Cyr , & marqua une envie extrême d'en avoir les réglemens. Me. de.... *ouvrit le bec , laissa tomber son fromage ,* & sans me dire un mot , donne le livre de la maison : elle vint triompher de son aventure à la récréation , & fut bien surprise de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une sottise. Je voudrois savoir la suite de cette aventure : il n'importe , par où : M. l'Archevêque de Toulouse vous parlera , je crois , bien franchement : quant à M. du Maine , il est très-propre à être dupe. Vous ne pouvez croire combien je suis touchée de ne pouvoir servir Me. de Choisi , & Madame de Groifi , & plusieurs autres ; mais je ne doute point que le Duc de Noailles ne ferme la porte aux recommandations : entre vous & moi , je ne puis être fort fâchée de voir ces Dames moins riches :



elles le feront encore plus que vous : & je ne suis point affligée de votre pauvreté : la noblesse me touche davanrage.

Notre Supérieure se meurt, & me. de Glapion tremble de lui succéder. Je fais <sup>29 nov</sup> ce que je puis pour me flatter sur les intérêts de nos Princes : & je crains d'un autre côté d'en être plus affligée, si je ne mers tout au pis. Leurs mémoires me paroissent bons ; mais ils ont de puissans ennemis : qu'est-ce que du papier contre le crédit de M. le Duc ? Il me paroît qu'on se récrie moins sur la sainteté de M. le C. de Noailles. Vous savez que j'ai bonne opinion du cœur & de l'esprit du maréchal de Villars. Je sors d'une quinte si violente, que Mlle. d'Aumale & Mlle. de la Tour étoient en pleurs. Je ne saurois dire quatre paroles de suite. Adieu, mes amis : me voir, c'est me tuer.

La Supérieure se meurt sur ma tête : on <sup>30 nov</sup> lui donne présentement l'Extrême-Onction : son confesseur, qui est le mien \*, est venu reconnoître son poste dans ma chambre, pendant qu'elle se préparoit : & malgré que j'en aie eu, il m'a fait af-

\* C'étoit M. Briderey, qu'elle ne goutoit plus depuis qu'elle le soupçonnoit de Jansénisme, à cause de ses liaisons avec M. le Cardinal de Noailles.

sez parler pour hâter ma fin. Vous ne trouverez point ce discours plaisant : mais avec vous tout est bon. mlle. d'Aumale meurt d'ennui de tout ce qu'elle voit ici : toute la maison est en larmes. me. de Glapion , qui nous étoit une ressource , nous va manquer , si elle est élue : & son élévation ne la consolera pas : on n'entend donc que gémissemens : je me suis enfermée avec vous : & je n'ai pas la force de vous écrire.

## L E T T R E   C X X I .

D E M E . D E C A Y L U S .

3 déc. 1716. **L**A mort & l'affliction me poursuivent par-tout : M. le ml. d'Harcourt est tombé en apoplexie : vous êtes , ma chere tante , ma seule consolation. Si la pauvreté étoit honteuse , les plus riches ne seroient gueres présentement en droit d'insulter aux plus misérables. Vous n'avez jamais vu , ma chere tante , & vous ne sauriez vous l'imaginer , l'extrémité où l'on est : on ne peut tirer un sou de personne. J'ai reçu l'argent que vous m'avez envoyé , comme si c'étoient les gallons. Je ne sçai aucune nouvelle du Roi d'Angleterre : M. le ml. de Villeroy vous en dira : il vous

apprendra la mort de M<sup>e</sup>. de Louvois, si vous ne la savez pas : c'est une grande perte pour les pauvres.

Adieu, ma chere tante, permettez-moi d'espérer encore au lundi : vous trouverez sans doute que je suis bien incorrigible sur l'espérance. Le Roi se porte bien, mais d'une opiniâtreté épouvantable : ce qui ne se corrigera point.

Il me paroît que ma tante se rend bien commune aux Evêques : n'en déplaît à 4 *déc.* leur sainteté, ils ne sont point meilleurs à voir que d'autres. M. d'Auxerre veut s'en mêler aussi, & m'insulte, parce qu'il a des privileges que je n'ai pas, & que je mérite mieux que lui. Mon histoire est vraie, & la meilleure que j'aie entendue raconter depuis que je suis ici, où l'on n'est occupé que de la disette d'argent, qui redouble tous les jours. Personne ne peûe, & dans peu, je serai réduite à vivre du lait de ma vache & des œufs de mes poules. Le pain est pourtant bon marché, mais rien n'est si cher que l'argent. Un de mes intimes amis a fait banqueroute. Ne voilà-t'il pas bien des gentilleses que je vous écris ? C'est ainsi, madame, qu'on a de l'esprit à Paris : aussi me garderai-je bien d'écrire à ma tante. Je vous donne le bon soir. Je n'ai-

me point à écrire quand la nuit est venue : je baïsse infiniment avec le soleil : je me porte à merveille : j'en suis toujours honteuse.

## L E T T R E C X X I I .

D E M E . D E M A I N T E N O N .

4 déc. 1716. **M**A tendresse augmente tous les jours pour Petin , quand je pense qu'il ne s'en passe guere que je ne vous écrive par lui , ou que par lui je ne reçoive de vos lettres.

Je plains infiniment m. le C. de Rohan d'être chargé en chef d'une si triste & si importante affaire : d'un côté , son honneur & sa conscience , de l'autre , le repos de toute sa famille & le sien : cruelles extrémités ! j'en souffre , vous en souffrez : combien n'en doit-il pas souffrir ? Le Parlement tombera apparemment sur la malice horrible d'avoir inventé & imprimé une pièce sous le nom d'un Prélat respectable par tant d'endroits.

5 déc. Me. de Berri pourra être une sainte : elle a beaucoup de chemin à faire : mais elle est encore jeune : Dieu veuille changer son cœur ! Dieu veuille qu'elle édifie

plus qu'elle n'a scandalisé ! je ne fai point ce qui s'est passé entre le Duc de Noailles & le Duc de la Force : je vois très-peu de gens : & ils n'osent me parler de mon neveu : ils craignent sans doute mon amitié pour lui : je suis véritablement en peine. Je vous envoie ce que je crois vous devoir. Il y a long-tems que M. le Ml. de Villeroi n'a envoyé ici : je ne sai si sa délicatesse voudroit que je m'en plaignisse : mais *ma solidité* s'accommode fort de savoir de ses nouvelles par vous.

L'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi : on n'est ni opiniâtre , ni incorrigible dans cette race-là. Il est vrai que c'est un grand malheur pour lui d'être Roi sans avoir été sujet : mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.

---

### LETTRE CXXIII.

**I**L faut au moins que la brutalité , que je vous montrai hier , m'attire aujourd'hui votre confiance par les douceurs que je vais vous dire. Je me trouvai fort bien avec vous quand vous proposâtes de vous en aller , & je ne pus vous dire adieu sans larmes , routes de tendresse pour vous : ceci s'adresse à vous deux : vous n'étiez pas à la Ménagerie , que je

14 dec.  
1716.

songeai à vous écrire. Je vous envoie cinquante pistoles , que je n'osai vous donner hier. Je ne vous parlai point de l'état de mes affaires , qui n'est pas bon , quoiqu'on me traite à merveille : mais le peu d'argent que j'avois , étoit demeuré entre les mains de nos dames de St. Louis , qui l'ont mis avec le leur pour sauver la perte des diminutions : & aujourd'hui elles ne peuvent retirer ni l'un ni l'autre.

Je ne voulus pas hier disputer contre Me. de Dangeau : mais il faut que vous alliez incessamment chez Me. la Duchesse d'Orléans , & que vous lui fassiez bien de très-humbles complimens pour moi , & des amitiés à Me. la Maréchale de Rochefort. Il faut être sage , & ne se piquer de rien. En savez-vous assez pour suivre l'affaire de M. de Goulher ? J'attends avec impatience des nouvelles de Me. de Villette. Mille amitiés à notre duchesse de Noailles : j'approuve fort le dessein que vous avez fait de la voir souvent. Mais il faut aller au palais-royal : la grandeur d'ame ne consiste point à fronder ceux qui ont l'autorité en main , quoiqu'il manque à cette autorité quelques formes légitimes : je vous réponds que les mânes de notre Roi ne vous feront là-dessus aucun reproche inquietant.

## LETTRE CXXIV.

**V**OICI le premier moment, ma chere<sup>19 déc.</sup>  
nièce, où je puis esperer de répon-<sup>1716.</sup>  
dre à cette gazette, mon unique amuse-  
ment. Je n'eus pas la force mardi de vous  
faire des questions : je vous aurois deman-  
dé ce qui fait votre liaison avec le C. de  
Bissi : je crains pour vous les N. dans les  
conjonctures présentes. La taxe, im-  
posée à M. de Guinonville, me fâche  
tout-à-fait : il y a quarante ans qu'il me  
sert avec une grande affection, & il me  
semble qu'on devoit s'en souvenir, puis-  
que je ne le rapellois pas. Les espéran-  
ces, que vous me donnez sur l'affaire des  
Princes, m'ont fait grand bien : mais je  
crains de tomber de plus haut, si elles  
tournent mal. Je vais faire une pause.

M. l'Evêque de Chartres, qui ne fait  
qu'aller & venir de Paris ici, croit que  
l'affaire de l'Eglise sera terminée dans  
quinze jours : il prétend que nos Cardinaux  
ne se sont point trop avancés, comme on  
l'avoit dit. Mais les hérésies ne meurent  
pas si vite. C'est tout de bon que je n'ai pas  
la force d'écrire, & encore moins de dicter.

Me. de Dangeau, tout incapable<sup>20 déc.</sup>  
qu'elle est de se méprendre, a apporté

quatre volumes de Mr. de Dangeau , dont il y en a deux que nous venions de rendre : faites donc qu'elle nous en renvoie deux autres : elle a aussi oublié le livre de tous les ordres religieux , que nous lui renvoyons. L'histoire d'Angleterre & celle de la ligue nous ont charmées : je doute que les *beautés de Paris* aient le même succès : cherchez donc , mon enfant , quelque chose qui m'amuse : car en vérité j'en ai besoin. Vous voulez m'adoucir le sang sur l'affaire de nos Princes : leur mémoire me paroît convaincant. Il est certain qu'il n'y a que la douceur à opposer aux fautes de Brindy : que feriez-vous par les menaces ? M. d'Antin ne soutient pas son caractère , qui étoit , de mon tems , de ne se plaindre jamais de personne , de louer tout le monde , & de tout ménager par-là : il a grand tort par rapport à vous : mais ils ont la loi du plus fort. Le duc de Noailles est tout propre à manquer à un rendez-vous. La duchesse vient de partir : je l'ai trouvée plus froide , & plus . . . . qu'elle n'étoit.

## L E T T R E C X X V.

31 déc.  
1716.

**M.** l'Evêque de Chartres me mande de Paris que les affaires de l'Eglise



s'accomoderont. Je vois , comme un grand malheur , qu'elles demeurent en l'état où elles sont : mais je ne puis comprendre un bon accommodement.

On m'écrit qu'il y a des Commissaires , nommés pour l'affaire des Princes : je ne puis me garantir d'en être allarmée.

N'est-ce pas une grande nouvelle , que le traité d'Angleterre & de la Hollande soit signé ? & n'est-ce pas une cruauté d'éloigner la Reine ? elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ce matin M. . . . , que j'ai entretenu : mais il ne fait rien. Si quelque projet pouvoit promettre de la douceur présentement , ce seroit celui que vous faites pour les montagnes d'Auvergne : cependant il pourroit arriver telle chose , que vous seriez mieux dans une Ville. Je crois , comme vous , qu'il faut attendre au mois de janvier pour voir si on fera quelque chose sur les pensions. Ce que vous me mandez de l'humanité du Roi , me fait grand plaisir. Il faut espérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raisons de regretter , nous qui l'avons si bien connu. Vous êtes encore assez jeune pour voir tout cela : pour moi , je n'ai qu'à prier & à mourir : & je n'en suis pas fâchée.

## L E T T R E   C X X V I .

1717. *1<sup>er</sup> jan.* **M.** le Duc de Noailles prétend que M. de Guignonville est très-bien traité , & lui , se regarde comme perdu : j'en suis véritablement affligée. Je suis bien fâchée de l'état où est me. de Levi. Vos raisons pour voir le C. de Bissy sont bonnes : il faut bien se résoudre à l'implacable inimitié du parti. Que je serois fâchée que notre Cardinal perdît la réputation qu'il s'est acquise dans cette malheureuse affaire ! Nous avons été charmées de l'histoire d'Angleterre , & lu avec plaisir celle de la Ligue : nous avons pris en aversion la Ciropédie : Louis XIII. nous amuse fort , en passant les affaires étrangères & bien d'autres endroits.

Donnez toujours aux pauvres , dont vous avez bien voulu vous charger.

Je n'entends point ce qui regarde le Pere Daniel ; mais est-il vrai que votre Avocat de Toulouse est un fou qui donne de mauvais conseils à nos Princes ? Il est impossible , ma chere nièce , que ma bouteille soit fermée : on a des amis , auxquels on s'intéresse : les lettres entrent par-tout , & excitent quelque curiosité sur des sujets qui en valent la peine : tout cela trou-

ble & attristé au point que je voudrois retourner en Amérique : c'est dommage que quatre-vingts ans s'y opposent ! Votre état me touche : il n'y a nulle ressource ici pour la diversion , & la maladie affoiblit l'esprit comme le corps.

## LETTRE CXXVII.

**I**L est tems de commencer à répondre à la *8 jan.* gazette : le premier article est les Princes. 1717.

Me. de Villette ne me donne pas tant d'espérance que vous : & je la crois bien instruite là-dessus : je vous soupçonne souvent de vouloir m'épargner des peines. J'avois lu la lettre de M. de Rheims , ou plutôt parcouru : car ces matieres-là m'ennuient fort. Il n'y a plus rien à ménager par rapport au Parlement : tout est renversé : il est , ce me semble , difficile de comprendre comment les choses se rétabliront. Pourquoi vous êtes - vous ennuiée chez le maréchal de Villars ? il me semble que vous voyez ce qu'il y a de meilleur à Paris : ne vous laissez pas aller à la tristesse : à quoi sert - elle ? Il est heureux & édifiant que les Evêques soient fermes & unis. J'aurois grand regret à la réputation de notre Cardinal : car je l'ai vu en bon chemin.

Je ne doute point de la bonne foi du Duc de Noailles , & de ses vœux & de ses efforts pour que son oncle sorte d'affaire avec honneur.

On ne peut répondre sur l'article de Mlle. de Charolois : l'aventure du Chevalier de Caylus n'a de mauvais que l'imprudence d'être allé où il étoit ; mais comment enfermer un homme de son âge ?

10 jan. Je voudrois bien que les demêlés des premiers gentils-hommes de la chambre fussent les seuls troubles de la cour : je serois en grand repos , hormis sur M. le maréchal de Villeroy , qui mérite qu'on s'intéresse à lui. Si le Régent essayoit de la fermeté qui lui vient d'avoir sur la lettre de M. de Rheims , il s'en trouveroit mieux.

Je suis véritablement fâchée de la conduite de Me. la De. d'Orléans : & je ne comprends pas Me. de Sforce : car , sans la regarder comme une héroïne , il me semble que ses intérêts iroient mieux , si cette Princesse avoit plus de crédit. Les bals solitaires sont , ce me semble , une grande nouveauté. Me. de Courcillon est toute faite pour mourir de la poitrine : Dieu veuille qu'elle ne tue pas Me. sa belle-mère , qui ne s'épargnera pas pour la sauver de toute façon ! Le Duc  
de

de Noailles seroit-il assez bon pour croire, que les repas des présidents les réunissent? Le public ne peut compter là-dessus : plus ils se verront, & plus ils se déplairont.

Je crois assez M. le maréchal de Tallard : ce n'est pas une petite marque d'estime que je lui donne : mais il est vrai que j'ai cru lui voir un peu d'amitié pour moi, & de reconnoissance de toutes les inquiétudes que j'ai eues quand je lui en voiois : s'il espere pour nos Princes, je me flatterois : car il a le pressentiment bon, & connoit bien la cour. La politesse de Me. la princesse d'Espinoi est extrême de n'avoir pas voulu me dire à moi-même ce qu'elle écrit à Mlle. d'Aumale : vous savez parfaitement ce que je pense des deux sœurs. Ce que vous me dites du comte de Charôt est admirable. Je n'ai compté pour rien la visite de M. le Duc à M. le comte de Toulouse. Le maréchal de Villars a raison de vous désirer, mais comment vous accoutumez-vous de Me sa femme? Ce que je vous écris ne me fatigue point : & je vous ai déjà mandé que c'est ma seule récréation.

Ce seroit un grand bien pour l'Eglise 11 jan  
& pour l'état que le Régent fut mécon-

rent des jansénistes. Il ne manque donc à votre projet d'Auvergne qu'un confesseur! & vous imaginez de lui donner une bonne pension pour le retenir auprès de vous: il n'y a gueres de province, où il ne se trouve un honnête homme: on ne les a pas commodément: mais je vous crois aussi raisonnable sur ce sujet-là, que sur les autres: votre Evêque n'est pas immortel: je lis des guerres civiles, qui me font craindre la campagne. Voici un courrier de M. le M<sup>r</sup>. de Villeroi, qui me mande qu'il viendra jeudi, apparemment pour me dire adieu.

Vous avez raison de compter sur l'ini-mitié irréconciliable du parti: ils con-noissent tout ce qu'ils ont perdu en vous. Mon commerce avec Me. des Ursins est totalement fini: que nous dire? & est-ce la peine d'écrire, pour moraliser & gemir?

M. de Guinonville m'attriste, en m'apportant de l'argent: jugez si je suis rouchée de son état. Conservez votre santé jusqu'à ce que vous soiez vieille: quand on n'est plus jeune, la vie n'est bonne à rien.

---

### L E T T R E C X X V I I I .

17 mars 1717. **J**E brule les feuilles de votre gazette, à mesure que j'y répons.

---

Cet Archevêque de Rouen, que vous croiez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fièvre : il me consola : & je craignois d'en être accablée. Il m'échapa de dire, par rapport au jansénisme, que tout étoit perdu : il se leve là-dessus avec la vivacité d'une aigle, & me dit : » tout n'est pas perdu : il ne » faut ni le dire, ni le penser : le clergé » de Paris est en grand desordre : mais » il n'en est pas de même par-tout : j'ai » seize ou dix-huit cens curés, dont tren- » te-deux ont rejeté la constitution : de » ces trente-deux, il y en a un ou deux qui » veulent revenir : le parlement de Rouen » me soutient fort bien : je tombe, en » suivant les regles, sur tous ceux qui » font des fautes repréhensibles : j'ai cinquan- » te ou soixante maisons de filles dont je suis » content : il est vrai qu'il faut veiller conti- » nuellement : mais je suis Evêque pour » cela ». N'est-il pas vrai que ce discours est consolant ? Lisez le, je vous prie à M. de Dangeau.

Bon soir : je n'en puis plus, ma tête est aussi foible que mes jambes. Toute la jeunesse va en Hongrie : que devient M. votre fils ?

## L E T T R E C X X I X.

5 avril  
1717. **M.** le Ml. d'Huxelles passoit mieux son tems à Paris qu'il ne fait à la cour, depuis qu'il joue un grand personnage : je ne suis donc pas surprise qu'il ait quelque tentation de quitter : mais il demeurera par les mêmes raisons qui l'ont engagé à sortir du repos où il étoit. On n'a plus gueres de santé à l'âge de M. de Dangeau : & l'on traîne un reste de vie bien triste : grande pénitence pour les malades, & pour ceux qui sont auprès d'eux : je crains que Me. de Dangeau n'y succombe. Je ne manquerai pas de remercier M. le Ml. de Villeroi de ce qu'il a dit au Régent, quoique très-assurée qu'il l'auroit fait pour vous seule.

M. le C. de Rohan me fait grand'pitié : il se tue pour un travail très-désagréable, & ne peut guere en recevoir que du plaisir : il sert la religion, c'est ce qui doit le soutenir.

On nous annonce tous les jours quelque nouveau don \* de M. le Régent, sur les taxes : & l'on murmure beaucoup de cet emploi de l'argent des gens d'affaires. L'abbé du Bois a bien de l'esprit.

\* A ses maitresses.



Je suis bien aise que le Prince de Conty n'aille plus en Hongrie, à cause du Prince de Dombes. la visite de M. du Maine me ferra bien le cœur : son état l'étouffe : car il est forcé à faire ce qu'il fait : il me répondit bien obligeamment sur vous, quand je lui fis vos remerciemens. Les bains de la Samaritaine me paroissent si assortis à tout le reste, que je ne puis les desapprouver.

Vous avez, je crois, raison de regarder la visite du M<sup>l</sup>. d'Huxelles comme un retour vers vous : c'est toujours un bonheur qu'un homme comme lui ait vu de près la mauvaise foi de nos adversaires : Je crois que les Jésuites ont les papiers qui furent pris autrefois au P. Quênel, & envoyés ici par l'Archevêque de Mailines : c'étoient eux qui les donnoient par cahiers au Roi : & j'ai passé dix ans à les lire tous les soirs : on y voit les intrigues & les commencemens de tout ce que nous voions aujourd'hui : toute cette iniquité a été préparée de loin.

M. le Maréchal de Villeroi m'a écrit une grande lettre pour me faire un portrait achevé du jeune Roi : il fait bien à quoi je suis encore sensible. Comment le Duc de Noailles prendra-t'il ce que le M<sup>l</sup>. de Villeroi a pour vous ?

Notre supérieure est un peu mieux , mais encore assés mal pour donner de l'inquiétude. Tout ce qui se passe dans les affaires de l'église est si embrouillé & si différent d'un jour à l'autre , que je ne sai plus de quel parti sont ceux dont j'entends parler. Je n'ai pas encore lu ce que vous m'avez envoyé.

11 avril Je vis hier Me. la De. de N. elle arriva à onze heures , nous causâmes jusqu'à midi : Mlle. d'Aumale venoit , de tems en tems , ranimer le tête à tête : nous dinâmes toutes ensemble : & je ne la revis plus qu'à six heures du soir , un quart d'heure , que j'employai à tout ce qui pouvoit lui plaire le plus.

Je me suis fait lire la lettre de nos Evêques , dont je suis très-contente : je n'y trouve ni hauteur , ni satire : tout m'y paroît plein de modération , de douceur , de sagesse : je croiois reconnoître souvent le caractère de celui qui est à la tête ; j'y sentis la charité & l'humanité de St. Paul avec l'autorité de l'épiscopat : il y a une honnête hardiesse , une sage liberté dans ce qui s'adresse au régent dans la déclaration , du respect & de l'attachement pour le Pape dans le témoignage qu'il rend au feu Roi. L'exhortation , qu'il fait à M. le Duc d'Orléans sur les enga-

gemens de son baptême & sur ce qu'il doit à la religion, m'a paru admirable : si les jansénistes avoient fait une telle piece, elle feroit bien du bruit : peut-être suis-je prévenue, mais c'est à vous que je parle.

Si vous pouviez venir avant Me. de Dangeau & avec elle, ce seroit assurément un plaisir de plus pour moi : voilà ce que mon cœur vous répond : mais la raison vous dit, que loin de multiplier vos visites, il faudroit les éloigner pour me faire oublier aux autres, & pour me faire oublier à moi-même tout ce qui n'est plus pour moi. Je pensai plus d'une fois hier à l'éloignement du chevalier de Caylus : pleurez-le, je vous le permet, malgré ses folies : vous savez que j'ai le malheur de connoître les sentimens des meres.

L'Evêque, fils de M. Fagon, a toujours passé pour peu de chose : & il me semble que son pere desiroit, qu'il fût éloigné & résident.

---

## LETTRE CXXX.

**R** IEN ne me paroît plus attendrissant que ce qui vous est arrivé chez M. le Ml. d'Harcourt : il est vrai que vous

19<sup>avr.</sup>  
1717.

n'avez guere respiré depuis notre séparation. Je crains bien que le reste de votre vie ne soit fort triste : on rachete bien les plaisirs & l'ennivrement de la jeunesse : je trouve, en repassant ma vie, que depuis l'âge de trente-deux ans , qui fut le commencement de ma fortune, je n'ai pas été un moment sans peines, & qu'elles ont toujours augmenté.

Je ne sai rien des affaires de M. le duc du Maine : il m'écrit rarement : je n'entends pas parler du grand prieur. Si Me. la Pr. d'Espinoi avoit été parfaitement contente de sa belle-fille, j'en serois encore plus fâchée : quand en aura-t'elle un selon son goût ? J'espere peu de la conversion de Me. de C.... Je ne me soucie point de lire Télémaque. Dites à Me. de Dangeau, qu'elle a moins de foiblesse humaine qu'une autre, mais qu'il vient un tems, où on la sent dans toute son étendue.

Nous parlerons mercredi du Czar, qui me paroît un très-grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles.

---

### L E T T R E C X X X I.

28 mai 1717. **J**E suis toujours inquiète de l'état où est Me. de Dangeau : & je la vois entre son mari mourant, son fils à demi-

mort, sa belle-fille frappée d'un mal incurable, & un enfant de treize ans pour toute ressource, pour toute consolation. Cette image m'en rappelle une plus douloureuse encore, & l'amitié suffisoit pour m'affliger.

Je fors de la visite de trois dames qui se sont relayées de conversation générale, & de tête à tête qui sont encore pires : Me. d'Aubigné, après m'avoir affadie de mille louanges d'un ton moëlleux & onctueux, me voulant persuader de la voir souvent, & moi l'assurant de l'inutilité de telles visites, elle m'a dit que quand ce ne seroit que pour se recommander à mes saintes prières, je devois me rendre.

Vous ne vous êtes point trompée. J'ai promis de péier la profession de Mlle. de Barneval l'ainée, & 200 liv. de pension à la cadette. J'ai beaucoup d'argent : mais je ne puis me résoudre à laisser mourir de faim les parens de ces filles-ci, qui ne manquent de rien, tandis que leurs familles manquent de tout. Donnez deux louis par mois à Me. de Solanet.

---

## LETTRE CXXXII.

**M** LLE. Gaudri vient de me dire que le Czar traine avec lui une fille, *11 juin*

au grand scandale de Versailles, de Trianon, & de Marly : je ne puis ajouter foi à ce discours. Je viens de recevoir une lettre de Me. d'Aumale, qui me dit que la Picardie est déjà édiflée de la sainteté de sa fille.

Adieu, Madame : je crains d'apprendre de mauvaises nouvelles de la décision de l'affaire des Princes. En ce moment M. Gabriel entre, & me dit que M. de Bellegarde me mande, qu'il veut venir ici après diné, si je le trouve bon : c'est le Czar : je n'ai osé dire que non : & je vais l'attendre sur mon lit : on ne me dit rien de plus : je ne fais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la maison, les demoiselles, s'il entrera au chœur : je laisse tout au hazard.

Le Czar est arrivé à sept heures du soir : il s'est assis au chevet de mon lit : il m'a demandé si j'étois malade : j'ai répondu qu'oui : il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu, une grande vielleffe : il ne savoit que me dire, & son truchement ne paroissoit pas m'entendre : sa visite a été fort courte : il est encore dans la maison, mais je ne fais où. Il a fait ouvrir le pié de mon lit pour me voir, vous croiés bien qu'il en aura été satisfait.

Je ne veux point l'histoire de la finan-

ce. Voilà , pour la Duchesse de Noailles , une lettre toute pleine de miel & de sucre , parce qu'elle m'en écrit deux , sans demander à me voir. Ma mémoire commence à s'affoiblir : vous ai-je priée d'envoyer cinquante louis à M. de Ponthieu , gentilhomme de nos parens , & digne de cette qualité par son indigence ?

### LETTRE CXXXIII.

**Q**UOI qu'il arrive , nos Evêques se-6 *juill-*  
ront mieux à leur diocèse , que *1717.*  
dans les antichambres des Princes. Je  
ne regrette que notre Cardinal , à cause de  
sa bonne tête , & de l'accès qu'il a au-  
près du Régent.

M. le Duc du Maine ne me parle que  
de sagesse pour lui & pour tout ce qui  
l'environne : mais je ne pense pas qu'on  
puisse réduire sa femme à ne rien dire :  
& de plus , ne fait-on point faire parler  
ceux qui savent le mieux se taire ? &  
qu'est-ce que le personnage d'être toujours  
en justification ? Je ne crois pas que mes  
exhortations fussent fort utiles : ce seroit  
à M. de Frejus à faire un beau personna-  
ge en tout ceci , & à conseiller M. du  
Maine : mais n'a-t'il pas de mesures à

garder avec les autres ? J'ai toujours bien senti que notre Prince n'est pas aimé : son frere trouve-il quelques amis dans cette occasion ? Il est certain qu'il n'y a que vous qui pensiez comme moi. Je n'ai point envie de vous voir, nous ne ferions que nous affliger ensemble : il vaut bien mieux me laisser montrer à lire à Mlle. de la Tour. Que dit-on du voyage de Mlle. d'Aumale ? Je ferai mon possible pour dissimuler avec M. le Ml. de Villeroy : il ne peut souffrir un homme au-dessus de lui : & nous avons tout à craindre pour celui que nous aimons (*le Duc du Maine*).

## L E T T R E C X X X I V.

30 juil 1717. **M**E. de Ventradour vint hier avec M. l'abbé Perot : ils furent de bien meilleure compagnie que vous, car ils ne sont point si tristes. Je ne crois pas M. de Tallard assez sage pour être fâché de rentrer dans les affaires : qu'il y fasse du bien, & je lui pardonnerai son ambition.

Vous m'avez laissée avec une cruelle idée : on attaquera la place qu'a M. le Duc du Maine auprès du Roi : mon Dieu ! Qu'est-ce que tout cela deviendra ?

31 juil Ce sera quelque chose de bien triste, si



le résultat du..... n'est que des projets rejetés : nous avons besoin de remèdes effectifs. Je pense , le moins que je puis , aux affaires de l'Eglise : mais quelque compassion que j'aye pour M. le C. de Rohan quand il est ici , je vois avec peine qu'il n'y a plus personne , pour parler au Régent dans les occasions pressantes , quand il n'y est pas.

Je tremble de ce qui doit éclore de-<sup>1 août.</sup> main : est-il possible qu'on puisse être plus mal qu'on est ? je parle des autres : car Sr. Cyr & moi nous sommes traités en favoris. Ne donnez-vous plus à Me. de Solanet & à Charlot ? Avez-vous perdu tout à fait Me. de Chanteloup ? Voulez-vous rétrancher mes aumônes , quand les miseres augmentent ?

La réduction de 10000 livres à 4800<sup>2 août.</sup> livres me paroît bien grande : mais il faut savoir bon gré de ce qu'on laisse , puisqu'on peut tout prendre : votre état va m'attacher à la vie.

Je reçois des lettres de tous mes pauvres couvens , qui m'écrivent qu'on leur demande des déclarations de tous leurs biens : ces filles en sont bien alarmées.

Il m'étoit déjà revenu que M. le M. de Villeroy s'étoit fait beaucoup d'honneur dans le monde : mais on ne m'a point

dit comment : je le saurai , quand il vous plaira : je comprends & je partage ses inquiétudes sur l'enfant si précieux , & vos peines sur les vôtres.

### LETTRE CXXXV.

*2 sept.* **L** E s événemens sont considérables  
*1717.* **L** aujourd'hui , & pourroient avoir de  
 grandes suites : mais j'espere avec vous  
 que si le régent tient bon , les autres se  
 rendront. J'ai assez perdu la suite des  
 affaires des Princes du sang , pour ne  
 pas attendre ce que vous me mandez sur  
 la signature de Me. la Duchesse d'Or-  
 léans. Que vous faites bien , ma chere  
 nièce de tâcher de vous réjouir , ou du  
 moins de vous dissiper ! nos ennuis sont  
 mauvais à tout. Je ne fais que desirer  
 sur la conduite du Pape : car je crois  
 qu'on est assez disposé à secouer son joug ,  
 s'il employoit son autorité : le C. de Bis-  
 sy est bien à plaindre ! il s'est attiré  
 beaucoup d'ennemis , & n'a rien pour se  
 soutenir. Il me semble que vous n'étiez  
 point bilieuse , mais tout est changé.

*3 sept.* Je dois plus d'une réponse à Me. de  
 Dangeau : mais le moyen de rire , quand  
 on n'entend parler que de malheurs ! No-  
 tre Maréchal ne m'a pas laissé ignorer la

petite allarme que le Roi a donnée : il me semble que sans trop de curiosité on peut s'intéresser à la santé d'un enfant si précieux, à l'état des finances, & au parlement.

Le Prince de Dombes n'en est que mieux, s'il est bazané : mais je l'aimois mieux en Allemagne qu'à Paris : je crains toujours quelque rencontre fâcheuse. Je voudrois être indifférente pour M. le comte de Charolois : mais, je l'avoue, il y a quelque chose de plus. Quoique je m'attende à un schisme il y a long-tems, je n'ai pu lire, sans frissonner, que vous le croiez proche : Dieu veuille avoir pitié de la France & de son Roi ! Je suis bien aise de tout ce qui est avantageux au C. de Rohan : & je serois bien fâchée d'avoir à l'effacer de la liste des gens que j'estime : elle est déjà bien courte, cette liste !

Notre Curé de St. Sulpice est fort actif : il entreprend des grandes choses, & fera des grands biens à Paris. Me. la Duchesse d'Orléans est un objet de pitié : je voudrois bien que la mort de Me. D... augmentât les craintes, où l'on m'a dit que Me. la Duchesse de Berry est tombée. Mille amitiés à notre aimable & respectable amie : voyez la le plus sou-

vent que vous pourrez, pour le plaisir de l'une & de l'autre, & même pour le mien. Je me fais un grand plaisir de l'idée d'une dame de campagne qui envoie de sa chasse à une dame de la cour de ses amies. Je ne vois rien, je ne fais rien, & je ne pense presque rien. Bon soir, ma chère nièce : il faut me coucher sur les dix heures : mes forces ne vont pas plus loin.

## LET T R E C X X X V I.

DE ME. DE CAYLUS.

J E n'ai point vu le Ml. d'Harcourt depuis le premier d'octobre : mais je ne me suis point apperçue qu'il fut différent de ce que nous l'avons vu depuis les fâcheuses attaques qu'il a eues. J'ai toujours trouvé en lui ce bon sens, cette bonne tête, ce juste discernement entre le bien & le mieux. Mais il y a tant de différence d'être considéré par une amie au coin de son feu, par une femme qui dit & qui pense à peu près les mêmes choses, ou par une troupe de gens qui n'ont dans l'esprit que cette maxime, *plus de morts, moins d'ennemis*, que je ne suis point étonnée qu'on juge si mal d'une foiblesse, qui néanmoins ne prend que sur le corps.

Me. de Berry a passé la fête aux Carmélites : elle y alla coucher la veille avec la seule d'Avaise : on dit que ces saintes filles sont édifiées d'elles : je suis ravie que cette Princesse forme cette liaison. Quand elle n'aboutiroit qu'à les faire pé-  
yer , ce seroit beaucoup : & on dit qu'elle a déclaré , qu'elle vouloit prendre soin de leurs affaires. La petite vérole fait ici bien du ravage. Avez-vous sçu la mort de cette pauvre Me. de Forcer , précédée de celle de sa fille , dont elle avoit pris cette même maladie ?

M. Fagon est, depuis quelques jours , arrivé dans sa retraite du jardin du Roi : nous nous sommes fait mutuellement de tendres messages : il est sûr qu'on lui conserve son habitation , & même l'autorité sur les plantes , avec une pension de deux mille écus : ce traitement est fort raisonnable.

Comment voulez-vous que je ne me mette pas en peine , quand j'entends dire que vous avez la fièvre , & que vous êtes plus abattue ? L'habitude peut-elle ôter sur cela la sensibilité ? *Il faut premier que mon cœur on refonde.*

Je suis fort bien ici : je ne perds pas un rayon du soleil , ni un mot des Vêpres d'un séminaire où les femmes n'en-

trent point : c'est ainsi que toute la vie est mêlée : d'un côté , ce palais , ( *le Luxembourg* ) & de l'autre , les louanges de Dieu.

Je reprends ma lettre pour vous faire des remercimens de la pauvre Barneval : Me. de St. Geran & elles sont encore chez l'hospitalier Bonrepaux : jamais patriarche n'a porté cette vertu plus loin. Les troubles d'Angleterre ne diminuent pas : la révolte d'Ecosse s'étend , & le Duc d'Ormond est passé. Je vous avoue que je me sens un grand zèle pour le Roi Jacques , & que je suis Tory jusque dans la moëlle des os : nous le verrons sur le trône de ses peres : & nous l'y verrons bon catholique. Je voudrois bien pouvoir jouir de ces nouvelles , & faire ma cour à la Reine d'Angleterre : vous serez informée , ma chere tante , de tout ce que j'apprendrai : c'est peut-être le seul événement qui puisse exciter votre curiosité : j'en connois les motifs.

## L E T T R E C X X X V I I .

D E M E. D E M A I N T E N O N .

II octo  
1717 **I**L est vrai que je suis ravie du retour de Me. de Remiremont : c'est une société pour vous , aussi agréable que glorieuse. Je crains qu'on ne vous

rende quelque mauvais office sur le séjour de cet Espagnol chez vous. Je serai bien surprise, si l'acceptation du Cardinal contente le Pape : c'est dommage, que je me forme l'esprit si tard ! je me serois épargné bien des peines, si j'avois sçu tout ce que les Papes & les Rois sont capables de faire : il y a des gens qui croient que tout ce que M. le Duc d'Orléans fait pour adoucir, est fondé sur ce que Rome veut éclater. Il ne seroit pas mauvais d'oposer Me de Berry à Me. la Duchesse : il en résulteroit quelque chose de bon.

Je suis très-fâchée de ce que Me. de Levi n'a pas la livrée de Me. d'Orléans : je crois que j'aurois désiré de l'avoir. Il est vrai que la demande du gouvernement de St. Germain m'a surpris : la De. de N. m'a donné part de ce bienfait nouveau : mais je n'ai de force, de courage, de sensibilité, que pour vous.

La déclaration m'a paru un arrange-<sup>120870</sup>ment de paroles, qui ne veut rien dire : on y demande une décision déjà accordée : on la suppose à faire, & elle est faite : les termes respectueux pour le Pape éblouiront bien des gens qui ne sont au fait ni de cette affaire, ni du stile des caméléons : si tout cela est concerté, il

y auroit , ce me semble , plus à esperer pour la paix.

Je n'ai pas grande foi au racomode-ment , quand on a été brouillé d'une certaine façon & pour des certains sujets : il est impossible que ce qui s'est passé entre les grands acteurs des finances ne soit encore un contre-tems. Je suis surprise de ce que vous me dites du mariage de M. le comte de Charolois.

Est-il vrai , que le peuple veut s'alarmer sur la santé du Roi ? Je croiois que c'étoit une tendre inquiétude qu'on nous laissoit à vous , à moi , & à St. Cyr. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de son gouverneur , qui me rassure.

Il faut remettre tous nos plaisirs de Courbevoye à l'été prochain : dites à Me. de Dangeau qu'il faut songer à une niche : ceux du garde-meuble en usent si bien avec moi , qu'ils ne nous refuseront pas : je jouerai au piquet avec Me. la comtesse , & nous passerons là d'agréables journées : il faut que les miennes finissent à cinq heures , mais j'arriverai de grand matin. Adieu , ma chere nièce : je vais me coucher , pendant que tout le monde va souper : la vieillesse separe de tout ; mais la solitude est bonne , à moins qu'on ne soit mauvais soi-même.



## LETTRE CXXXVIII.

**J**E n'ai nulle habileté pour prévoir l'a-1808. venir : mais je vois clairement que le 1717. présent ne va pas bien, & que les mois se passent sans qu'on voie l'effet de ces brillantes promesses qui ont amusé le peuple : il est pourtant certain qu'il y a des endroits dans le Royaume qui vont mieux : on m'assure qu'il y a de l'argent dans le péis Chartrain, qu'il y en a encore plus à Rouen, que le commerce y va très-bien, & qu'il se rétablit à Lyon & à Tours : si cela est vrai, il ne faut pas désespérer : on négligera l'Eglise : on relèvera l'état.

De la maniere dont on me parle des audiences du Duc de Noailles, & de l'impossibilité de l'aborder, on n'a jamais vu ministre faire une plus grande figure. Je refuse tout le monde : mes demandes seroient reçues avec politesse, mais négligées, & peut-être avec raison. On m'assure, mais d'assez mauvaise part, qu'on vend les équipages de M. le Duc de la Feuillade. Je suis fort aise que le Prince de Dombes se fasse aimer. Nos Princes sont admirables dans la diversité de leurs pensées, & trouvent toujours le moien de surprendre.

19 octo J'aime fort le reçu au haut de la lettre : votre bel-esprit devoit n'acheter que les volumes qui me manquoient : je vous assure que je les trouve à très-bon marché : vous savez que je ne puis flater, quand il s'agit d'argent.

M. le Duc de N. est très-content de son ouvrage : il espere beaucoup : sa femme m'aporta une lettre de Me. de Dangeau, qu'elle finit par me mander que les gens sensés sont fort satisfaits de la conduite de ce président de finances.

M. du Maine assure, que cet Anglois est un homme sans honneur, sans religion, & sans foi, & que son projet fut rejeté par le parlement d'Ecosse. Cet homme & Dubois vont ruiner la France : hélas ! le Roi ne songeoit, un mois avant sa mort, qu'à la soulager & à l'enrichir.

---

### L E T T R E C X X X I X.

9 nov. 1717. **M**E. de Dangeau vient de partir : il me sera encore plus aisé de prendre patience, que de lui faire entendre raison. Il est fâcheux, que voulant me dévouer aux visites, il n'y ait que la vôtre que je ne puisse recevoir.

J'ai été quatre heures de suite en contrainte & en attention : c'est trop à mon âge.

Je crois tout ce que vous me dites sur Me. de Dangeau, elle est bien sensible !<sup>10 nou</sup> mais je trouve que les étrangères ne meurent pas de sensibilité : cette mort-là est réservée aux Françaises : & cependant je ne meurs point. M. l'Archevêque de Rouen m'écrivoit, il y a quelque tems, que tout étoit accomodé. Il faut que M. de Nismes n'agisse pas tout seul : il se perdrait inutilement : c'est à vous que je le dis : car je ne dois rien dire.

Que votre fils est louable de connoître si tôt le danger de Paris ! mais qu'il est à plaindre par la difficulté de s'en garantir ! Pourquoi ne donnez-vous pas à Charlot & à mes autres pauvres selon leurs besoins ?

L'état du Roi d'Espagne est affreux, s'il n'est pas fini : son esprit n'étoit point tourné, ce me semble, à la folie.

J'ai consulté M. Besse sur vos maux : il vous conseilleroit le lait, & dit que vous ne guerirez qu'en changeant la qualité de votre sang : je ne puis douter, au bien qu'il me fait, que M. Fagon ne fut prévenu contre cette nourriture-là. Rien n'est si froid que nos lettres, parceque notre cœur est transi. Mais pourquoi penser aux plaisirs, quand on n'a que deux jours à vivre.

## L E T T R E C X L.

22 nov 1717. **L'**Etat de M. le régent me fait beau-  
coup de peine : je prie souvent pour  
lui & pour Me. sa fille : & je demande  
pour eux , peut-être pas ce qu'ils souhai-  
tent , mais sûrement ce qu'ils devroient  
souhaiter. Il me paroît qu'on parle au-  
tant de la mauvaise santé du Prince des  
Asturies que de celle du Roi son pere.

Donnez à Me. de Solanet : d'un côté ,  
on ne voit que misères , & de l'autre , tant  
de sujets de crainte , qu'on a de la peine  
à se deffaisir de ce qu'on tient.

Le pauvre M. de Chamillard passa ici  
il y a quelques jours , & m'envoia faire  
des excuses de ce qu'il n'arrêtoit pas : il  
étoit avec Me. sa femme , qui a été le  
chercher sur une quatrième attaque d'a-  
poplexie : je voudrois qu'il fût que je de-  
mande de ses nouvelles.

Il faut à M. le C. de Noailles autant  
d'amis qu'il en a , pour faire passer dou-  
cement une acception & une protesta-  
tion en même tems : car j'appelle ainsi  
cet apel.

Je ferai très inquiète de M. le duc d'Orléans que j'ai toujours aimé, & qui ne m'a jamais haïe : il n'en est pas de même des autres malades dont vous me parlez, excepté M. de Fréjus.

## L E T T R E C X L I.

29 novemb.

1717.

**J**E suis charmée, que les yeux du régent soient un peu mieux : mais son régime fait tout craindre : ne pourroit-il pas se laisser enfin des plaisirs ? les affaires l'useroient moins vite : je crois ses jours utiles à la France. L'état du duc de Noailles me paroît bien defagréable, & je ne le crois pas fort patient : mais on se trompe tant dans les jugemens qu'on fait !

M. Bonnet me disoit, il y a deux jours, que l'archevêque de Bourges lui avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc, & cela avec un sourire, qui me fit croire qu'il me regarde comme un prodige : il aura sans doute ajouté que je raisonne tout aussi bien que lui : me voilà donc une personne à montrer. Il faut avouer qu'il est bien glorieux de vivre long-tems : on croit faire maintenant mon éloge quand on dit, elle raisonne encore juste, elle écrit

encore d'une main ferme : me voilà bien louée ! & voilà de grands sujets d'amour-propre.

6 *décemb.*

1717.

L E T T R E C X L I I.

**N**E parlons donc plus de nous moins écrire, puisque vous en êtes offensée : & jouissons en paix du mérite de Petin. Je serois bien fâchée que M. & Me. de la Vrilliere perdissent leurs fils : il me semble qu'ils méritent l'un & l'autre d'être heureux : ils ont une bonne réputation.

Mlle. de la Tour est un petit sujet incompréhensible en tout, dans ses maladies, dans ses goûts, dans ses sentimens, dans ses jouëts. M. le duc du Maine a voulu que je visse ses enfans : il a raison de les montrer : ils passerent ici hier en revenant de Rambouillet : ils sont à souhait : la contenance noble, la visite courte : ils parlerent précisément comme il convient à leur âge : je n'y aurois ni ajouté ni retranché une parole : & leur grand-pere en auroit été fort content.

7 *décemb.*

M. Mauduit a eu de la peine à trouver 1600 liv. Je commence à éprouver la rareté de l'argent : mais, entre nous, s'il vous plaît.

L'intrigue est plus puissante à la cour que les liaisons du sang : faut-il passer de cette réflexion qui en entraineroit tant d'autres , à la De. de Noailles qui m'écrit quelques plaintes sur M. le duc de la Force , & sur M. Law , comme une bonne femme , toute dans les intérêts de son mari ? elle ne m'avoit jamais parlé de rien. M. de Guignonville me mande qu'il vous a confié toutes ses peines : il faut voir la suite : mais il me paroît qu'on va assez vous conter ses douleurs , sans penser aux vôtres : je connois ce personnage-là. M. Bessé me dit , en ce moment , que le C. de Polignac a écrit au nonce une lettre un peu forte : voilà le plus important de mes auteurs. Bon soir , mon enfant.

---

## L E T T R E C X L I I I .

**N**OUS allons voir ce que produira la présence de votre cardinal : le régent va être vivement attaqué des deux côtés. La prose & les vers que vous m'avez envoyé sont fort jolis : mais la matiere passe la raillerie. Au reste , je dois vous dire que je ne m'ennuye plus , depuis que je me porte bien : les prières , mon ajustement , l'éducation de Mlle. de la Tour remplissent

la matinée : quelques instructions aux jeunes professes , deux récréations avec la communauté , une heure de piquet ou de trictrac avec Mlle. d'Aumale suffisent pour l'après diné. J'ai été mal saine dans tous les âges de ma vie : mais ma caducité est vigoureuse.

Je suis assez bizarre sur Me. de Dangeau : je ne veux pas la voir : je m'ennuye de ne pas entendre parler d'elle.

14 déc. J'attendois de grandes nouvelles hier par Petin : il pourroit bien ne s'être pas passé grand chose : il se pourra même que le régent accordera encore quelque courrier à Rome dont il faudra attendre le retour : car le parti ne demande qu'à retarder : & en effet il profite bien du tems qu'on lui donne.

Il y a plus de deux heures que j'attends M. de Villeroi : sa santé, celle du roi m'empêchent de murmurer : mais il est ennuyeux d'attendre : & voilà comme les plaisirs les plus innocens ont leurs dégouts.

15 déc. M. le M. de Villeroi se préparoit à me dire bien des choses , & craignoit que le tems ne nous manquât : cependant il ne m'a prît rien de nouveau : il glissa sur les affaires de l'église : il m'aporta les piéces d'esprit que vous m'avez envoyées : il me parut abattu & un peu vieilli : en vé-



rité , ce feroit une grande perte : il eft rempli d'eftime pour vous , & m'affure qu'il trouve le régent très difpofé à vous marquer la fienne : vous me manderez le fuccès de fa négociation : je lui parlai de Me. de Mailli fans pourtant le charger de rien : la converfation fut affez languiffante fur le tems préfent : mais nous tombâmes fur le paffé , & fur ceux que nous avons perdus , & nous ne pûmes finir. Il me tourmenta un peu fur le féjour que vous voudriez faire ici de tems en tems : il fe moqua de moi , quand je lui dis que je ne m'ennuyoïs pas : il eft très incapable de comprendre que je doive , & encore moins que je puiffe m'occuper de St. Cyr : & il rabattoit bien de l'eftime qu'il a pour moi , s'il me voyoit montrer à lire à Mlle. de la Tour , examiner la vocation d'une poftulante , ou raccommoder mes chemifes.

Remerciez bien M. le C. de Rohan , je vous prie , de ce qu'il a fait pour la penfion de deux jeunes gentils-hommes auxquels je m'intérefle véritablement , & que je crois avoir ôté au parti. Vous m'annoncez M. de Guignonville pour ce matin : je ne fai quel confeil lui donner : & le duc de Noailles a conduit fon affaire de façon à tout perdre , fi ce pauvre

homme ne fait rien pour en sortir, & à l'avoir pour ennemi, s'il cherche d'autre secours que le sien. Ne sortez de votre oisiveté, que pour vous assurer de celle dont vous jouissez.

J. de Noël  
1717.

## L E T T R E C X L I V.

**J**E n'ai point douté que la présence du C. de Rohan ne produisît un courrier très pressant à Rome, mais qui ne fera rien de plus décisif que ce qui se passe depuis tant d'années : Dieu veuille que la bonne cause n'en souffre pas, & que notre cardinal ne perde rien de sa réputation ! Me. de Dangeau veut venir mercredi : & il faut bien y consentir : son stile ne se sent pas de la diminution de sa joie : sa lettre est admirable : elle y emploie toutes ses connoissances : Me. Guyon est citée fort à propos : elle compare la plénitude de son amitié à celle de la grace, mais tout cela, avec un tour très singulier : elle me fait seulement une demande incivile, qui est, de me trouver de la joie : je n'aurai certainement que celle qu'elle m'apportera.

27 déc.

Le premier moment de la visite de notre amie me fit plaisir : la suite me fit de la

peine : elle voulut , je crois par conscience , jouer au piquet : il m'attendrit à ne pouvoir retenir mes larmes : le reste me mit en fureur : elle finit par me déclarer que désormais elle viendra sans m'avertir : je suis entre la tristesse & la colere : & je me prends à vous de tout : c'est vous qui me remettez continuellement dans le commerce du monde : je me repens de vous écrire si souvent , de vous envoyer mille choses , & en un mot d'avoir la conduite d'une insensée qui , en desirant d'être oubliée , fait tout ce qu'il faut pour ne l'être pas : jugez , ma chere niece , de ce que vous avez à réparer : car c'est tout de bon que je ne puis soutenir ces disputes continuelles. Me. de Dangeau veut me faire ici un appartement qui sera délicieux : rien n'est plus facile que de trouver dans S. Cyr des logemens pour vous toutes , il n'y a rien d'embarrassant là-dessus.

Je ne finirois pas , si je vous disois les projets desordonnés dans lesquels elle me veut faire entrer , qui sont aussi opposés à mon inclination qu'aux intérêts de St. Cyr , que je détruirois plus vite que je ne l'ai bâti : n'en parlons plus , en voilà assez , pour une personne qui entend raison , qui m'aime , & qui me croit vraie.

Il n'y a pas d'apparence que les affaires

de l'église changent de face si-tôt, & ce n'étoit pas la peine de faire marcher votre cardinal : le Ml. de Villeroi parle toujours avantageusement de lui.

Je supporte la mort de Charlot fort courageusement : je trouve assez mauvais que vous soyez si lon-tems, sans voir les princesses de Lorraine : je les estime fort, & je suis ravie de savoir que la princesse de Soubise est la sagesse même : on m'a dit que l'on retient présentement la jeune princesse de Conti, & que M. son mari veut changer de conduite : on se lassera peut-être de vivre sans .....

10 janv.  
1718.

## L E T T R E C X L V.

**L**Es affaires de Bretagne me paroissent sérieuses : on dit que le prince Eugene est à Londres : & je crois déjà le voir nous faire la guerre dans cette province. Quant aux affaires de l'église, elles ne peuvent qu'empirer, quel parti qu'on puisse prendre : je plaindrois le cardinal de Rohan, si je pouvois plaindre un homme qui a l'honneur d'être la victime de son zèle pour la vérité.

Je serois bien aise que le pauvre Guignonville sortit d'affaire par M. de Noail-

les : mais en vérité, je crains que le secours ne vienne trop tard : il me paroît fort mal.

Je suis bien touchée de ce que notre Ml. a fait par rapport aux jansénistes : c'est une marque de courage & d'affection pour le feu roi, qu'on ne peut trop louer. J'espère que lorsque Me. de Dangeau saura ce qui s'est passé entre nous, elle se rendra : & je consens que ce soit par complaisance, si ce n'est pas par conviction : mon projet seroit qu'elle me vit quatre fois l'an, & vous avec elle, que la De. de Noailles fit de même & vous avec elle : vous pourriez même vous joindre quelquefois. Travaillez sur ce plan.

Je desirer des nouvelles de conséquence 11 jany. par l'intérêt que je prens au bien général : je ne suis plus fâchée d'en savoir de ceux que je n'ai pas oubliés : mais la plus forte raison est pour les dames de St. Louis, qui d'ordinaire en savent de fausses par le marché de Versailles & par les provinciaux qui voient leurs filles. Ne craignez point d'être commise, je ne dis pas celles qu'il ne conviendrait pas que je fusse par vous. Je viens d'écrire à la De. de Noailles pour M. de Guignonville, c'est-à-dire, pour lui fournir un prétexte d'en parler : car je n'en dis qu'un mot : tant je crains qu'on ne se fâche contre nous !

Il faut espérer que les démêlés des dames defuniront l'hôtel de C. & les Noailles. Je pense comme vous sur M. Desmarets : je ne crois pas qu'il s'accommodât d'une seconde place, ni que le duc de Noailles s'accommodât même d'un second. Les remontrances du parlement sont, ce me semble, raisonnables : & cela ne lui arrive pas toujours.

24 janv.  
1718.

## L E T T R E C X L V I.

**V**OUS me connoissez assez, ma chere nièce, pour savoir si je suis sensible à la mort de M. de Dangeau : la douleur de notre amie, & tout ce qui en retombera sur vous sont assurément les événemens qui pouvoient le plus m'affliger. Je voudrois être à Paris pour pleurer avec elle, & prier avec vous : j'ai deux choses à vous demander : l'une, que vous ne vous tuiez pas, & l'autre, que vous empêchiez Me. de Dangeau de précipiter sa résolution : elle est encore bien jeune : & je sai qu'on vit lon-tems.

J'admire les Bretons : toute la sagesse des François est donc dans cette province-là ! Vous m'effrayez sur le schisme : mais j'ai peine à croire, qu'il soit pire

que ce que nous voions. Que de choses j'ai vues ! Me. la De. de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite, qui auroient fait la disgrace de toute autre. Me. de Montefpan ateloit fix fouris à un petit carosse de filagrame, & s'en laissoit mordre ses belles mains : elle avoit des cochons & de chèvres dans des lambris peints & dorés : le roi la montrait aux ministres comme un enfant, se recriant sur le badinage des Mortemarts : mais elle savoit tous les secrets de l'état, & donnoit de très bons conseils, & de très mauvais, selon ses passions.

Le chancelier trouve-t'il bon que le parlement desaprouve qu'on lui fasse une maison ?

Vous savez bien que j'ai de l'inclina- 25 janv. ]  
tion pour le chevalier ? les vauriens ne me déplaisent pas toujours, pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'au vice & au deshonneur.

Le schisme de M. d'Apt m'a transie : 26 janv.  
les barricades m'ont effryée : j'ai compté pour peu les princesses, mais pour beaucoup que vous vouliez prendre du lait le soir : il semble que je n'aurois plus rien à dire sur votre lettre, je vais pourtant la reprendre & y répondre.

Les remontrances des Bretons paroissent

bien raisonnables , & fort respectueuses.

10 mars. J'ai écrit & parlé trop souvent au duc de Noailles pour avoir besoin de m'entendre sur les intérêts de Guignonville : j'ai mandé qu'il mourroit bientôt , si l'on nous laissoit encore long-tems dans l'incertitude : il me semble que le mot de *nous* est une très grande recommandation. Je ne crois pas que la De. de Berri se fâchât du nom que vous n'avez pas voulu écrire.

Mille complimens à notre maréchal , au seul dont je ne veux pas être oubliée.

Je ne suis pas entre vous & moi , sans quelque inquiétude sur mes affaires & sur celles de St. Cyr : comment M. le duc de Noailles ira-t'il solliciter M. d'Argenson ?

On dit que le chancelier s'est brouillé avec le régent , pour avoir soutenu le parlement : que cette disgrâce le couvre de gloire : que le duc de Noailles en acquiert beaucoup d'avoir tout quitté en perdant un ami qui étoit l'ame des conseils : & qu'il ne faut plus compter sur rien de bon : voilà les nouvelles de Versailles.

7 fév.  
1718.

## LETTRE CXLVII.

**L**E D. de Noailles n'est point embarrassé de M. d'Argenson : il prétend



que nos affaires n'iront que mieux , parce qu'il y aura plus de tems à lui donner. Le *Ml.* de Villars est bien homme à quitter si on le chicane : ce seroit une perte pour les officiers : je l'ai toujours vu aller bien droit.

Le portrait , que vous faites d'Alberoni , me jette bien dans une grande incertitude sur les jugemens que nous fessons des hommes : heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice , & plus heureux encore ceux qui peuvent se passer d'eux ! Dieu nous garde du traité dont vous me parlez !

Il ne se passe point de jours que je ne croie que le chancelier revient : je m'étois flatée que la bonne cause profiteroit de son absence , & qu'enfin le régent ne voudroit point se brouiller avec Rome : nos cardinaux & les bons évêques paroïssent vouloir faire quelque chose de décisif : je ne parlerai qu'à vous de cette matiere , mais il me semble que rien n'est plus dangereux que de demeurer comme on est : c'est en temporisant que le parti s'est fortifié au point où il est. Ce qui s'est passé là-dessus tourneroit à mérite à nos prélats s'ils finissoient , & tournera à foiblesse s'ils ne font rien : c'est mon avis , & peut-être l'avis d'une femme. Le chancelier sera un peu plus fort , s'il revient.

9 fév. Dieu veuille inspirer M. d'Argenson ! il a une méchante besogne à faire, & trouvera plus d'une pierre sur ses pas. Comment le régent soutiendra-t'il ensemble deux têtes aussi fortes & aussi opposées que le chancelier & le garde des sceaux ? ces deux têtes doivent se heurter sans cesse, & que résultera-t'il du choc ? J'ai reçu une lettre de notre Ml., de dix pages, où il n'y a que des réflexions sur ce qui se passe : je lui fais une très longue réponse, remplie de tout ce que j'ai cru de plus propre à lui plaire : on gagne les honnêtes gens, comme le peuple. Les moins jansénistes sont éblouis du mérite du garde des sceaux : si le régent continue à soutenir le mauvais parti, le bon n'aura pas beaucoup de sectateurs. Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien : il me semble qu'ils sont plus constants dans le mal.

---

 LETTRE CXLVIII.

16 fév.  
1718.

**S**Ait-on certainement la cause de la disgrâce du chancelier ? Il me paroît que la multitude est favorable au parlement : je crois bien qu'on a trop attendu à réprimer le parti : mais ne fera-t'il pas encore plus fort, si on lui fait voir de la crainte ? Est-il

vrai que le régent ait répondu fièrement aux remontrances ? Mlle. de Breuillac me dit que les savetiers chantent dans les rues qu'il faut que le chancelier revienne , & que c'est au parlement à gouverner. Je vis hier M. le curé de St. Sulpice : son embonpoint me surprit , & sa gaieté m'en donna : il me paroît plein de confiance que Dieu n'abandonnera pas les gens de bien.

Je suis toujours surprise de la bonté de 17 fév.  
M. le M. de Villeroi pour moi : il me semble qu'il a , depuis lon-tems , rempli la mesure de ce qu'il y a de plus tendre & de plus délicat par raport au feu roi sur ce qui me regarde. Cependant il ne se lasse point : & le voilà encore chargé de Guignonville. J'aurois eu bien de la peine à lui faire cette prière : mais il ne l'attend pas , & continue à prévenir mes desirs en tout. Dites lui là-dessus , ma chere niece , ce qu'il y a de plus propre à lui marquer ma reconnoissance : il est vrai que cette affaire-là me tient fort au cœur : & il est étonnant qu'elle ne soit pas finie.

On parle bien différemment de l'état du duc de Noailles : les uns disent qu'il n'a jamais été mieux à la cour : les autres prétendent que non , & qu'il succombera par la force de ses ennemis.

Vous avez tant rendu de bons offices

auprès de moi à la De. de Noailles, & je suis si contente de la conduite qu'elle a depuis qu'elle est à Paris, que je l'aime véritablement : son mari est jeune & sain, mais il n'est pas immortel. Je pense souvent, que si elle le perdoit ..... la persécuteroit : elle n'est pas plus habile que moi en affaires. Vous savez qu'elle a apporté de grands biens : mais je ne fais si on a tourné les conventions d'une manière avantageuse pour elle : & je ne lui vois pas un ami propre à la conduire. Je voudrois lui assurer M. de Guignonville pour ses affaires médiocres, & que vous lui donnassiez M. Fagon pour les grandes : il est habile, & son pere lui a peut-être inspiré quelque considération pour moi : je le crois un peu du parti, où je ne suis pas aimée : ce qui n'est pas déraisonnable.

Il ne faut pas nous vanter des honnêtetés de M. d'Argenson : nous serions accablées, & il ne faut pas l'importuner. Je serois bien contente si vous & cette pauvre cousine étoient pèrées, & si St. Cyr étoit traité comme il l'a été jusqu'ici.

Je crains que M. d'Argenson ne succombe à la vie qu'il mene : je voudrois bien qu'il reussît : mais on n'ose presque l'espérer, sur-tout aiant à faire à un homme qui ne suit pas les projets qu'on pourroit faire.

La dépendance des traités est grande , & sera utile aux Anglois , quand ils ne feroient que nous ruiner , ou empêcher notre rétablissement. Le départ de Me. la chanceliere me fait grand plaisir , & le secret , qu'on garde sur le sujet de leur disgrâce , pourroit être personnel au régent : ce seroit tant mieux , car elle durerait : mais on le laisse bien près , pour continuer les intrigues.

Je suis fâchée du départ de M. le C. de Rohan : ce qu'on veut faire iroit mieux , ce me semble , s'il demeurait en ce tems-là à la tête des évêques : & vous verrez qu'on renverra à Rome pour gagner encore du tems : le mot d'*encore* est bien fort dans les conseils. On dit que les audiences du C. de Noailles sont moins nombreuses.

La conduite de M. le Duc montre assez son dessein : si les repas continuent , on pourra découvrir bien des choses par le vin. Vous me dites une grande parole , que les portes secretes s'ouvriront , ou se fermeront , selon ce qui plaira à M. d'Argenson. Est-il favori avec le reste ? il est déjà tant d'autres choses. Est-il vrai que Longe-Pierre est au D. de Chartres ? Je crois que le D. d'Orléans n'ignore pas qu'il est attaché au D. de Noailles très intimément. M. l'archevêque de Rheims m'a envoyé une

belle lettre , qu'il écrit au régent avec une liberté épiscopale , & d'ailleurs très polie & très respectueuse.

Je suis assez en peine du compte que l'on rendra à Me. la De. de Lorraine de l'état de la cour : vous savez qu'elle est assez à la vieille mode , pour aimer son mari , ses enfans , sa famille : sa présence pourra contraindre les soupés.

20 fév.  
1718.

## LETTRE CXLIX.

**J**E crois Guignonville mort : son fils veut être fermier général. Je lui objectai d'abord la différence de sa profession à celle-là , à laquelle il pourroit bien n'être pas propre : il me répondit qu'il ne falloit que du courage pour s'acquiter de ce qu'il nous convenoit de prendre. Ses larmes pour son pere , la peine que je sentoie de sa mort m'arracherent une lettre qu'il me demandoit instamment : elle n'étoit pas , à une lieue d'ici , que je me repentis de l'avoir écrite , dans la peur de faire une priere incivile à des personnes à qui je dois ménager le chagrin d'avoir à me refuser. Je fus tentée d'écrire ce que je pensois à notre maréchal , mais il m'y parut une maniere de trahison pour Guignonville , &

j'abandonnai tout au hazard. Je viens de recevoir des lettres du maréchal & du ministre : mais elles sont, je crois, sur nos premières recommandations. Quoi qu'il en arrive, j'ai voulu vous avertir de tout.

J'attends M. le curé de St. Sulpice avec <sup>21 fév.</sup> un échantillon de sa manufacture : elle me fait regretter Paris : j'entrerois bien dans ses desseins.

J'ai vu filer la mouffeline : votre curé est admirable : il servira bien l'église & l'état.

---

## L E T T R E C L.

7 mars.

1718.

**M.** de la Vrilliere est d'une si grande conséquence, qu'un courier de sa part m'a fait trembler : je n'ai pas douté que ce ne fût pour m'apprendre quelque événement terrible. Cette idée m'a fait trouver le mariage de sa fille assez froid : je lui ai écrit de mon mieux. Ne sont-ce pas deux enfans qu'on marie ensemble ? Me. de Maurepas ira-t'elle de son chef ? & Me. de la Vrilliere entendra-t'elle à bien conduire ses petits-enfans, sans se mêler des siens ? j'attends, pour lui écrire, qu'elle soit grand-mere.

M. Bessé vient de m'interrompre & de

me dire que le C. de la Trimouille a l'archevêché de Cambrai. Ne sera-ce point une retraite pour Me. la princesse des Ursins ? Je n'entends point ce don de 50000 liv. de l'abbé d'Etrées : n'est-ce point pour la maison qu'on lui avoit vendue ?

8 mars. Il y a quelque difficulté entre l'évêque & celui qui est à la tête des affaires de St. Cyr, pour la signature des comptes : je ne fai ce que le duc de Noailles voudra là-dessus : mais l'évêque ne me paroît pas disposé à céder. Il a pour lui l'usage, des arrêts, & l'intention du roi, à qui j'ai souvent oui dire, *on ne fait plus où l'on en est, dès qu'on est sorti des regles* : il est vrai que nous en sortons, quand nous avons une demoiselle & p. . . . à la tête de notre conseil : car il nous est marqué, que ce sera un conseiller d'état. Les projets de campagne me font craindre quelque disgrâce à la fin : les absens sont bien foibles à la cour.

Je meurs d'envie de faire savoir à M. d'Argenson la reconnoissance que je sens de la maniere dont il a reçu Me. de Mailly. Ma confusion est extrême sur le contrat de mariage de mon grand-pere : je l'ai vu plusieurs fois entre les mains de Manseau : & je ne fai s'il l'auroit envoyé dans les papiers de Maintenon. Il est ri-



dicule à moi d'avoir toujours vécu dans ce dégagement des choses qui me regardoient : j'en ai dit un mot à notre supérieure, plus vive que moi sur ce chapitre. Elle a envoyé chercher les preuves de mon frere, brillantes comme le soleil, mais que je regarde comme un ouvrage de flatterie, fait pour une personne en faveur : j'en ai tiré la date du contrat de mon grand-pere.

*Contrat de mariage de Théodore Agrippa d'Aubigné, Ecuyer, Seigneur de Landes, Guillemer, & du Chaillou, Ecuyer du roi de Navarre & Gentilhomme ordinaire de sa chambre, fils de Jean d'Aubigné Ecuyer, Sieur de Brie & de Damoiselle Catherine de l'Etang, avec Damoiselle Suzane de Lesay, fille de noble & puissant Ambroise de Lesay, Seigneur de Surinau, & de Damoiselle Renée de Vivonne. Ce contrat est du 6 de juin 1583, reçu par Vassé, notaire à Baugoin. Jamais je n'ai eu tant de peine sur ma noblesse, que je viens d'en avoir en copiant tout ceci. Adieu, vous êtes trop aimable, pour vous montrer à ceux que vous voulez quitter.*

25 mars.  
1718.

## L E T T R E C L I.

**J'**ETROIS tout occupée mardi de Me. la De. d'Orléans, & de la douleur de M. du Maine : je n'ose encore me réjouir avec lui : & la maniere dont M. de Dangeau m'a écrit, me confirme dans cette timidité. Je ne prévois point que je puisse avoir de grande joye : & je suis très sensible à tout ce qui se passe, c'est de quoi passer un reste de vie bien triste. Ce qu'on a fait sur la lettre de l'archevêque de Rheims me paroît très mauvais, soit que le pape s'en fâche tout de bon, ou qu'il ne s'en fâche pas. Je trouve aussi le règlement sur les troupes fort mauvais : & je me mêle d'en tirer de très fâcheuses conséquences. Je ne fus jamais plus occupée des grandes affaires : c'est bien prendre mon tems ! Il me paroît que notre régent devient plus ferme : tant mieux, quand il aura raison. Je suis bien loin d'être son ennemie : il fait que je ne l'ai jamais été : mais son changement sur les troupes me fait une grande peine, & il s'en repentira.

Adieu, ma chere nièce : vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais nos entrevues nous attristent plus qu'elles ne nous ré-

jouissent : il est pourtant vrai que j'ai envie de voir notre Ml : jugez , après cela , si je l'aime.

Le cardinal de Bissy est véritablement <sup>26 mars,</sup> zélé : & je comprends aisément l'état où il est : car les inconvéniens sont terribles de tous côtés. Si le pape n'approuve ce qui s'est passé , qu'attendre ? Votre cardinal sera embarrassé , & avec grande raison. J'espère fort du bon tempérament de Me. d'Epinoÿ : le monde présent n'est pas digne d'elle : mais elle est utile au monde.

Je ne sai si je tombe en enfance : mais le petit ménage d'argent , que vous avez envoyé à Mlle. de la Tour , me plaît autant qu'à elle : & Mardochée (*Me. de Glapion*) ne pouvoit le quitter hier au soir. Je voulus persuader à mon petit chien de l'envoier au roi , qui feroit un jour sa fortune. Il me répondit , *Ma fortune est assez faite*. Ce trait me fait souvenir de l'enfant gâté de M. de Coulanges , & de vous remercier de ses chansons , qui nous ont déjà amusées. Mais les chants sont ignorés : & j'ai quelque peine à les montrer , quoique j'en sache beaucoup.

Je crains que vous ne vous trompiez sur le P. Maffillon : je serois ravie qu'il ne fût pas janséniste.

Je n'avois pas deviné la lettre de M. de Rheims. Mais j'avois bien cru qu'il s'en glorifieroit, & il a grande raison : rien n'est plus beau que l'action de M. d'Argenson : & rien n'est plus obligeant que celle de M. le duc d'Orléans dans toutes ses circonstances. Me. de Glapion n'a pas si bon courage que notre maréchal : on lui propose un bâtiment ici qui est nécessaire, & elle croit qu'il y en a déjà que trop pour être détruit.

1<sup>er</sup> avril.  
1718.

## L E T T R E C L I I.

**I**L faudra que la conversion de Me. la De. de Berry dure quelque tems, avant qu'on puisse la croire sincere. M. Bessé croit qu'il y a beaucoup de vapeur au mal de la De. d'Orléans. Il est vrai qu'on accuse votre cardinal de foiblesse : mais il est vrai aussi qu'on ne voit pas que la fermeté puisse rendre nos affaires meilleures. Les particuliers en seront plus estimés, mais le schisme n'aura-t'il pas de plus fâcheuses suites ? Il ne paroît pourtant pas possible, que les évêques ne fassent rien après l'outrage qu'on vient de faire tout à l'épiscopat : le chancelier gouverne encore.

Me. de Dangeau me propose de cou-

cher dans le lit de M. l'évêque de Chartres : il ne s'en serviroit de sa vie après une telle profanation.

Je m'occupe le plus qu'il m'est possible : la solitude est moins soutenable que jamais : le souvenir du passé tue , le présent met le sang en mouvement, l'avenir fait transir. Ni la maison ni moi n'avons un sou ; on vit présentement d'une petite somme que je leur avois donnée en garde. J'attends avec impatience M. le D. de Noailles : ne dites rien de notre état , ma chere nièce : il n'y a pas assez long-tems qu'il est changé pour se plaindre : il n'est point de jour que je ne refuse du secours à des gens qui en ont un véritable besoin.

Je ne saurois regarder comme un mal-<sup>2 avril.</sup>heur d'avoir à quitter sa place présentement : car il me paroît qu'elles sont difficiles , & qu'elles le deviendront de plus en plus. Mais je ne sai si le premier président est riche : il faut du bien pour s'amuser en quel état qu'on soit. M. le prince n'avoit pas grand besoin d'hériter , M. de Vendôme en avoit de se confesser : il faut tout espérer de la bonté de Dieu , & ne point juger.

Les enfans de M. du Maine ne commencent pas leur vie comme leur pere :

ils ont bien du tems devant eux pour éprouver les changemens de la fortune.

Les affaires de St. Cyr m'inquiètent autant que les miennes : ce seroit un malheur pourtant que le Ml. de Villeroi & d'Argenson se brouillassent , & pour nous encore plus grand que pour les autres. Ce dernier a répondu froidement sur St. Cyr : mais ce n'est pas là-dessus que je m'alarme. J'ai sujet de croire que le D. de Noailles est plus propre à se donner du mouvement que du repos.

Oui, M. de Dangeau a écrit depuis 1715 : j'ai quelque curiosité de voir comment il aura rendu ce qui se passe.

16 mai.

1718.

### L E T T R E C L I I I.

**M**. l'Abbé Bignon sera , je crois , un mauvais choix. L'état de M. d'Argenson étouffe notre maréchal : il en est dégouté. J'ai trouvé le D. de N. bien instruit de l'état des Anglois de St. Germain, & bien intentionné : je ne doute pas que le régent ne le soit : mais je crains qu'ils ne soient pas pèyés.

Rien n'est plus froid que mes lettres à M le Ml. de Villeroi : pour lui, il écrit en ministre. Je n'entends point pourquoi

il seroit à souhaiter que le roi d'Angleterre fut parti avant de savoir la mort de la reine sa mere. Vous êtes trop bonne sur Me. d'H. . . . .

M. l'archevêque de Rouen me paroît un homme mort : l'excès de son travail & la sensibilité de son cœur le tuent : c'est dommage, il auroit fait honneur à la bonne cause : & il aura apparemment un mauvais successeur : il ne se console point de l'éloignement de M. le C. de Rohan & croit qu'il auroit sauvé de méchans pas qui se sont faits. Les affaires sur cette matiere-là donnent de l'empressement pour recevoir des nouvelles : il est bien à craindre qu'il n'y ait du bruit. M. le comte de Toulouse plaisoit aux courtisans par sa grande dépense, son humeur douce, & son attachement pour le roi : on aimoit à le louer pour déprimer son frere. Mais revenons aux Rohans : ils sont pleins d'honneur & à la vieille mode : ne pouvez-vous les unir, pour le bien de l'état & du roi, avec notre maréchal ? Le prince de Rohan n'est pas un ignorant : & je ne suis point surprise de tout ce que vous m'en dites.

17 mai.

On ne prône plus tant M. le Duc : & il faut espérer que la liaison des princesses

ne passera pas la table : pourquoi ne me nommez-vous pas celle qui m'a mise sur la selle ? Je plains Me. de Beauvilliers : les peines sont l'apanage de la vertu.

Les espérances , que je vous vois pour le roi Jacques me donnent des momens de joye. Me. la marquise de Termes me persécute pour lui donner l'aumône : j'ai peine de la faire à la cousine germaine de M. le duc d'Antin , qui a toujours été une honnête femme : elle me mande qu'on la va chasser de port-royal , faute de payement : ne pourriez-vous point en savoir la vérité ? Vous savez bien vous passer des plaisirs : mais les plaisirs ne peuvent se passer de vous. Le duc de Noailles ne peut trop vous aimer.

---

#### L E T T R E C L I V.

2 juin.

1718.

**C**E qui se passera demain sur les remontrances sera considérable ; mais il me semble que le régent y aiant consenti , on peut espérer que tout s'adoucira.

Ce que vous me mandez du roi d'Espagne me paroît un roman , & même un conte de fée , qui d'un coup de baguette feroit tout ce qu'on pouvoit désirer : voilà donc M. le C. Alberoni , qui at-



tire l'attention de l'Europe ! beau sujet de réflexion.

J'ai vu une lettre de Veillene (*aujourd'hui carmelite sous le nom de sœur Pulchérie*) qui donne de grandes espérances de la conversion de Me. la De. de Berry : & la réconciliation avec les dames disgraciées m'impose plus que la cellule qu'elle fait faire aux carmelites où elle veut coucher.

La jeunesse de M. le duc de Chartres ne 2 juin, l'excluroit-elle pas de la régence ? gouverneroit-il un royaume à dix-sept, ou dix-huit ans ? Nous ne savons peut-être ce que nous demandons, mais j'ai un grand éloignement pour M. le Duc. Vous me faites plaisir de justifier ce Czar : on ne parle donc plus du roi d'Angleterre. Je suis bien aise que notre maréchal ait l'intention de se divertir : c'est toujours quelque chose.

Je fais remarquer à Me. d'Hauffy, qu'elle jouit du bonheur de sa réputation. J'ai vu M. B..... qui éclata de rire en entrant dans ma chambre, de ce qu'il m'avoit vu marcher comme une jeune fille : il me paroit que je lui suis entrée dans la tête comme une personne très bouffonne. . . . .

## L E T T R E C L V.

25 juin.  
1718.

**V**O TRE lettre présente à l'esprit le renversement de la France : il faut espérer que Dieu la protégera , & ne se pas laisser de le lui demander : on veut des nouvelles , & on tremble en les recevant.

Je desire & crains l'arrivée du C. de Rohan : nous devrions pourtant être accoutumés que tout se passe en conférences , sans aucune conclusion : & c'est peut-être le mieux qui pût nous arriver. Je lirai le manifeste du roi d'Espagne , quoique d'ordinaire je lise peu d'imprimés : mais je crois que celui-là en vaudra la peine.

Quelles que soient les conditions , il n'y a point de meilleur parti pour les princes du sang : je crois que les étrangers n'en ont pas grande envie.

29 juin.

Je viens de recevoir la lettre de Me. de Mailly , qui m'a dit de terribles nouvelles : Dieu veuille nous protéger ! l'envie de vous voir redouble par l'état où sont les affaires. Bon soir, ma chère nièce : ferez-vous bien sûre , si vous sortez de Paris , d'y rentrer ? Je crois déjà voir des baricades : Dieu nous préserve d'un cardinal de Retz !

## L E T T R E C L V I.

D E M E. D E C A Y L U S.

*Vendredi.*1719.

**J**E ne vous parlerai point, ma chere tante, de ce que je laissai derriere moi en m'avancant vers Paris : mon cœur vous est connu, puisque vous l'avez formé : & pour peu que vous compreniez les charmes de votre conversation, vous comprendrez mes regrets.

J'ai trouvé Me. de Dangeau assez bien : j'en fus reçue à merveille, parce que je la rassurai sur votre état : Me. la princesse d'Espinoy étoit avec elle : de votre santé nous passâmes aux nouvelles publiques. La flotte Espagnole est un mystere où l'on ne comprend plus rien : les uns la renvoient dans les ports, les autres à la Jamaïque, quelques-uns plus opiniâtres, (& je me range de ce nombre) veulent que les vents l'aient empêchée d'entrer dans la Manche, lui font faire le grand tour & deux descentes, l'une en Irlande, & l'autre en Écosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'est pas ici sans embarras, & qu'au palais-royal on en fait plus qu'on ne dit. Le Turc inquiète. On trouve qu'Alberoni a bien des ressources dans son esprit. Le roi d'Espagne traite celui d'Angleterre

d'une façon si autentique comme roi de la Grande-Bretagne, avec tous les honneurs dûs à ce rang, qu'on juge qu'il doit être assuré de n'en avoir pas le démenti. M. le duc d'Orléans a fait arrêter ici le prince de Carignan, à la priere de M. le duc de Savoie. On l'a conduit jusqu'à Auxerre : on l'enverra sans doute dans son péïs, d'où il étoit sorti sans permission.

Me. la duchesse du Maine consentiroit volontiers à être transferée, si l'on vouloit la mettre ailleurs que dans le gouvernement de Bourgogne : cette princesse fait pitié : l'ardeur de son courage ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement ses maux, elle ne sauroit y résister, ni y remédier : celui de M. le duc du Maine, soutenu de sa grande pieté, & plus fondé sur la raison, le sert mieux : il est tranquille : rien ne trouble sa soumission aux ordres de Dieu. Me. la princesse va mettre les fers au feu pour demander que leur procès soit fait. L'affaire de M. de Richelieu est encore au même état : mêmes discours, mêmes bruits, mais nous avons tant ouï de propos fabuleux qui se donnoient pour des vérités incontestables, que nous sommes devenus fort incrédules.

Mlle. d'Orléans est abbesse de Chelles : Me. de Villars se démet, & on lui donne

une pension considérable (*de 12000 liv*). M. le cardinal a grand soin d'une ouaille de cette conséquence, & en faveur du jansénisme qu'elle professe avec le zèle de son tempérament, il trouve tout le reste bon. Me. de Berri est à Meudon avec son vœu & avec son M. de Riom, qui n'en part que la semaine prochaine.

Toutes les troupes s'avancent sur la frontière d'Espagne : les officiers partent : on assure que ce ne sera pas pour long-tems : Nous donnons à l'Angleterre, au-lieu de nos troupes dont on ne veut pas, beaucoup d'argent, quoique nous n'en ayons guere : on a déjà envoyé un million depuis le bruit de la descente, sans compter ce qui l'avoit précédée, & ce qui la suivra. Les troupes de l'empereur, qui sont en Flandre, passeront incessamment en Angleterre, si elles ne sont déjà passées. Après tous ces secours, voyez si, malgré tout ce qui se dit, on n'appréhende rien de la flotte Espagnole.

Me. la maréchale de Rochefort avoit fait, pendant la semaine sainte, la plus belle retraite du monde. M. le duc d'Orléans, à qui elle alla parler, dès que Me. la duchesse d'Orléans fut partie pour Montmartre, l'approuve : il lui conserve ses pensions, lui fait donner cinquante mille francs pour payer ses dettes : elle en touche 16000 : une

belle lettre est écrite à Me. la duchesse d'Orléans : elle va dans le couvent de Ste. Elisabeth : tout le palais-royal la regrette : tous ses amis l'applaudissent : tous ceux , qui ne la connoissent pas , sont fâchés de ne l'avoir pas connue. Me. la duchesse d'Orléans revient de Montmartre , la demande , la cherche dans son couvent , dit qu'elle ne le quittera point qu'elle ne la suive : la pauvre maréchale est revenue , & tous ses amis sont dans une extrême confusion. Voilà l'état où je vis hier Me. de Dangeau. Je mets fin à ma gazette , trop heureuse , ma chere tante , si elle vous amuse dans l'intervale d'un assoupissement.

## L E T T R E C L V I I.

DE M. LE C. DE FLEURI.

**M**ADAME, le roi vient de mettre toute la France dans un deuil bien douloureux en péyant le tribut inévitable que nous devons à la nature : Dieu , qui nous l'avoit accordé dans sa miséricorde , nous le retire peut-être dans sa colere , & nous punit en l'ôtant à nos souhaits & à nos besoins. Si quelque chose peut nous consoler dans une perte si accablante , c'est de penser qu'il l'appelle à lui pour ne pas différer davantage la récompense de sa religion &

de sa pitié. Ce prince, Madame, avoit toujours paru, aux yeux du monde, être au-dessus des autres hommes par la supériorité de son esprit & par la grandeur de son ame, autant que par l'élévation de son rang : mais sa présence d'esprit, sa résignation, la fermeté de son courage, & la vivacité de sa foi, dans le moment terrible & décisif qui fixe notre sort pour l'éternité, l'ont rendu grand aux yeux de Dieu : elles ont fait voir que les sentimens de christianisme forment mieux que tout le reste la vigueur & la force d'une ame chrétienne, & que dans le plus grand accablement de son mal il avoit encore en réserve de quoi mériter notre admiration plus que jamais. Quels sacrifices n'a-t'il pas fallu qu'il fît à Dieu en voyant approcher cet instant fatal qui nous sépare de tout ce que nous aimons, & où son cœur avoit plus à sacrifier que tout autre ! Rien n'est comparable, Madame, à la générosité de sa foi, que celle de la personne, dont il a plu à Dieu de se servir pour affermir dans son cœur des sentimens si élevés. L'attachement que je dois à mon maître & à mon bienfaiteur ne me le laissera jamais oublier devant Dieu : & ce devoir me deviendra encore bien précieux, dans la vue qu'il peut vous prouver &c.

## L E T T R E C L V I I I .

D U M E M E A L A M E M E .

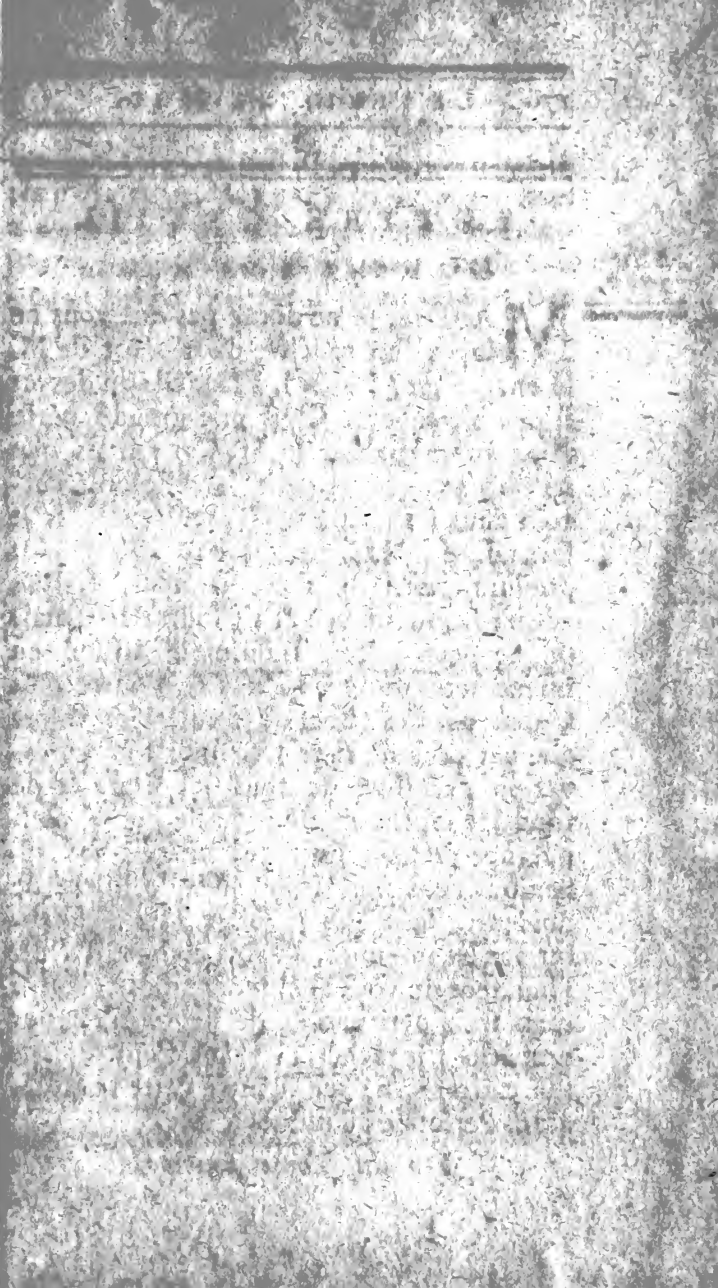
3 fév.

1717.

**M**ADAME, je ne doute pas que vous ne soyez fort touchée de la mort de M. le chancelier (*Voisin*), à laquelle on devoit si peu s'attendre. C'est une grande perte pour votre maison de St. Cyr : mais elle ne l'est pas moins pour la religion , surtout dans les circonstances présentes : & je suis assuré , Madame , que ce sera le plus pressant motif de votre douleur. Il faut adorer la providence & s'y soumettre : mais on ne peut qu'être infiniment affligé en même tems de voir qu'elle se montre plus à nous par les effets de la colere de Dieu que par ceux de sa miséricorde : la dépravation excessive de tous les états & de tous les esprits ne nous laisse guere d'espérance de voir finir nos maux : vos réflexions vous fourniront assez de sujets de douleur , sans que je songe à les augmenter par les miennes. J'avois compté d'avoir l'honneur de vous aller rendre mes devoirs : mais trois petits accès de fièvre m'en ont empêché : je tâcherai , avant d'entrer dans ma carrière , de me donner cette consolation. Personne au monde , &c.

*Fin du Tome sixieme.*









**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Libr  
University of  
Date du**

--	--	--	--



a39003



009547216b

